Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lavieheroiquedeb0000vict

LA VIE HÉROÏQUE

DE

BLAISE PASCAL

DU MÊME AUTEUR

PENSÉES DE PASCAL, 6e mille (Crès)	7.50
CASTELNAU, IIe mille (Crès)	3.50
ESSAI SUR TAINE, 6e édition (Hachette)	8. »
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE DE TAINE (A. Picard)	6. »
PAGES CHOISIES DE TAINE, 6e mille (Hachette)	5.75
PASCAL : *L'homme, l'œuvre, l'influence*, 4e édition (De Boccard)	7.50
CHATEAUBRIAND, *Études littéraires*, 2e édition (Hachette)	5.75
OPUSCULES CHOISIS DE PASCAL, 8e édition (Bloud)	0.80
PAGES CHOISIES DE CHATEAUBRIAND, 3e édition (Hachette)	8. »
CHATEAUBRIAND, **Atala**, édition originale (De Boccard)	3.60
PAGES CHOISIES DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE, 2e édition (Hachette)	4. »
SAINTE-BEUVE. **Table analytique des Nouveaux Lundis**, etc., 3e édition (C. Lévy)	4.90
NOUVELLES ÉTUDES SUR CHATEAUBRIAND (Hachette)	5.75
CHATEAUBRIAND, **Pensées et Réflexions**, 3e édition (Bloud)	0.80
LIVRES ET QUESTIONS D'AUJOURD'HUI (Hachette)	5.75
BLAISE PASCAL, *Études d'histoire morale*, 3e édition (Hachette)	5.75
PENSÉES CHRÉTIENNES ET MORALES DE BOSSUET, 3e édition (Bloud)	0.80
LES MAÎTRES DE L'HEURE, 2 vol., 7e mille (Hachette)	16. »
PENSÉES DE JOUBERT, édition originale, 5e édition (Bloud)	1.60
LE MIRACLE FRANÇAIS, 2 vol., 5e mille (Hachette)	11.50
LES IDÉES MORALES D'HORACE, 3e édition (Bloud)	0.80
LA TROISIÈME FRANCE, 3e mille (Hachette)	5.75
PRO PATRIA, 2 brochures, 3e édition (Bloud)	1.60
LA CIVILISATION FRANÇAISE, 6e mille (Hachette)	1 »
UN GRAND FRANÇAIS : **Albert de Mun**, 4e mille (Bloud)	3.50
HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE, 8e mille (Hachette)	30 »
FILLEAU DE LA CHAISE, **Discours sur Pascal** (éd. Bossard)	12 »
ÉCRIVAINS ET SOLDATS (Hachette)	12 »
GEORGES GOYAU : *L'Homme et l'Œuvre*,, 2e mille (Perrin)	5 »
MAURICE BARRÈS, 3e mille (Hachette)	6 »
CHATEAUBRIAND, **Amour et Vieillesse** (Champion)	20 »
MORALISTES FRANÇAIS (Hachette)	12 »
MAURICE BARRÈS, **Taine et Renan**, 3e mille (Ed. Bossard)	6 »

VICTOR GIRAUD

LA VIE HÉROÏQUE

DE

BLAISE PASCAL

QUATRE PHOTOTYPIES

PARIS

LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQ CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE RIVES, DONT CINQUANTE HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 500 ET DE 501 A 550

194
P278X
G522

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by "Les Éditions G. Grès et C^ie^" 1923.

PROPINQUIS ET AMICIS MEIS
VIVIS ET MORTUIS

22 JUIL

« Que son ombre nous pardonne d'avoir peut-être mal dégagé sa pensée, en faveur de notre pieux effort pour le comprendre, en faveur de notre humble hommage à son multiple génie, où la nature semble avoir allumé autant de flambeaux qu'elle a de provinces mystérieuses, depuis l'espace infini où gravite la matière jusqu'aux abîmes de la conscience humaine ! »

(Sully Prudhomme.)

Il est, à n'en pas douter, le plus grand nom des Lettres françaises, celui qui, aux yeux de l'étranger, symbolise le plus complètement notre génie national. Le rire de Molière est déjà dans les Provinciales, *et nous ne trouvons pas dans Molière l'élan mystique et l'accent tragique des* Pensées. *Pascal a été tout ensemble un prodigieux savant, un admirable penseur, un merveilleux artiste, presque un saint ; et il est mort à trente-neuf ans. On voudrait ici, pour célébrer son tricentenaire, essayer de l'embrasser tout entier : corps et âme, cœur et esprit, œuvres et commentaires, époque et milieux successifs. Relisons-le donc une fois de plus ; relisons aussi les copieux travaux dont il a été l'objet. Et, pour le mieux voir penser, et prier, efforçons-nous de le regarder vivre.*

LIVRE PREMIER

LES ENFANCES

I

Les grandes œuvres, comme les grandes âmes, sont celles qui, par toutes leurs racines, plongent dans le plus lointain passé. L'auteur du *Mystère de Jésus* est bien l'un des fils de cette « verte et rude Auvergne, vaste incendie éteint avec ses quarante volcans. » Il existe, au Cabinet des Médailles, un denier de César, frappé à l'effigie de Vercingétorix : devant ce visage osseux et volontaire, on se prend à songer, comme jadis Vogüé, au masque mortuaire de Pascal[1]. Rien d'étonnant que l'âpre terre auvergnate ait marqué nombre de ses enfants d'une commune et originale empreinte. C'est, — avec la Bretagne, — l'un des coins les plus antiques du sol français, soulevé, à la fin de l'époque primaire, par une violente contraction de l'écorce terrestre. « Pays froid, dit Michelet, sous un ciel déjà méridional, où l'on gèle sur les laves. » La population qui, depuis très longtemps, s'y est fixée, lui est demeurée obstinément fidèle, et sa physionomie physique et morale s'est ressentie de cette fidélité même. « On dirait, écrit encore Michelet, une race

méridionale, grelottant au vent du Nord, et comme resserrée, durcie, sous un ciel étranger [1]. » Il y a en elle « une sève amère, acerbe peut-être, mais vivace comme l'herbe du Cantal. » Acreté et ardeur, voilà en effet tout le génie de cette race : voyez l'Hospital, les Arnauld, Domat, Chamfort, Desaix. Nul ne l'aura exprimé plus puissamment que Pascal.

Les Pascal sont originaires, les uns disent d'Ambert, les autres de Cournon, gros bourg de la grasse Limagne. Depuis plusieurs générations, en tout cas, ils étaient établis à Clermont, où l'arrière-grand-père de l'écrivain, Jean Pascal, exerçait la profession de « marchand-bourgeois ». Enrichi sans doute, il avait, semble-t-il, sur le tard, acheté une charge de contrôleur des actes. Son fils, Martin Pascal, fut receveur des tailles à Clermont, puis trésorier au bureau des finances de Riom. Son petit-fils, Étienne Pascal, fut « conseiller élu en l'élection de Clermont ». Petite noblesse de robe, comme l'on voit, — la famille avait été anoblie sous Louis XI, — qui a franchi modestement, patiemment les étapes, et qui, partie du négoce, de la charrue peut-être, s'est élevée peu à peu aux fonctions publiques. Même ascension parallèle du côté maternel. Le grand-père maternel de Pascal, Victor Bégon, venu à Clermont vers la fin du XVI^e^ siècle, s'y était établi comme marchand ; il fut échevin en 1606. Les Bégon sont originaires de Gerzat, village de Limagne voisin de Clermont, où on les suit à la trace jusqu'au XIII^e^ siècle. Un Bégon est prêtre, un autre notaire ; presque tous sont laboureurs ; ils font partie des confréries locales, et l'on a conservé le souvenir écrit de leurs donations, de leurs habitudes de piété [2]. Pascal sera

l'héritier direct des traditions laborieuses, intelligentes et graves qui ont présidé à la formation de ces robustes et fécondes familles de bourgeoisie provinciale. Et l'on peut conjecturer sans invraisemblance qu'il tint son génie de savant et de penseur de tous ces magistrats, négociants et gens de finance qui composaient sa lignée paternelle, son ardeur mystique des pieux paysans de Gerzat, dont sa mère lui avait transmis l'âme profondément et naïvement religieuse [1].

L'Auvergne avait pris sa large part des discordes civiles et religieuses qui, au XVI^e siècle, ensanglantèrent la France. Dans cette province reculée, aux mœurs rudes, aux communications rares et difficiles, des restes d'anarchie féodale subsistèrent longtemps, ainsi qu'en témoignent encore, en plein règne de Louis XIV, les fameux Grands Jours de 1665. Mais d'assez bonne heure, notamment dans la bourgeoisie et parmi le peuple, de vives aspirations se firent jour en faveur d'un pouvoir central régulier et fort, ami de l'ordre et de la religion nationale, protecteur des pauvres gens et sagement ménager des deniers publics. Clermont fut l'une des premières villes de France à se déclarer pour Henri IV, et, en dépit des troubles qui se produisirent de 1602 à 1604, lors de la conspiration de Charles de Valois, puis en 1616 et 1617, elle ne cessa de soutenir l'autorité royale. Pour la récompenser de son loyalisme et accroître son importance, Louis XIII, en 1630, lui incorpora la petite ville de Montferrand [2].

La vieille capitale de l'Auvergne était alors ce qu'elle est restée depuis, l'une des villes le plus pittoresquement situées et les plus originales de France.

N'en croyons qu'à moitié ce bel esprit de Fléchier, qui en juge en habitué des salons parisiens :

Pour la ville de Clermont, écrit-il, il n'y a guère de ville en France plus désagréable. La situation n'en est pas fort commode, à cause qu'elle est au pied des montagnes. Les rues y sont si étroites, que la plus grande y est la juste mesure d'un carrosse ; aussi deux carrosses y font un embarras à faire damner les cochers, qui jurent bien mieux ici qu'ailleurs et qui brûleraient peut-être la ville, s'ils étaient en plus grand nombre, et si l'eau de mille belles fontaines n'était prête d'éteindre le feu. Les maisons y sont assez belles, et, ce qui est admirable, toutes soutenues en l'air, la coutume étant de creuser des caves au-dessous des fondements, qui ne sont appuyés que sur un peu de terre suspendue, et qui tient si ferme qu'il n'en est jamais arrivé aucun accident. En récompense, la ville est bien peuplée ; et si les femmes y sont laides, on peut dire qu'elles y sont bien fécondes, et que si elles ne donnent pas de l'amour, elles donnent bien des enfants [1].

Oui, rues étroites, irrégulières et montueuses, et souvent malodorantes. Mais des places auxquelles ces sombres et tristes rues aboutissent, quelle vue merveilleuse sur cette riche plaine de Limagne, à la beauté de laquelle Fléchier lui-même a rendu hommage, ou sur ces montagnes sauvages ou verdoyantes groupées en demi-cercle autour de la ville, et que domine l'altier Puy de Dôme ! Et si les maisons, construites en lave, donnent à l'antique cité un aspect lugubre, en revanche, que d'émouvantes images d'histoire ou d'art se lèvent de ces moindres pierres ! Ici, c'est la vaste place inclinée où Urbain II, en présence de quatre cents évêques ou abbés mitrés, d'une foule de seigneurs et de chevaliers et d'un immense concours de peuple,

prêcha la première Croisade ; où d'enthousiastes cris : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » retentirent ; où, séance tenante, d'innombrables épaules se décorèrent d'une croix d'étoffe rouge. Tout à côté, c'est l'admirable basilique de Notre-Dame du Port, le chef-d'œuvre peut-être du roman auvergnat [1], église et citadelle tout ensemble, où la nudité robuste des lignes s'harmonise si bien avec l'atmosphère d'intimité passionnée qui, à l'intérieur, saisit l'âme endolorie et la jette aux pieds du grand crucifix miséricordieux adossé aux sombres murailles. Plus loin, la cathédrale gothique, longtemps inachevée, dont le chœur rappelle celui de Beauvais, et dont les splendides vitraux laissent filtrer une si pathétique lumière. A deux pas, rue des Gras, était la maison où naquit Pascal. Sous ces hautes voûtes que supportent de minces piliers d'une vertigineuse hardiesse, Antoinette Bégon, n'en doutons pas, est venue souvent s'agenouiller et prier ; elle y a poursuivi la lointaine méditation religieuse des ancêtres. C'est là qu'ont été réellement conçues les *Pensées* de Pascal.

« Noble Étienne Pascal » est né probablement à Clermont en 1588 : il était l'aîné d'une famille de dix enfants [2]. Nous ne savons rien de l'éducation qu'il reçut, ni des faits et gestes de sa toute première jeunesse ; mais nous le voyons, en 1630, protester à la Cour contre l'établissement d'un collège des Jésuites à Clermont [3], et nous en pouvons conclure qu'il n'eut pas, tout jeune, comme son contemporain Descartes, à subir « l'empreinte » de la célèbre compagnie. Esprit vif et ardent [4], vigoureux et pénétrant, largement ouvert à toute sorte d'études et de cultures, à la manière de ces cerveaux encyclopédiques qu'a touchés le

souffle de la Renaissance, il semble avoir toujours eu les brusques et rapides allures d'un autodidacte. De bonne heure il s'était épris de science positive, de mathématiques notamment, et nous le verrons frayer de pair avec les plus grands savants de son temps. Bon chrétien d'ailleurs, comme on l'était généralement alors, un peu superstitieux même, si l'on en croit certaines histoires de diableries que nous conte Marguerite Périer, mais sans aucune tendance au mysticisme. Il était de ces hommes, comme il y en eut beaucoup au XVII^e^ siècle, — à commencer par Descartes, — qui font deux parts de leur être et qui n'admettent pas que leur laboratoire puisse communiquer avec leur oratoire. L'une de ses maximes favorites était que « tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison, et beaucoup moins y être soumis ». De mœurs graves, mais sans austérité excessive, d'une scrupuleuse probité, c'était un parfait honnête homme, au sens ancien comme au sens moderne du mot. Au total, une riche et forte personnalité, et dont l'originale supériorité devait « éclater aux esprits », en quelque situation que l'eût placée la destinée.

Son père, Martin Pascal, qui avait sans doute fondé sur lui de légitimes espérances, l'envoya à Paris faire ses études de droit, et le recommanda à M. Arnauld, l'avocat, dont la famille était originaire d'Auvergne. L'une des gloires du barreau parisien, M. Arnauld était le chef respecté de cette famille de vingt enfants qui fut comme la vivante pépinière de Port-Royal. Très honnête homme selon le monde, rien ne semblait le prédestiner à être le père d'une mère Angélique, d'une mère Agnès, d'un Arnauld d'Andilly, d'un grand

Arnauld. Il est à présumer qu'il accueillit avec cordialité son jeune compatriote. Dans le vaste hôtel de la rue de la Verrerie, celui-ci dut entendre parler de la mère Angélique qui, justement, vers ce temps-là, commençait la réforme de son monastère, et de cette fameuse *Journée du guichet* où une abbesse de dix-huit ans osait interdire à son propre père l'entrée du couvent qu'elle dirigeait. Il n'est pas sûr que, dans son for intérieur, il n'ait pas été quelque peu choqué d'une ferveur aussi intransigeante.

Car il semble bien que ses pensées fussent alors toutes séculières. Comment en eût-il été autrement pour un jeune provincial brusquement transplanté de son triste Clermont dans ce charmant Paris de la fin du règne d'Henri IV [1] ? Avec ses palais, ses jardins, ses places, ses monuments, ses écoles, ses églises, ses somptueux hôtels, ses vieilles maisons noires et biscornues, ses ruelles étroites, boueuses et grouillantes, ses constructions neuves à l'italienne, ses souvenirs de tant de siècles entassés pêle-mêle, sa population affairée, courtoise, gouailleuse et bruissante, Paris exerçait déjà, sur l'étranger et sur la jeunesse, ce curieux prestige de séduction que, d'âge en âge, il a exercé sur les générations successives. On y vivait mieux, plus gaîment, plus librement et plus intensément qu'ailleurs ; l'atmosphère même y était plus douce, plus humaine, plus intelligente ; on y sentait battre le cœur même du pays, et, plus que partout ailleurs, on y percevait la grâce de son sourire. Qu'on se rappelle ce que disait Montaigne de « Paris, la grand'ville » : « Elle a mon cœur dès mon enfance... Je l'aime tendrement, jusques en ses verrues et ses taches. *Je ne suis Français que par*

cette grande cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette, mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commodités, la gloire de la France et l'un des plus beaux ornements du monde [1]. » Dans ce Paris bourdonnant et pittoresque qui, au sortir des troubles et des ruines de la Ligue, sous un roi généreux et grand bâtisseur, s'était remis avec tant de bonne humeur au travail, Étienne Pascal dut s'épanouir en tous sens, et c'est peut-être de ce moment-là que datent ses premières relations scientifiques.

Ses études de droit terminées, il retourna à Clermont où l'appelaient sans doute les traditions et les aspirations paternelles. Quitta-t-il Paris sans regret ? L'empressement qu'il mit à y revenir vingt ans plus tard semble bien indiquer qu'il en avait gardé la nostalgie secrète. Deux ou trois ans après, vers 1614, probablement, il épousait une jeune Clermontoise de dix-huit ans, peut-être une amie d'enfance, Antoinette Bégon. De celle qui devait être la mère de Pascal nous n'avons pas un portrait, pas une ligne d'écriture, et nous ne savons d'elle que ce que nous en dit sa petite-fille, à savoir qu'elle était « très pieuse et très charitable, » et qu'elle « avait beaucoup d'esprit. » Acceptons cet unique et trop bref témoignage, mais qui du moins ne contredit pas l'idée que nous serions tentés de nous former d'Antoinette Bégon. Oui, s'il est vrai que les grands hommes ressemblent très souvent à leur mère [2], nous prêtons volontiers à la mère de Pascal une haute distinction d'esprit et de cœur, une âme ardente, vibrante, pitoyable aux pauvres gens, profondément religieuse. Et nous l'imaginons aussi, comme son fils, de santé fort délicate, cette jeune

femme qui allait mourir à trente ans. Enfin nous ignorons si, comme sa fille Jacqueline, elle fut « parfaitement belle, et d'une humeur douce et la plus agréable du monde » : mais, à divers signes, il nous semble bien entrevoir qu'en se mariant à vingt-six ans, Étienne Pascal a surtout fait un mariage d'inclination.

Il n'était alors que « conseiller élu par le Roi en l'élection du Bas-Auvergne à Clermont ». Il avait acheté en 1614, sans doute pour y abriter son jeune bonheur, une maison assez bizarre et triste, « consistant en chambres, chapelle, boutiques », et qui, située, moitié sur les degrés des Grands-Gras, moitié rue des Chaussetiers, faisait partie de l'hôtel de Vernines, vaste construction en quadrilatère à quatre étages, datant du XVI^e siècle [1]. Esprit pratique, Étienne Pascal s'empressa de transformer les écuries du bas en boutiques, ce qui donna lieu à un procès. Il possédait une assez grande fortune, étant l'un des quarante-trois contribuables les plus imposés de Clermont [2]. En 1624, il acheta 31.600 livres, — environ 190.000 francs de notre monnaie d'avant-guerre, — une charge de second Président à la Cour des Aides de Montferrand. Dans ces délicates fonctions de judicature et de finances, qui, sous l'ancien Régime, ont si souvent servi de prétexte aux compromissions, aux malversations les plus fâcheuses, il semble s'être toujours comporté avec la plus stricte honnêteté et le plus rigoureux esprit de justice. Mais sa gravité n'était point morose, et il paraît s'être complu aux compagnies intelligentes et aimables. Quelques mots de M^me Périer nous laissent entendre qu'on recevait beaucoup chez les Pascal. Et quoique Étienne Pascal fût, par nature, par éducation,

par habitude professionnelle aussi, assez autoritaire, peut-être même un peu emporté, on n'a pas l'impression qu'il ait fait aux siens une existence trop étroite et trop claustrale.

De son mariage, quatre enfants lui étaient nés : Anthonia qui, née en décembre 1617, mourut peu après son baptême ; Gilberte, la future Mme Périer, qui naquit le 1er janvier 1620 ; Blaise, qui naquit le 19 juin 1623 ; et enfin, Jacqueline, ou Jacquette, qui naquit le 5 octobre 1625. Ces maternités successives épuisèrent-elles avant l'heure un organisme trop fragile ? Antoinette Bégon mourait l'année suivante, en 1626.

Le coup dut être très rude pour cet homme de famille qu'était avant tout Étienne Pascal. Nul doute qu'il n'ait supporté son malheur stoïquement, et en excellent chrétien. Mais la soumission n'abolit pas la souffrance. Sous des dehors impérieux et rigides, Étienne Pascal cachait, semble-t-il, un cœur très tendre. Il n'avait que trente-huit ans ; il ne se remaria pas ; il reporta sur ses trois enfants, qui manifestaient les dispositions les plus heureuses, toute sa puissance d'aimer ; il se voua tout entier à leur éducation et à leur instruction et s'efforça de leur remplacer leur mère disparue. Au bout de quatre ou cinq ans, jugeant ses occupations trop absorbantes et peu conciliables avec son programme de vie, éprouvant pour les siens, et peut-être aussi pour lui-même, le besoin de se dépayser, d'échapper à la routine d'une petite vie provinciale [1], attiré par ce brillant Paris qu'il n'avait pas oublié, il vendit à son frère Blaise sa maison et sa charge de Président et convertit presque tous ses biens en rentes sur l'Hôtel de ville. Et en 1631, accompagnée d'une de

ces domestiques de confiance qui ne vivent que pour leurs maîtres [1], toute la famille vint habiter Paris.

II

On s'installa en plein cœur du beau Paris d'alors, rue de la Tisseranderie, « ès marais du Temple », dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève, dont l'église, aujourd'hui détruite, se confondait presque avec les somptueux bâtiments du récent Hôtel de ville. Tout ce quartier était un dédale de vieilles rues resserrées, sombres, malpropres, encombrées de gravois, d'immondices, de boues âcres et fétides, — l'odeur de la boue de Paris était légendaire, — rues aux noms bizarres ou saugrenus, qui nous reportent en plein moyen-âge : la rue de la Tisseranderie, supprimée en 1851, aboutissait à l'église Saint-Jean par la rue du Pet-au-Diable ; elle était coupée par la rue des Deux-Portes, la rue du Coq, la rue des Coquilles, la rue des Mauvais-Garçons. Un peu plus tard, vers 1636, on émigra rue Brisemiche, au cloître Saint-Merry, petite rue étroite et obscure, dont la partie conservée est actuellement devenue, — avec ses voisines, la rue Taillepain et la rue de Venise, — un exemplaire achevé de coupe-gorge parisien [2]. C'est là que le grand Arnauld se souvenait d'avoir connu la famille Pascal. Et c'est là qu'entre treize et dix-sept ans, sous la haute direction paternelle, le jeune Blaise dut se former ses premières idées personnelles sur le monde et sur son temps.

C'était le moment où la forte main de Richelieu, brisant toutes les résistances qu'elle rencontrait, s'ef-

forçait d'unifier la France dans une même foi religieuse et monarchique et d'en faire, contre la maison d'Autriche, la grande puissance d'équilibre de l'Europe continentale. Il était venu à bout de l'opposition politique et des tendances séparatistes des protestants ; il avait frappé sans pitié les révoltes féodales ; il avait réorganisé l'administration ; il était intervenu directement dans la guerre de Trente ans. En dépit des obstacles, des revers momentanés, — en 1636, les Espagnols prirent Corbie et menacèrent Paris, — il avait poursuivi son but avec une fermeté indomptable : il donnait au monde le magnifique spectacle d'une volonté consciente d'elle-même, de ses moyens, de son objet, et qui, sûre de son désintéressement, de son excellence, patiente et souple tout ensemble, va puissamment jusqu'au bout de son effort.

Dans l'ordre intellectuel et religieux, un grand fait domine, au moins en France : la suprématie incontestée de l'idée catholique sur toutes les autres formes de la vie spirituelle. La Réforme n'a pu, décidément, faire la conquête du pays : les besoins de mysticisme, d'intellectualisme, de moralité auxquels elle répondait, le catholicisme, en s'épurant lui-même, a prouvé qu'il était capable de les satisfaire, et l'on définirait assez bien son œuvre dans ces quarante premières années du XVII^e siècle en disant qu'il s'est donné pour tâche de s'incorporer toutes les parties saines et légitimes du protestantisme. De là ce renouveau de ferveur et d'activité religieuses dont témoignent, alors, tant de vies édifiantes ; de là toutes ces fondations ou restaurations d'ordres ; de là, tout ce déploiement de zèle charitable et d'apostolat chrétien que symbolisent les

noms d'un François de Sales, d'un Bérulle, d'un Condren, d'un Vincent de Paul. A la science théologique d'un Du Perron, la Réforme, dans une controverse mémorable, n'avait pu opposer que celle d'un Duplessis-Mornay, et elle avait eu très nettement le dessous. Appuyée fortement à l'État, l'Église catholique réalise, pour la plupart des intelligences françaises, l'idéal même du pouvoir spirituel ; sa légitime autorité n'est nulle part sérieusement battue en brèche. Certes, il existe des « libertins », — comme il en a toujours existé, — et leur « libertinage », d'ailleurs plus pratique que spéculatif, peut bien exciter l'inquiétude des prédicateurs et des apologistes ; mais, en fait, l'irréligion philosophique est encore bien inconsistante ; elle n'a pas de corps de doctrine, et elle compte fort peu de vrais adeptes. Les *Essais* de Montaigne, « le bréviaire des libertins », sont surtout un manuel de scepticisme, et l'intention n'en est point antichrétienne. Tant que les « libres penseurs » se piqueront surtout d'être des « libres viveurs », ils ne seront pas très dangereux pour la religion révélée. Plus grave, parce qu'elle n'eût pas manqué d'autorité morale, aurait pu être pour l'Église l'opposition de ceux qui, à l'école d'un Juste-Lipse, ont rajeuni et vulgarisé la philosophie des « stoïques », et dont la longue tradition ininterrompue n'a pas encore été suffisamment étudiée ; mais, — inconséquence ou conversion, — à l'exemple d'un Du Vair, ils ont tous fini par se ranger à la règle commune et par accepter ce « stoïcisme divinisé », — la définition est de Vinet, — qu'est le christianisme. Enfin, il est très vrai qu'une philosophie nouvelle vient de naître qui, toute rationaliste d'inspiration et issue de la pra-

tique et de la méditation des méthodes scientifiques, pourra bien, quelque jour prochain, fournir des armes robustes à ceux qui combattront la révélation ; mais ni l'auteur du *Discours de la méthode,* ni ses premiers disciples n'ont vu ces conséquences de leur doctrine ; ils ont cru très sincèrement, — et, en un certain sens, ils n'avaient point tort, — rajeunir et fortifier quelques-unes des raisons de croire à la vérité du dogme chrétien. Et ainsi, des initiatives mêmes qui auraient pu, et qui allaient un jour l'affaiblir, le catholicisme sortait en somme plus vigoureux, et plus résistant.

Il avait mis sa marque sur la littérature : le premier chef-d'œuvre littéraire du jeune siècle n'est-il pas cette *Introduction à la vie dévote,* le plus beau livre de spiritualité qui ait paru depuis l'*Imitation* ? Religion essentiellement latine, le catholicisme favorisait cette « latinisation de la culture » vers laquelle, dès la fin du XVI^e^ siècle, s'orientait le mouvement de la Renaissance. Réagissant contre l'individualisme de l'âge précédent, il se trouvait en harmonie avec les tendances nouvelles qui, de proche en proche, se faisaient jour dans les lettres françaises, et qui, de Malherbe à Corneille, et de Montaigne à Balzac, allaient présider à la constitution d'une littérature éprise de raison impersonnelle, d'observation morale, de discipline esthétique et sociale, bref, d'un nouveau classicisme. La fondation de l'Académie française, la représentation du *Cid* : c'étaient là des événements littéraires dont la signification et la portée ne pouvaient échapper à des esprits réfléchis, curieux de leur temps et avides de le comprendre.

Telles étaient quelques-unes des impressions qui,

dans ce vivant Paris de Louis XIII, ont dû, plus ou moins filtrées et soulignées par les conversations paternelles, s'insinuer jusqu'à l'âme des enfants du président Pascal et contribuer à la former. Gilberte, l'aînée, avait onze ans, quand elle quitta Clermont. Précoce, comme ils l'étaient tous dans cette étonnante famille, elle avait été mûrie par la mort de sa mère, qu'elle eut de bonne heure mission de remplacer au foyer. C'est une jeune maîtresse de maison, vigilante, judicieuse, énergique : « c'est la Marthe de la famille », dit joliment M. Strowski. Avec cela, « belle et bien faite », au témoignage de sa fille. De cette « beauté » nous pouvons difficilement nous rendre compte, d'après le médiocre portrait qu'a conservé l'hôpital général de Clermont-Ferrand. Ce qui nous frappe dans ce visage aux traits accusés, presque virils, c'est la ressemblance avec son frère Blaise : le front est haut, noblement découvert, le nez un peu long et fort, les lèvres minces, le regard pénétrant, direct, incisif ; le long ovale de la tête repose sur un long cou droit et mince. L'ensemble, original et austère, n'est pas dépouvu d'un certain charme grave. Étienne Pascal avait pris soin de cultiver lui-même ce vif et solide esprit de femme : de bonne heure il l'initia aux mathématiques, à la philosophie, à l'histoire, au latin. La supériorité d'intelligence et d'âme, et même de style, de la future M^me^ Périer transparaissent assez dans les écrits qui nous ont été conservés d'elle, et il faut croire qu'elle s'imposait à tout le monde, puisque Fléchier, plus tard, devait la noter en termes si chaudement admiratifs. Pour l'instant, toute l'ambition de Gilberte Pascal ne va qu'à bien tenir la maison de son père, et qu'à servir de seconde mère à ces deux

enfants qu'on lui a confiés, et pour lesquels sa tendresse quasi maternelle se doubla bientôt d'un sentiment de fierté et presque d'admiration.

Car c'étaient en vérité des enfants extraordinaires que les deux derniers-nés du président Pascal [1]. La vivacité, la force, la profondeur d'esprit de Blaise frappaient, dès son plus bas âge, tous ceux qui l'approchaient : l'à-propos de ses reparties, surtout la nature des questions qu'il posait, révélaient une intelligence exigeante et chercheuse, qui perçait les apparences et plongeait droit au cœur du réel. Le père, en sa qualité d'esprit supérieur, avait vite deviné ce génie naissant, et comme c'était son unique fils, il voulut le former lui-même, suivant ses idées propres, en dehors des règles et des habitudes communes, afin de lui permettre de développer toutes ses énergies intimes ; n'était-ce pas pour lui surtout qu'il était venu se fixer à Paris ? On sait ce qui arriva, et comment, à douze ans, sans le secours d'aucun maître, ni d'aucun livre, « avec des barres et des ronds », Blaise Pascal réinventa le géométrie. De quelque façon qu'on interprète cette anecdote célèbre [2], il reste que jamais la vocation mathématique dans un enfant ne s'était manifestée d'une façon plus éclatante. Et comment, dans cette famille très étroitement unie des Pascal, — comme l'étaient alors et comme le sont encore souvent les familles auvergnates, — n'aurait-on pas aimé d'une affection toute particulière l'enfant prodige qui devait porter si haut le nom et la gloire de la « maison » ?

Ce qui est non moins certain, c'est que, ainsi qu'il arrive fréquemment entre derniers-nés d'une même famille, une très tendre intimité s'établit entre Blaise

et sa plus jeune sœur. Celle-ci était le sourire de cette grave demeure. Sa grâce aimable, sa beauté, sa douceur, sa gentillesse faisaient que tout le monde se l'arrachait et raffolait d'elle. Elle aussi avait l'esprit original et vif, mais qui, de très bonne heure, fut tourné non point vers les mathématiques, mais vers la poésie. Elle faisait des vers avec une facilité remarquable : à onze ans, elle composa, avec deux petites amies, une comédie en cinq actes, qui fit quelque temps l'entretien de Paris. On la présenta à la Reine : elle devenait « une sorte de poète de cour [1] ». Au milieu de tout cela, un parfait naturel et une extrême simplicité : elle quittait ses vers pour retourner à ses poupées ; elle était gaie, elle jouait de tout son cœur aux jeux de son âge. Jolie âme exquise, claire et chantante de poète : le chaud rayon de soleil qui éclaire la sombre rue Brisemiche.

On se tromperait d'ailleurs si l'on croyait que le président Pascal fût un homme morose, étroitement mûré dans l'éducation de ses enfants. Je ne sais s'il fréquentait le théâtre et s'il assista à la première du *Cid* ; mais il était très lié avec son compatriote, l'acteur Mondory qui, au théâtre du Marais, créa le rôle de Rodrigue. Surtout, il s'était fait très vite de fort amicales relations dans les milieux scientifiques où son autorité devint bientôt considérable. Connaissait-il déjà le P. Mersenne, ce curieux ami de Descartes, qui devrait être le patron de tous les secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences [2] ? A l'affût de toutes les publications, de toutes les compétences scientifiques, Mersenne, dès qu'on lui signalait une nouvelle piste, sautait sur sa plume, couvrant de son illisible écriture de longues lettres où il multipliait les

questions, les objections, les suggestions de toute sorte, ou bien rédigeant à la hâte, en un français ou un latin également barbares, un opuscule où il déversait tout le trop-plein de sa bouillonnante et aventureuse pensée, heureux d'ailleurs de mettre les spécialistes en rapport les uns avec les autres, de les provoquer à de nouvelles recherches. Il réunissait chaque semaine chez lui un certain nombre de savants qui échangeaient leurs vues, mettaient en commun leurs lectures, leurs observations, leurs travaux. De ces réunions, qui furent le berceau de l'Académie des sciences, Étienne Pascal ne tarda pas à être l'un des membres les plus influents : Mersenne, qui lui dédia son *Traité de l'Orgue*, l'avait en très haute estime, et Descartes « se flattait de son amitié ». Là il rencontrait le géomètre Desargues, un Lyonnais, esprit original et inventif, qui se vantait de ne rien lire et de tirer toutes ses idées de son propre fonds : Desargues avait particulièrement étudié les propriétés des coniques, et il s'était aussi longuement et heureusement appliqué à la mécanique et à l'architecture. Chez Mersenne, Étienne Pascal rencontrait également, avec d'autres savants de grande envergure, Roberval et Le Pailleur. Professeur au Collège de France, vigoureux adversaire de Descartes, contre lequel il soutint des polémiques célèbres, précurseur de Newton, Roberval est un des grands noms de la science française ; il était d'humeur jalouse et acariâtre. Nous avons de lui, datée de 1636, une lettre à Fermat, — un autre grand mathématicien du temps qui, conseiller au Parlement de Toulouse, jurisconsulte, helléniste et poète, renouvelait comme en se jouant les questions scientifiques auxquelles il

se « divertissait » ; — or cette lettre, qui réfute certaines théories de Fermat, a été écrite en collaboration avec Étienne Pascal, et ce simple fait nous prouve suffisamment l'étroite intimité des deux savants.

Plus surprenante est l'amitié qui unissait le président Pascal à Le Pailleur. Ce Le Pailleur était un homme singulier [1]. Il avait quitté l'administration des finances par horreur des « pillauderies ». Il était devenu « sans gages ni appointements » l'homme de confiance de la joyeuse maréchale de Thémines. C'était, à ce qu'il semble, un franc épicurien, et Tallemant parle de ses « débauches ». Ses bouffonneries, sa belle humeur, sa verve endiablée déridaient les fronts les plus sévères ; il était musicien, jouait, chantait, dansait, improvisait des petits vers bachiques et des épîtres burlesques. Et ce bon vivant avait des parties sérieuses dans l'esprit et dans le caractère : tout jeune, il s'était mis aux mathématiques, les avait apprises « tout seul », et de façon à pouvoir résoudre quelques-uns des plus difficiles problèmes. A la mort de Mersenne, c'est chez lui que se tinrent les séances de la petite Académie ; elles se tenaient quelquefois aussi chez Étienne Pascal. Celui-ci avait dû connaître Le Pailleur, quand il était étudiant à Paris, et éprouver la fidélité et la sûreté de son commerce : « un de mes intimes amis, depuis trente ans et plus, homme d'honneur, de doctrine et de vertu », écrivait-il de lui en 1647 ; et ce témoignage est tout à l'éloge de l'ami de M^me^ de Thémines.

Par Le Pailleur, les Pascal avaient connu le poète Dalibray [2], dont la sœur, la belle, spirituelle et romanesque M^me^ de Sainctot, était la maîtresse de Voiture [3], après avoir été celle du comte d'Avaux. M^me^ de Sainc-

tot avait deux filles, un peu plus âgées que Jacqueline, qui en avait fait ses compagnes ; elles aussi faisaient des vers. On recevait chez Mme de Sainctot ; on y chantait ; on y donnait la comédie ; c'est là que Jacqueline fit ses premières armes, pendant un voyage de son père en Auvergne. Rien de gourmé, comme on le voit, dans tout ceci : une vie laborieuse, active et sérieuse, certes, mais intelligente et très libre d'allures. Pour ses enfants et pour lui-même, le président Pascal n'est pas ennemi d'une certaine mondanité ; il ne proscrit pas les « divertissements » ; il ne s'érige pas en censeur des mœurs d'autrui ; sa vertu est humaine ; elle n'a rien d'un « fantôme à étonner les gens ». Antoine Arnauld, qui venait quelquefois rue Brisemiche, a dû penser, à part lui, que l'esprit de Port-Royal était bien loin de souffler sur cette honnête maison, et que peut-être, si Antoinette Bégon avait vécu, elle eût, avec plus de sévérité, veillé sur les relations de ses filles, et même de son fils.

Celui-ci, dans ce milieu d'élite, singulièrement excitant pour un esprit comme le sien, se développait avec une prodigieuse rapidité. A travers les portraits qui nous ont été conservés de lui, — celui de Philippe de Champaigne, celui d'Édelinck, celui de Domat, — essayons de retrouver l'image de l'enfant sublime qui, à douze ans, « prenant du charbon et faisant des figures sur des carreaux », réinventait la géométrie d'Euclide. Haut et vaste front, nez fortement busqué, lèvres épaisses, grands yeux largement ouverts sur le réel, regard acéré, brusque, impérieux : un jeune aiglon qui fond hardiment sur sa proie. A ce frêle adolescent, avide de savoir et de comprendre,

Étienne Pascal, avec raison, ne veut pas faire suivre les voies communes : il faut lui épargner le temps perdu des redites inutiles, la lenteur rebutante, le servile automatisme des routines scolaires ; M. Pascal le père avait dû souffrir pour son propre compte des méthodes pédagogiques alors en honneur, et il rêvait de leur substituer des procédés plus rationnels, plus directs et plus efficaces. Esprit philosophique et généralisateur, il avait longuement réfléchi à ces questions d'éducation, et il avait conçu tout un système qu'il s'empressa d'appliquer à son fils. Son principe essentiel était « de tenir toujours l'enfant au-dessus de son ouvrage », et, conformément à cette maxime, il lui apprenait à observer, à raisonner toutes ses observations et chacune de ses démarches : de sorte qu'il n'était rien dont il ne fût capable de rendre compte.

Afin qu'il eût moins de peine à l'apprendre, il ne le mit au latin qu'à douze ans ; mais auparavant, il lui avait exposé toute une petite philosophie du langage et de la grammaire qui lui permit, le moment venu, de se retrouver aisément dans le dédale des règles grammaticales et de faire porter son effort sur les matières les plus difficiles à assimiler. Et en attendant l'initiation au rudiment, dans de fréquents entretiens qui étaient tout autant de vivantes « leçons de choses », on meublait ce jeune esprit de toute sorte de notions sur les mille phénomènes qui, au jour le jour, se présentaient à lui. Ainsi encouragé dans son instinctif besoin de connaître les raisons et les causes de toutes choses, dressé aux raisonnements rigoureux et aux expériences décisives, il se livra à toute une série d'observations sur les sons, et, nous dit-on, « il y remarqua tant de

choses, qu'il en fit un traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné ».

C'est à cette époque que se place l'anecdote célèbre qui nous montre le jeune Blaise découvrant la géométrie. Pressentant le génie scientifique de son fils, sachant par expérience combien « la mathématique remplit et satisfait l'esprit », craignant peut-être qu'une fois initié à cette science, l'enfant ne s'y absorbât au point de compromettre sa santé, et enfin désirant faire passer l'étude des langues avant celle de la géométrie, Étienne Pascal avait pris mille précautions pour ne pas éveiller avant l'heure qu'il s'était fixée une curiosité dont il redoutait l'insatiable ardeur. Peine perdue ; et l'on sait comment, en obéissant à son instinct, le génial enfant trompa la vigilance paternelle. « Épouvanté » par cette révélation, le père, sur le conseil de Le Pailleur, mit entre les mains de son fils des ouvrages de géométrie. L'enfant les lut en se jouant et, en peu de temps, il fit de tels progrès dans cette science, que, bientôt, il put accompagner son père dans les réunions hebdomadaires de l'Académie Mersenne et prendre une part active à ses travaux : on recueillait son avis avec déférence et avec profit.

Et c'est ainsi qu'en 1639, — il n'avait que seize ans, — il fut amené, en poursuivant les recherches de Desargues, à composer un *Traité des coniques* qui fit l'émerveillement de Mersenne et de son groupe : une des propositions qu'il y formulait porte encore aujourd'hui le nom de théorème de Pascal. Le travail fut communiqué à Descartes, qui n'y prêta pas toute l'attention que méritait pareil effort. Faut-il voir dans ce demi-dédain l'effet d'une jalousie endémique ? Ou

bien Descartes gardait-il quelque rancune à Étienne Pascal pour l'opposition que celui-ci lui avait marquée, en compagnie de Roberval, dans une polémique récente soulevée à propos d'un mémoire de Fermat ? Ou bien y eut-il simplement désaccord intime entre deux grands esprits, différemment construits et différemment orientés, et qui se heurtent dès leur premier contact ? Ses amis pressaient le jeune mathématicien de publier son travail : « mais comme mon frère, nous dit Mme Périer, n'a jamais eu de passion pour la réputation, il ne fit pas de cas de cela, et ainsi cet ouvrage n'a jamais été imprimé [1] ».

Cependant, ses recherches mathématiques n'étant guère pour lui qu'un « divertissement », il poursuivait assidûment sous l'unique direction paternelle ses autres études : il apprenait le latin, le grec, probablement l'italien. Aux repas et après les repas, son père l'initiait à la physique, à la logique, à la philosophie, et, sans souci du surmenage, se réjouissait de voir cette jeune pensée s'ouvrir, avec tant de facilité et de profondeur tout ensemble, à tant de connaissances diverses. Évidemment, à seize ans, Blaise Pascal a déjà la maturité et l'information d'un homme de trente ans. Je dis l'information : car je crois qu'on nous a trop souvent représenté l'auteur des *Pensées* comme un simple ignorant de génie. Assurément, ce n'était point un érudit ; mais il savait plus de choses et il avait plus de lectures qu'on ne l'a bien voulu dire. Il lisait et écrivait couramment le latin ; il semble avoir moins bien su le grec et, pour lire Épictète, avoir dû recourir aux traductions ; mais nul doute que les grandes œuvres de l'antiquité classique, et surtout latine, —

Pascal, comme Bossuet, est un Latin plutôt qu'un Grec, — ne lui aient été très suffisamment familières ; il devait lire aussi l'italien. Enfin, parmi les modernes, il est assez difficile de reconstituer toutes ses lectures de jeunesse. Mais on a la preuve, ou l'on peut conjecturer qu'il connaissait Montaigne, peut-être Charron, en tout cas saint François de Sales et Du Vair, Balzac et Descartes [1] ; et s'il n'a pas lu Malherbe et d'Urfé, il a lu au moins Corneille, dont les vers ont servi plus d'une fois de modèle à sa sœur Jacqueline. Dans l'ordre religieux et théologique, il ne semble pas que sa culture ait dépassé la culture moyenne d'un catholique français de l'époque. Évidemment il avait pratiqué l'Écriture sainte : mais Mme Périer nous déclare qu' « il n'avait pas fait une étude particulière de la scolastique », et il serait surprenant qu'il eût pris déjà sérieusement contact avec les Pères, même avec saint Augustin, — l'*Augustinus* de Jansénius n'a d'ailleurs paru qu'en 1640. — A ceux qui seraient tentés de trouver ce bagage spirituel un peu mince, il faut rappeler qu'une puissante mémoire, une grande force de pensée et d'intution peuvent avantageusement suppléer à l'acquisition de copieuses connaissances positives. Un Pascal est de ceux qui retiennent tout ce qu'ils lisent et qui devinent ce qu'ils ne savent pas.

Éducation trop virile peut-être, trop pressée de brûler les étapes, et à laquelle il a manqué, avec un peu de grâce et de douceur féminines, quelques menues superfluités ; éducation conçue par un veuf et dirigée par un intellectuel. La gentillesse de Jacqueline, les quelques échappées que la vie a pu lui ménager sur le monde n'ont pas été pour cette jeune pensée,

toujours en mouvement et en quête, une détente et une diversion suffisantes. Aimant les idées, passionné de science positive, comme bon nombre de magistrats de sa génération, Étienne Pascal réagit contre la culture exclusivement humaniste qui était en honneur au siècle précédent. Non qu'il méprise l'humanisme ; mais il entend le réduire à sa juste place ; il est en garde contre les exigences et les surprises de l'imagination et de la sensibilité ; manifestement, et quoiqu'il s'intéresse aux vers de sa fille, les sortilèges de la poésie et de la littérature ne sont point son fait. Il voit toutes choses sous les espèces de la raison abstraite, et c'est cette disposition d'esprit qu'il transmet et qu'il inculque à son fils.

Ce rationalisme, — et l'on serait presque tenté de dire : ce positivisme avant la lettre, — n'a porté aucune atteinte, dans ces âmes bien équilibrées, à la croyance religieuse. Le fils pense là-dessus exactement comme le père, et il accepte et il pratique scrupuleusement les prudentes maximes paternelles sur l'absolue séparation des deux domaines. Le témoignage de Mme Périer est ici décisif, et, outre qu'il est entièrement conforme à toutes les vraisemblances psychologiques, il est d'une netteté et d'une précision à n'y rien souhaiter :

Il (mon frère), — nous dit-elle, — avait jusqu'alors été préservé, par une protection de Dieu toute particulière, de tous les vices de la jeunesse, et, ce qui est encore plus étrange en un esprit de cette trempe et de ce caractère, il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, *ayant toujours porté sa curiosité aux choses naturelles* ; et il m'a dit plusieurs fois qu'il joignait toujours cette obligation à toutes les autres qu'il avait à

mon père, qui, *ayant lui-même un très grand respect pour la religion*, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison, et beaucoup moins y être soumis. Ces maximes, *qui lui étaient souvent réitérées par mon père*, pour qui il avait une très grande estime, et en qui il voyait une très grande science accompagnée d'un raisonnement fort net et fort puissant, *faisaient une si grande impression sur son esprit*, que, quelque discours qu'il entendît faire aux libertins, il n'en était nullement ému, et *quoiqu'il fût fort jeune*, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qui ne connaissent pas la nature de la foi : ainsi cet esprit si grand, si vaste et *si rempli de curiosités*, qui cherchait avec tant de soin la raison et la cause de tout, *était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant* ; et cette simplicité a régné en lui toute sa vie...

Un jour viendra sans doute où Pascal condamnera ce système de « cloisons étanches », où il trouvera que la science trop ardemment et exclusivement poursuivie fait tort à la foi, et où il jugera avec sévérité son passé de chrétien trop tiède et inconséquent. Pour l'instant, sa religion, comme celle de son père, est plus paisible, plus accommodante et plus hospitalière ; mais l'idée chrétienne n'en est pas moins constamment présente à sa pensée ; on n'en veut pour preuve que cette dernière phrase de l'*Essai pour les coniques* : « Après quoi, si l'on juge que la chose mérite d'être continuée, nous essaierons de la pousser *jusqu'où Dieu nous donnera la force de la conduire.* » Connaît-on beaucoup de traités mathématiques où l'on fasse, en terminant, intervenir ainsi l'idée de Dieu ?

Au mois de mars 1638, « il arriva que l'on fit de

grands retranchements des rentes sur l'Hôtel de Ville », comme cela se pratiquait trop souvent sous l'Ancien Régime, quand l'État se trouvait en mauvaise posture financière. Très émus par cette fâcheuse mesure, un certain nombre de rentiers, — parmi lesquels était Étienne Pascal, — vinrent protester violemment auprès du chancelier Séguier et faillirent même faire un mauvais parti à un malheureux intendant. Le président Pascal fut-il aussi innocent de tout ce tumulte que veut bien le prétendre Marguerite Périer ? Je n'en jurerais point. En tout cas, Richelieu, qui n'entendait pas plaisanterie sur ces matières, fit mettre à la Bastille trois des principaux meneurs. Redoutant pareil sort, Étienne Pascal se cacha chez plusieurs de ses amis, évitant avec soin de rentrer chez lui. Sur ces entrefaites, au mois de septembre, Jacqueline, dont la grâce juvénile lui était, dans son épreuve, un réconfort de tous les instants, vint à tomber malade de la petite vérole. Sans se préoccuper de sa propre sécurité, le père vint s'installer au chevet de cette enfant qu'il adorait, couchant même dans sa chambre, jusqu'à ce qu'elle fût hors de danger. La maladie la laissa toute défigurée ; et, bien loin de se lamenter sur la perte de sa beauté, elle fit, « de son propre mouvement », des *Stances pour remercier Dieu*, et non pas seulement de sa guérison, mais encore, mais surtout des « creux » qu'elle voyait à son miroir :

> Je les prends, dis-je, ô souverain !
> Pour un cachet dont votre main
> Voulut garder mon innocence...

Cette façon d'entendre le christianisme n'est point

d'une âme médiocre ; et comme l'on comprend qu'Étienne Pascal ait chéri « d'une tendresse tout extraordinaire » cette charmante, cette généreuse, cette héroïque enfant de treize ans, qui peut-être lui rappelait tout particulièrement la femme qu'il avait perdue !

Cependant il ne se sentait point en sûreté, et il crut plus prudent de se retirer en Auvergne, « où il jugeait bien qu'on n'irait pas le chercher ». Ses enfants resteraient à Paris, Blaise pour y poursuivre ses études, Jacqueline pour y achever sa convalescence ; Gilberte veillerait à tout et lui donnerait régulièrement des nouvelles : nous voyons, par une lettre d'elle, qu'elle fut une scrupuleuse et parfaite maîtresse de maison. En février 1639, Richelieu qui, comme l'on sait, aimait fort le théâtre, exprima le désir d'assister à une comédie d'enfants. Sa nièce, Mme d'Aiguillon, qui connaissait Jacqueline, la fit demander comme actrice. Gilberte répondit « fort tristement qu'elle était à Paris seule sans père ni mère, avec son frère et sa sœur, bien affligée de l'absence de son père ; et qu'ils n'avaient pas assez de joie ni de gaîté pour donner du plaisir à M. le Cardinal, ni les uns, ni les autres ». Mme d'Aiguillon insista, alléguant que ce pourrait être un moyen de faire rentrer en grâce l'exilé. Sur le conseil des amis de son père, Gilberte se rendit à ses raisons. Dressée par Mondory, qui avait déjà chaleureusement plaidé la cause du président Pascal auprès de Richelieu, Jacqueline joua si parfaitement son rôle dans *l'Amour tyrannique* de Scudéry, et, dans le compliment en vers qu'après la représentation elle adressa au Cardinal, elle déploya tant de bonne grâce et de présence d'esprit, que le grand ministre, charmé, accorda

tout ce qu'on voulut et prodigua à l'enfant « des caresses extraordinaires ». Il consentit même à recevoir à Rueil Étienne Pascal, mais « avec toute sa famille » ; il « lui fit toutes les honnêtetés possibles et le mit entre les mains de son écuyer, à qui il ordonna de lui faire tout voir dans Rueil et de les bien régaler ». Il aurait même ajouté, au témoignage du P. Guerrier, « qu'il lui recommandait ses enfants, *qu'il en ferait un jour quelque chose de grand* ». Richelieu devinant Pascal comme il avait deviné Corneille, voilà certes qui fait honneur à la souplesse de son génie, à la sûre pénétration de son regard. Ces grands hommes d'action sont les plus avisés des psychologues.

Cette suite d'événements avait éveillé sur toute la famille du président Pascal l'attention de Richelieu, du chancelier Séguier, de M^me^ d'Aiguillon. Celle-ci avait dit au cardinal, le jour de la présentation de Jacqueline : « Vraiment, monsieur, il faut que vous fassiez quelque chose pour cet homme-là ; j'en ai ouï parler ; c'est un fort honnête homme et fort savant : *c'est dommage qu'il demeure inutile.* Il a son fils, qui est fort savant en mathématiques, et qui n'a pourtant que quinze ans. » La suggestion ne fut point perdue. A quelques mois de là, — probablement, septembre 1639, — Étienne Pascal était nommé, avec des appointements qui ne devaient pas être inférieurs à 12.000 livres, — 70.000 francs de notre monnaie d'avant-guerre, — « commissaire député par Sa Majesté en la haute Normandie pour l'impôt et levée des tailles » ; et il s'apprêtait à partir pour Rouen.

III

La vieille cité normande traversait alors une des périodes les plus tourmentées et les plus douloureuses de son histoire [1]. Durant toute l'année 1637, elle avait été désolée par la peste, qui faucha la moitié des 3.000 malades entrés à l'Hôtel-Dieu. En 1639, la misère générale, l'écrasante lourdeur des impôts, les excès des traitants, le décri des monnaies, l'inquiétude et l'insécurité provoquent un peu partout dans la province de violentes explosions de révolte. Des bandes de paysans en armes, fortes de 7 à 8.000 hommes, les Nu-Pieds, s'attaquent aux officiers chargés de lever les taxes royales, parcourant les grands chemins, se livrant aux pires excès. La justice étant impuissante à faire cesser tous ces désordres, auxquels prennent part d'authentiques gentilshommes, il faut recourir à la force armée : d'abord aux troupes de la province, puis à la petite armée de Gassion, qui lâcha sur la Basse-Normandie une soldatesque effrénée et réprima cette nouvelle jacquerie avec la dernière violence. La désolation et la misère étaient à leur comble : les pauvres mouraient de faim. Des campagnes l'esprit de rébellion avait gagné les villes. A Rouen, à propos d'un édit sur le contrôle des teintures, la population se soulève : quatre jours de suite, les 21, 22, 23, 24 août, l'émeute fait rage ; le sang coule ; l'intendant Claude de Paris, pour échapper au danger, quitte Rouen pour Gisors, où il attend les ordres de son maître. Profondément irrité contre le Parlement qui n'a pas su ou

voulu sévir, Richelieu décide d'infliger à Rouen un châtiment exemplaire. Séguier proposait de raser l'Hôtel de ville, orgueil de la cité, et d'élever à la place une pyramide commémorative. Richelieu se contenta d'envoyer à Rouen, avec Gassion, Séguier lui-même pour y rétablir l'ordre et procéder aux exécutions nécessaires. Étienne Pascal devenait, particulièrement pour les questions de finances, le coadjuteur de l'intendant : il rejoignit Claude de Paris à Gisors. Quand Séguier, le 2 janvier 1640, fit, avec les 5 ou 600 hommes de pied et les 1.200 chevaux de Gassion, son entrée solennelle à Rouen, il faisait sans doute partie de sa suite. Le chancelier eut la main rude. Sans prendre l'avis des conseillers d'État, sur son simple ordre verbal, il condamne à mort et fait exécuter le même jour quatre ou cinq des séditieux. Le Parlement est interdit, douze conseillers d'État destitués. Le bureau des finances est supprimé et remplacé par deux commissaires. La ville est privée de ses canons, de son administration municipale, de ses biens patrimoniaux ; elle est frappée d'une contribution de 1.085.000 livres et, contrairement à ses privilèges, soumise au logement des troupes. Le 11 février, Séguier partait pour la Basse-Normandie, où il allait poursuivre et achever son œuvre de répression impitoyable.

C'est dans ces tragiques circonstances que le président Pascal et ses enfants firent la connaissance de l'opulente ville aux rues étroites et tortueuses, aux innombrables maisons de bois, mais qui, fière de son passé, de ses monuments civils et religieux, de son glorieux Palais de justice, de son admirable cathédrale gothique, de sa belle église Saint-Ouen, aux vitraux

splendides, prétendait que, sans les quatorze incendies successifs qui l'avaient détruite, elle pourrait rivaliser avec Paris. Représentant officiel de l'autorité royale, ennemi né du désordre et de l'anarchie, l'expérience qu'Étienne Pascal venait de faire des suites d'une sédition provinciale n'était pas pour affaiblir ses tendances natives, et l'on conçoit sans peine qu'il les ait transmises à son fils. Toute la famille s'installa dans une maison de la rue des Murs-Saint-Ouen : c'était un quartier de fonctionnaires et de magistrats, et c'est sans doute dans ce milieu que le nouveau « commissaire » trouva ses principales relations, car il paraît avoir été d'abord assez mal vu, de par ses ingrates fonctions mêmes, d'une population frondeuse, chicanière, et qui n'a jamais été tendre aux officiers du fisc. Très probablement il regretta son milieu parisien, plus libre, plus cordial et plus cultivé, et le fait qu'il conserva sa maison de la rue Brisemiche nous prouve bien qu'il n'avait pas quitté Paris sans esprit de retour. Il est à croire d'ailleurs qu'il dut entrer en rapports plus ou moins suivis avec les parties les plus intelligentes de la société rouennaise, et l'on sait par M^me^ Périer que Corneille fréquenta chez les Pascal. Il n'est pas sûr, mais il n'est pas invraisemblable qu'il leur ait donné la primeur de son *Polyeucte* [1].

Ce qui est plus certain encore, c'est qu'Étienne Pascal prit fort à cœur ses nouvelles fonctions, — il s'agissait surtout de répartir équitablement les impôts entre les diverses paroisses de la généralité, — et qu'il s'y donna corps et âme. « Il y a quatre mois, écrivait-il un jour, que je ne me suis pas couché six fois devant deux heures après minuit. » Sa haute conscience, sa

fermeté, sa scrupuleuse probité finirent par forcer l'estime générale : une année, au jour de l'an, nous conte Marguerite Périer, « les échevins de Rouen, au nom de la ville, lui firent présent d'une bourse de jetons d'argent qu'ils avaient fait battre exprès ». Il y avait à pourvoir une « commission » importante, mais temporaire, dans l'intendance de Normandie. Étienne Pascal la fit confier à un de ses jeunes parents, Florin Périer, déjà conseiller à la Cour des Aides de Clermont, et dont il appréciait fort le caractère, l'intelligence et les dispositions scientifiques : « sa bonne fille » Gilberte avait vingt et un ans ; Florin Périer en avait trente-six : celui-ci fut séduit par la grâce sérieuse et spirituelle de sa cousine ; il demanda sa main, l'obtint, et le mariage se fit à Rouen le 15 juin 1641 [1]. Devenu grand-père l'année suivante, Étienne Pascal veilla avec la plus tendre sollicitude sur l'éducation de son petit-fils, qui était en même temps son filleul ; il usa avec lui des ingénieux procédés qui lui avaient si bien réussi pour ses propres enfants, et qui, dans ce cas encore, se révélèrent pleinement efficaces. Cet « honnête homme selon le monde » n'était pas de ceux qui prennent légèrement les devoirs que la vie leur impose.

Il retrouvait d'ailleurs à son foyer même les satisfactions intimes auxquelles il attachait le plus de prix. Gilberte était mariée selon son esprit et selon son cœur, et maintenant que l'éducation des autres enfants approchait de son terme, elle avait pu sans inconvénient quitter la maison paternelle. Blaise et Jacqueline étaient la joie et la fierté de leur père. Jacqueline, qui venait d'avoir quinze ans, était toujours la délicieuse

enfant qu'on ne pouvait voir sans l'aimer. A Rouen comme à Paris, sans le vouloir, rien qu'en étant elle-même, elle séduisait, elle enlevait tous les cœurs : « elle avait toutes les grandes qualités de chaque âge », nous dit bien finement Mme Périer, et, en effet, dans cette exquise nature se mariaient sans effort les grâces candides de la première enfance, les vivantes saillies d'une ardente jeunesse et les pénétrantes réflexions de la maturité. Corneille admirait ses vers, et l'engagea à composer quelques stances sur la Conception de la Vierge pour le concours annuel des Palinods : ce fut elle qui remporta « le prix de la Tour », et en son absence, ce fut l'auteur du *Cid* qui improvisa pour elle un remerciement en vers. Ces succès n'altéraient en rien sa simplicité, sa modestie, et à force de bonne grâce, de douceur et de naturel, elle se les faisait pardonner par sès compagnes elles-mêmes. Un peu plus tard, plusieurs projets de mariage la concernant s'ébauchèrent, mais n'allèrent pas jusqu'au bout : elle n'en fut ni attristée, ni joyeuse. Sa piété n'était accompagnée d'aucun mysticisme : elle avait même quelque éloignement pour la vie religieuse, « parce qu'elle croyait, nous dit-on, qu'on y pratiquait des choses *qui n'étaient pas capables de satisfaire un esprit raisonnable* ». Et ce trait de demi-rationalisme n'est pas le moins curieux de cette âme originale et charmante.

Quant à Blaise, toujours plein d'ardeur à l'étude, il soutenait sa jeune renommée. Lorsqu'il partit pour Rouen, il venait d'avoir seize ans. Son père ne tarda pas à l'associer à ses travaux. Rebuté par les longs calculs auxquels il était forcé de se livrer, il eut l'idée, pour abréger le labeur paternel, de construire une

machine à calculer. L'idée était neuve, très difficile à réaliser, pour l'époque, et quand je vois l'admiration universelle qu'excita l'invention du jeune géomètre, et les soins que prit plus tard Leibniz pour la perfectionner, j'ai peine à croire, je l'avoue, avec Joseph Bertrand, que « le problème était facile et qu'il n'était pas besoin d'un Pascal pour le résoudre[1] ». Quoi qu'il en soit, pour porter sa machine au point de perfection qu'il avait conçu, pour obtenir des ouvriers qu'il employait les exactes réalisations qu'il souhaitait, il eut à se dépenser en efforts multiples et obstinés. Une concurrence même surgit, celle d'un horloger de Rouen qui, tout imparfaite qu'elle fût, — et Pascal n'est pas tendre pour « le bonhomme » et son « petit avorton », — l'irrita « au dernier point » et faillit le décourager. La sympathie et la protection du chancelier Séguier lui rendaient son ardeur première, et, après bien des essais et des tâtonnements qui durèrent deux années de suite, la machine enfin fut prête et exposée chez Roberval, qui se chargea d'en expliquer le maniement aux curieux. La *Lettre dédicatoire à Monseigneur le Chancelier et l'avis nécessaire à ceux qui auront curiosité de voir la machine arithmétique, et de s'en servir* (1645) sont remplis d'une juvénile fierté et d'une confiance illimitée dans le pouvoir de la science, du moins de « cette véritable science, qui, par une préférence toute particulière, a l'avantage de ne rien enseigner qu'elle ne démontre ». Mais en bon élève qu'il est d'un Desargues et d'un Roberval, la science qu'il prône, ce n'est pas une science purement théorique et abstraite ; c'est une science très éprise d'applications pratiques, une science qui unira « les lumières

de la Géométrie, de la Physique et de la Mécanique », et nul n'a préconisé plus fortement « la légitime et nécessaire alliance de la Théorie avec l'Art » : il va jusqu'à se vanter d'avoir « osé tenter une route toute nouvelle dans un champ tout hérissé d'épines, et sans avoir de guide pour lui frayer le chemin ». Quand on lit ces pages superbes d'orgueil intellectuel, on ne peut s'empêcher de penser au jeune Renan de *l'Avenir de la Science* : le Pascal de 1645, comme le Renan de 1848, sont tous deux atteints de la même « encéphalite », tous deux sont des « jeunes gens vivant uniquement dans leur tête, et croyant frénétiquement à la vérité ».

Une différence pourtant les sépare. On devine chez Blaise Pascal un fond d'ardeur inquiète, de sensibilité vite exaspérée et peut-être inassouvie, que déjà la maladie entretient et irrite. Car c'est un malade que Pascal, et lui-même avouait que, « depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait pas passé un jour sans douleur ». Étrange maladie, qu'on n'a pas encore diagnostiquée avec certitude [1], mais qui, sans aucun doute, a eu sa répercussion sur le système nerveux et, partant, sur l'état moral. Fut-elle, comme le laisse entendre Mme Périer, la conséquence du surmenage auquel, depuis son enfance, s'était livré ce puissant, ce dévorant cerveau ? Ou bien plutôt, ne fut-elle pas la suite naturelle d'une tare héréditaire qu'aurait trop précocement développée une rapide usure nerveuse ? Quoi qu'il en soit, le fait est là. Dès l'âge de dix-huit ans, la santé de Pascal est altérée. Et assurément, ses « incommodités ne sont pas encore dans une grande force » et « elles ne l'empêchent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires. » Mais elles s'imposent à

son attention ; elles posent devant sa pensée le problème de la douleur, et peut-être celui de la mort ; elles impriment à une sensibilité naturellement frémissante, je ne sais quelle vibration intérieure d'impatience et d'amère anticipation ; elles le détachent des choses éphémères ; elles inclinent cette âme d'exception à se replier sur elle-même ; elles l'arrachent au « divertissement ». Un observateur pénétrant aurait peut-être pu pressentir que, chez ce jeune homme ardent et pur de vingt-deux ans, une crise morale était proche.

Au mois de janvier 1646, Étienne Pascal, étant sorti à pied pour tâcher d'empêcher un duel, tomba sur le sol glacé et se démit la cuisse. Ramené dans sa demeure, il manda auprès de lui deux gentilshommes qu'il connaissait, M. Adrien Deschamps, sieur de la Bouteillerie et M. Jean Deschamps, sieur des Landes. Ces deux frères s'occupaient avec succès de médecine et de chirurgie et, récemment « convertis » à l'austère doctrine de Saint-Cyran, ils s'étaient voués tout entiers aux bonnes œuvres. Ils inspiraient au président Pascal une absolue confiance. Ils s'installèrent trois mois chez lui et ne le quittèrent que complètement guéri. Mais, en même temps qu'une cure matérielle, ils avaient entrepris une cure morale. Frappés des dons extraordinaires qu'ils découvraient dans cette étonnante famille, ils n'eurent pas de repos qu'ils ne l'eussent donnée tout entière à Dieu. Ils parlaient de M. Guillebert, un saint homme de prêtre, curé de Rouville, paroisse du pays de Caux, qui avait connu Saint-Cyran, et dont l'apostolat et la prédication faisaient merveille à plusieurs lieues à la ronde. Ils parlaient de M. de Saint-Cyran, cet admirable prêtre selon le

cœur de Jésus-Christ, dont les conversions ne se comptaient plus et qui, trois années auparavant, avait été enlevé aux innombrables âmes dont il était le soutien. Ils parlaient de son ami l'évêque d'Ypres, dont la grande œuvre posthume, l'*Augustinus*, avait enfin vu récemment le jour, et dont on venait de traduire en français un très beau *Discours sur la réformation de l'homme intérieur*, éloquente quintessence de toute la doctrine. Ils parlaient enfin de M. Arnauld, le grand docteur de Port-Royal, dont *la Fréquente communion* faisait alors grand bruit dans le monde, dans tous les mondes, et qu'on ne pouvait se dispenser de lire. Toute la famille écoutait avec sérieux et recueillement ces édifiants discours, un peu nouveaux pour elle, et auxquels faisaient d'ailleurs écho quelques-unes de ses préoccupations les plus secrètes ; et peu à peu elle s'initiait à cette littérature spirituelle, qu'elle ignorait, ou peu s'en faut, jusqu'alors.

Non pourtant que les hommes et les idées de Port-Royal lui fussent totalement inconnus. Nous avons vu que le président Pascal était en relations avec les Arnauld ; et comment, dans ce milieu profondément chrétien et très ouvert à toutes les choses de l'esprit, un mouvement de réforme religieuse comme celui dont Jansénius et Saint-Cyran avaient été les initiateurs, et qui, tout de suite, souleva des discussions passionnées, aurait-il pu passer inaperçu [1] ? Les Pascal ne pouvaient ignorer que le curé de leur paroisse, le P. Maignard, de l'Oratoire, sur le conseil de Saint-Cyran, s'était démis de sa charge pour se consacrer à la pénitence ; que M. Thomas du Fossé, maître des comptes, avec lequel ils étaient en relations, et qui

avait amèrement reproché à Saint-Cyran d'avoir enlevé à ses paroissiens un excellent prêtre, avait été si bien « retourné » par lui, qu'il avait pris, lui aussi, avec sa femme, le parti de renoncer au monde. Cette première moitié du XVII^e^ siècle n'aurait pas mérité d'être appelée « le siècle des saints », si les innombrables initiatives mystiques qui lui ont composé son atmosphère morale n'avaient pas eu, sur la pensée et sur la vie laïques, leur contre-coup immédiat. La publication de l'*Augustinus* avait été un événement non seulement théologique, mais moral et politique, et celle aussi de *la Fréquente communion*, dont il s'était écoulé quatre éditions en six mois : on s'en entretenait dans les salons et dans les ruelles. Mais de tous ces ouvrages les Pascal n'avaient pas encore pris une connaissance intime et directe. Engagés dans un tout autre courant d'idées, de vie un peu mondaine et de recherches scientifiques, absorbés d'ailleurs par leurs laborieuses occupations, ils concevaient d'une manière plus simple, plus banale même, l'honnêteté de la vie chrétienne. Dieu n'était pas leur préoccupation exclusive, et volontiers ils eussent considéré comme des « excentricités », des manifestations un peu paradoxales d'individualisme religieux, les gestes et les allures des disciples de M. de Saint-Cyran. Ils avaient fait deux parts, fort inégales, de leur vie et de leur pensée : Dieu d'un côté, et, de l'autre, le monde ; d'un côté, la foi, de l'autre, la raison ; et ils veillaient, avec un soin jaloux, à ce qu'aucun de ces deux domaines n'empiétât sur l'autre.

Or, voici qu'on venait leur révéler que Dieu n'admet pas ce partage. Ce Dieu jaloux ne reconnaît pour ses

vrais enfants que ceux qui se donnent à lui totalement. Et se donner à Dieu, c'est s'absorber en lui, c'est n'avoir pas d'autre volonté que la sienne, c'est lui rapporter toutes ses pensées et tous ses actes ; c'est se laisser docilement conduire par son inspiration souveraine, par sa grâce toute-puissante ; c'est abolir en soi toutes les puissances de la nature corrompue ; c'est substituer à cet être de perdition que nous sommes l'être de sainteté que la Rédemption nous a donné le pouvoir de créer. A ce prix seulement, Dieu nous reconnaîtra pour l'un des siens, et l'œuvre du salut sera virtuellement accomplie... Cette voix nouvelle, impérieusement logique, qui peut-être, plus d'une fois déjà, avait obscurément retenti au fond de sa conscience, frappe vivement Blaise Pascal. Cette conception puissante, austère et sombre du christianisme s'impose à son esprit géométrique, en même temps qu'elle répond à certaines aspirations inassouvies de son cœur. Si Jansénius et Saint-Cyran ont raison, — et comment leur donner tort ? — quelle vanité que toute sa vie antérieure ! Et il ouvre ce *Discours sur la réformation de l'homme intérieur* qu'Arnauld d'Andilly vient de traduire, et dont les deux gentilshommes normands lui ont si fortement recommandé la lecture [1]. En tête, cette phrase terrible de saint Jean : « Il n'y a rien dans le monde que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » Et, dans toute la suite du *Discours*, parmi bien des traits d'une âpre éloquence, que d'observations qui semblent faites pour lui, et viser spécialement son propre cas ! Il s'attardait peu sans doute à la première partie, *Des voluptés de la chair*. Mais, dans la seconde, intitulée *De la curiosité*, en quels

termes troublants il voyait décrite et condamnée cette « curiosité toujours inquiète, qui a été appelée de ce nom à cause du *vain désir de savoir, et que l'on a palliée du nom de science* ». « Le monde, déclarait l'orateur, est d'autant plus corrompu par cette maladie de l'âme, *qu'elle se glisse sous le voile de la santé, c'est-à-dire de la science...* De là est venue la recherche des secrets de la nature *qui ne nous regardent point, qu'il est inutile de connaître, et que les hommes ne veulent savoir que pour les savoir seulement.* » Et là-dessus Blaise Pascal méditait longuement, et s'interrogeait anxieusement. Puis il poursuivait sa lecture. La troisième partie, intitulée *De l'orgueil*, retenait aussi son attention et le provoquait aux scrupuleux examens de conscience, car sur ce chapitre-là, non plus, il ne se sentait pas sans reproche. Et enfin, allant jusqu'au bout du sévère opuscule, il tombait sur cette conclusion réconfortante : « Vous trouverez en abrégé dans l'amour divin tout ce que ces passions cherchent et empruntent des créatures viles et périssables. Car elles ne cherchent que la grandeur, la connaissance et le plaisir. Et y a-t-il rien de si grand et de si sublime que cet amour par lequel l'âme, en dissipant les ténèbres des choses créées, *s'élève dans cette lumière si pure et si calme de l'éternité, et en se soumettant à Celui seul qui est le principe de la grandeur et de la gloire, regarde toutes les choses du monde avec mépris*, les considère comme étant au-dessous d'elle, et les croit indignes de posséder ses affections ? » Voilà, songeait-il, à n'en pas douter, le but et le sens de la vie humaine ; voilà, définitivement éclaircis, le mystère de notre nature et celui de notre destinée. Il n'y a plus qu'à passer aux

actes, à opérer dans l'ordre des faits cette « réformation de l'homme intérieur », à transformer cette foi toute théorique en une foi vivante et agissante...

Dans cette âme ardente et haute, la conviction intime se convertissait immédiatement en apostolat. « Gagné à Dieu », le premier, Blaise Pascal, n'eut pas de repos qu'il n'y eût gagné toute sa famille. Et d'abord, sa sœur Jacqueline, pour laquelle il avait une tendresse toute particulière, et qui était alors recherchée en mariage par un conseiller du Parlement de Rouen. Il eut quelque peine « à lui persuader de ne plus penser qu'à Dieu ». Enfin, il y réussit, « autant par ses exemples que par ses discours », et elle lui en eut une si vive reconnaissance qu'elle « se regardait comme *sa fille* ». Puis, quand il fut rétabli, ce fut au tour de leur père de recevoir les exhortations de ses enfants, « ce qu'il fit avec une grande joie » ; et c'est une chose infiniment touchante que de voir cet homme supérieur, âgé, autoritaire, se mettre en quelque sorte à l'école de son fils et de sa fille. Enfin, vers la fin de l'année, M. et M^me^ Périer, étant venus à Rouen, se laissèrent gagner par l'exemple : M^me^ Périer renonça dès lors, pour elle et pour ses enfants, aux réunions du monde et aux ajustements de la toilette, et elle édifia toute la ville par sa robuste piété. Quant à Florin Périer, il consacra tout le reste de sa vie à des bonnes œuvres, poussant même la charité envers les pauvres et ses débiteurs à un point que sa femme semble avoir trouvé un peu excessif ; il portait sur lui une ceinture de fer pleine de pointes, et l'on découvrit après sa mort « qu'il mettait toujours un ais dans son lit ». Ainsi « convertie » à l'âpre doctrine janséniste,

toute la famille se plaça « sous la conduite » du zélé curé de Rouville, M. Guillebert, et ce fut par l'intermédiaire de ce dernier qu'elle entra plus tard en relations avec Port-Royal.

Vers le même temps, Jacqueline voulut recevoir la confirmation, et elle se prépara à ce sacrement d'après les instructions contenues dans les petits traités de Saint-Cyran. Ces lectures, les discours de piété qu'elle entendit à ce propos, enfin le sacrement lui-même firent une telle impression sur elle que « depuis cette heure-là, elle fut toute changée ». Et elle rivalisait avec son frère de ferveur religieuse.

On pourrait croire que, dans cette première ardeur de mysticité et d'ascétisme, Blaise Pascal eût répudié violemment toutes ses occupations préférées. Car enfin, de quelle utilité sont pour le salut un *Essai pour les coniques* ou une *Machine arithmétique*, et ces « curiosités scientifiques » ne tombent-elles pas directement sous le coup des rudes anathèmes de Jansénius? Or, il n'en fut rien, et, tout « converti » qu'il soit, et à six mois de sa crise d'âme, nous allons le voir repris de plus belle par la science. Comment s'opéra cette apparente volte-face ? L'appel du génie fut-il plus fort que tous les scrupules religieux ? Le démon de la géométrie l'emporta-t-il de haute lutte ? Ou bien n'imposa-t-il sa maîtrise qu'après de violents orages intérieurs ? Nous en sommes là-dessus réduits à de simples conjectures, tout témoignage, même indirect, nous faisant absolument défaut. Il se pourrait d'ailleurs que la lutte intime, si lutte il y a eu, eût été moins ardente que ne l'imaginerait volontiers notre romantisme. Si sérieuse qu'ait été la première conversion de Pascal,

il ne semble pas qu'elle ait été une transformation, un renouvellement de tout l'être ; il semble que, dans cette crise, certaines profondeurs de l'âme n'aient pas été atteintes, en un mot que l'intelligence ait été touchée plus que le fond de la sensibilité. Pascal aurait, sans bien d'ailleurs s'en rendre compte, adhéré à un système d'idées plutôt qu'à une vie nouvelle. Et ainsi l'on s'expliquerait assez bien que, sans trop souffrir de la contradiction, même logique, que présentait sa conduite, il fût, tout en s'astreignant aux pratiques de la plus exacte dévotion, revenu à la recherche scientifique.

L'occasion lui en fut offerte, au mois d'octobre 1646, par une visite d'un ami de son père, M. Petit, intendant des fortifications, qui, lui aussi, s'occupait de sciences. M. Petit entretint ses hôtes d'une curieuse expérience récente d'un disciple de Galilée, le savant italien Torricelli, qui avait constaté que, dans un tube de verre rempli de mercure et plongé dans un bain de même métal, la colonne de mercure descend, laissant un vide à sa partie supérieure. Il refit l'expérience devant eux et les mit ainsi sur la voie d'importantes découvertes en matière d'hydrostatique. On admettait alors généralement que « la nature a horreur du vide ». Pour bien voir clair dans cette difficile question, Blaise Pascal, avec une méthode, une ingéniosité, un réalisme que nos plus grands savants n'ont point dépassés, multiplia ses expériences nouvelles ; il employa des tuyaux de dimensions différentes, des liquides de différentes densités, eau, huile et vin, et il en arriva à conclure que si l'on peut admettre que la nature a horreur du vide, « la force de cette horreur est limitée ».

Ce qu'il y a de remarquable dans ces démarches de la pensée scientifique de Pascal, c'est l'extrême prudence avec laquelle il se détache progressivement, et sous la pression progressive des faits, des opinions reçues : cet esprit affamé de certitude positive ne fait jamais fi de l'expérience des anciens ; ce n'est pas lui qui, comme Descartes, reconstruirait le monde sur une table rase ; très préoccupé de ne pas lâcher la proie pour l'ombre, il n'abandonne jamais que pour des vérités plus sûres des vérités que le commun des hommes peut considérer comme acquises. Exécutées à Rouen devant un nombreux public dont il provoquait les objections, ces expériences rendaient célèbre, dans toute l'Europe savante, le nom de Blaise Pascal. Ce grand géomètre se révélait déjà un éminent physicien.

Et avec la même ardeur qu'il déployait à poursuivre la vérité scientifique, il s'employait à défendre la vérité religieuse. Il y avait alors à Rouen, — il semble qu'il y fût venu chercher un bénéfice, — un ancien capucin, du nom de Jacques Forton, qui se faisait appeler Saint-Ange. C'était un esprit aventureux, curieux d'ailleurs et même pénétrant, — plusieurs de ses vues anticipent sur celles de Leibniz, et elles ne seront pas perdues pour Pascal, — qui avait conçu tout un système mi philosophique, mi théologique, à l'aide duquel il se proposait de réconcilier la révélation et la raison, et qu'il exposait volontiers, — en français, — dans le monde. Il avait composé un petit livre qu'il ne paraît pas avoir imprimé, et qui est précisément intitulé : *De l'alliance de la foi et du raisonnement.* Pascal et deux de ses amis, Adrien Auzoult,

jeune mathématicien de grand mérite, et Raoul Hallé, fils d'un haut magistrat de Rouen, ayant entendu parler d'une manière défavorable de ces conférences, entrèrent en relations avec Saint-Ange et l'interrogèrent sur quelques-unes des théories qu'on lui attribuait. Ses réponses ne furent point satisfaisantes : il prétendait, entre autres choses, qu'une raison assez puissante suffit, sans le secours de la foi, à concevoir et à démontrer tous les mystères du christianisme. Ce singulier rationalisme, si peu conforme à la doctrine janséniste, parut si dangereux chez un prêtre, que les trois amis vinrent insister auprès de l'archevêque pour que l'affaire ne fût point étouffée, mais au contraire fût instruite à fond. L'archevêque de Rouen était alors, depuis plus de trente ans, Mgr de Harlay : c'était un homme excellent, savant et ferme, qui prenait son ministère au sérieux, résidait dans son diocèse, luttait vigoureusement contre tous les abus, imposant son autorité à ses prêtres, aux couvents qu'il réformait, aux Jésuites qu'il n'aimait guère. Fatigué et malade, il s'était retiré dans son château de Gaillon, et s'était fait donner comme coadjuteur Camus, l'évêque de Belley, romancier, théologien et prédicateur, le disciple et l'ami de l'aimable saint François de Sales. Esprit conciliant et pacificateur, comme son maître, Camus se serait volontiers contenté des vagues explications rassurantes de Saint-Ange. Sous la pression obstinée et quasi indiscrète de Pascal et de ses deux amis, Mgr de Harlay fit par trois fois recommencer le procès, interrogea lui-même Saint-Ange, lui fit signer une très nette déclaration par laquelle il répudiait les erreurs qui lui étaient imputées ; et ce

ne fut qu'alors, — avril 1647, — que l'ex-capucin fut admis au serment et nommé à la cure de Crosville : Saint-Ange ne tarda pas d'ailleurs à rentrer dans son ancien ordre. L'affaire avait fait grand bruit à Rouen : elle avait duré deux mois [1].

Ce qui peut, dans une certaine mesure, excuser le zèle inquisiteur de Pascal, c'est que sa ferveur d'orthodoxie s'accompagne d'un touchant effort d'ascétisme personnel. Il est alors repris plus fortement que jamais par la maladie. Paralysé depuis la ceinture jusqu'en bas, il ne marchait plus qu'avec des « potences » ; ses jambes et ses pieds étaient froids comme du marbre ; ses douleurs de tête et d'entrailles étaient intolérables ; ne pouvant absorber aucun liquide qui ne fût chaud, obligé même de n'avaler que goutte à goutte les fréquents remèdes qu'on lui administrait, il était un objet de profonde pitié pour tous ceux qui l'approchaient ; lui, pourtant, « ne se plaignait jamais ; il regardait tout cela comme un gain pour lui ; ... il faisait avec joie de toutes ses peines le sacrifice de sa pénitence », déclarant « qu'un chrétien trouvait son compte à tout, et aux souffrances encore plus particulièrement ». Et par des propos de cette sorte il édifiait tout son entourage.

Ces sentiments de joyeuse résignation chrétienne se reflètent dans un fort beau morceau que les éditeurs de Port-Royal datent de cette époque [2], et qui est devenu célèbre sous le titre de *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. On n'a jamais plus fortement exprimé, sous une forme plus pressante et plus ardente tout ensemble, la solution chrétienne du problème de la douleur. La douleur est un moyen

dont Dieu se sert pour détacher l'âme de tout ce qui la retient au monde, pour lui faire sentir son indignité, sa corruption et sa faiblesse, pour lui faire désirer et mériter la grâce, pour la purifier en un mot et pour l'élever jusqu'à lui : les païens maudissent la douleur ; les chrétiens doivent la bénir ; la douleur a été donnée à l'homme pour être convertie en sainteté. Et, s'exaltant sur ces hautes pensées, la prière de Pascal s'achevait en une véritable strophe :

O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde ! *O Dieu*, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses du monde que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs ! *O Dieu*, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux et criminel du monde ! *O Dieu*, qui faites mourir nos corps, et qui, à l'heure de la mort, détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde ! *O Dieu*, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur ! *O Dieu*, qui devez consumer au dernier jour le ciel et la terre et toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous !... Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit... *A qui crierai-je, Seigneur*, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous ? *Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut remplir mon attente*. C'est Dieu même que je demande et que je cherche ; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir...

Par la brusquerie de l'attaque et par la noble simplicité de l'élan, par l'ampleur et la sonorité du rythme et

par la beauté des mouvements, par l'intimité contagieuse de l'accent enfin, il n'y a pas de « méditation » de Lamartine ou d' « hymne » de Victor Hugo qui surpasse cette page d'ardent lyrisme, où l'on croit surprendre comme un libre et frémissant écho des stances de *Polyeucte*. Ce glorieux savant de vingt-quatre ans, ce hardi et vigoureux penseur qui, sans tâtonnements, va d'emblée jusqu'au fond des idées qui lui sont soumises, se révèle ici à nous sous les espèces d'un grand poète religieux.

Cependant les remèdes qu'on lui avait prodigués lui ayant procuré quelque soulagement, sans d'ailleurs le guérir, les médecins lui conseillèrent instamment, pour se rétablir, de renoncer provisoirement à tout travail suivi, et de « se divertir aux conversations ordinaires du monde ». « Mais quel moyen, dit Mme Périer, à un homme touché comme lui de pouvoir s'y résoudre ! En effet, il y eut beaucoup de peine d'abord ; mais on le pressa tant de toutes parts qu'il se laissa enfin aller à la raison spécieuse de remettre sa santé ; on lui persuada que c'est un dépôt dont Dieu veut que nous ayons soin. » Pour obéir aux prescriptions de ses médecins, et pour en consulter d'autres, vers le milieu de l'année 1647, Blaise Pascal, accompagné de sa sœur Jacqueline, part pour Paris, où son père, après avoir résigné ses fonctions, va le rejoindre au début de l'année suivante. C'est une nouvelle époque qui va s'ouvrir dans l'histoire de sa vie et de sa pensée.

LIVRE II

L'APPEL DE DIEU

Le Paris que Pascal retrouvait en 1647 différait un peu de celui qu'il avait quitté huit années plus tôt. Richelieu était mort, et Louis XIII : sous la régence de l'inconsistante Anne d'Autriche, et sous le ministère de l'habile et faible Mazarin, l'autorité s'était relâchée, les intérêts privés, les ambitions particulières se donnaient libre carrière. Parmi les folles intrigues des princes et des princesses et dans la lassitude générale, la guerre de Trente ans se prolongeait, avec d'heureuses perspectives d'ailleurs pour nos armes et notre politique : l'abaissement définitif de la maison d'Autriche était en vue, et la prochaine signature du glorieux traité de Westphalie. Mais la misère était grande, les impôts très lourds, les exigences et les expédients du fisc souvent intolérables. Le Parlement, soutenu par la faveur populaire, et sentant croître sa puissance, s'apprêtait à prendre sa revanche de tant d'humiliations passées. Un vent de révolte et d'anarchie soufflait : la Fronde, avant d'éclater au grand jour, se préparait dans les idées et dans les mœurs.

I

Pascal, lui aussi, nous le verrons, fera sa Fronde. Pour l'instant, il n'y songe guère. Malade, astreint à mille remèdes fort absorbants, il partage ses « heures de loisir et de santé » entre des stations à l'église, des exercices de piété et des conversations avec ses amis, les savants parisiens, les Roberval, les Mersenne, les Le Pailleur, qui ont dû le revoir avec joie. Il reçoit même, en septembre, deux visites de Descartes, qui, se trouvant de passage à Paris, tint à faire la connaissance de son jeune émule. Descartes admira fort la machine arithmétique et mit la conversation sur le vide. Les explications qu'il donna sur la « matière subtile » semblent avoir été l'occasion d'une sorte de malentendu entre ce milieu de savants très réalistes, d'ailleurs un peu prévenus contre lui, et le métaphysicien du *Discours de la méthode*. Descartes plus tard s'est vivement plaint que Pascal ne lui ait pas attribué le mérite de la première idée des expériences décisives sur le vide. Il ne paraît pas que sa réclamation fût fondée. Mais n'est-elle pas curieuse, cette opposition foncière, — et que nous verrons se développer dans leurs écrits, — entre ces deux hommes qui professent l'un pour l'autre une grande estime intellectuelle, mais qui, de la meilleure foi du monde, ne peuvent entrer dans la pensée l'un de l'autre ?

Cette reprise de contact avec le milieu scientifique parisien ne pouvait manquer d'engager Pascal, plus activement que sa santé ne l'eût sans doute comporté,

dans la voie d'où Jansénius, un moment, avait failli l'écarter. Il perfectionne, — peut-être avec l'intention d'en tirer un grand profit commercial, — sa machine arithmétique [1] ; il poursuit ses travaux mathématiques sur les sections coniques, et de manière à provoquer plus tard l'admiration « passionnée » de Leibniz ; surtout il étudie sous toutes ses faces le capital problème du vide. Dès la première heure, selon toute vraisemblance, mais en tout cas, dès 1647, il incline à expliquer par « la pesanteur et pression de l'air » le phénomène de la suspension du mercure dans le tube de Torricelli ; mais, dans son ferme propos de « ne pas se départir légèrement des maximes que nous tenons de l'Antiquité, si nous n'y sommes obligés par des preuves indubitables et invincibles », il « n'ose pas », « faute d'expériences convaincantes », le dire publiquement ; et ces expériences convaincantes, il va s'efforcer de les organiser. Il écrit, le 15 novembre 1647, à son beau-frère Florin Périer pour le prier de faire au bas et au sommet du Puy de Dôme l'expérience faite l'année précédente à Rouen : si c'est bien la pression atmosphérique qui maintient le mercure dans le tube, elle sera moins forte au sommet qu'au bas de la montagne, et la colonne de mercure, dans le premier cas, sera donc plus basse. L'expérience ne put être exécutée qu'en septembre 1648 : elle confirma pleinement, comme l'on sait, les prévisions de Pascal, et celui-ci, dans son *Récit de la grande expérience des Liqueurs* (1648), put enfin formuler sans scrupule la loi qu'il avait si justement pressentie, et qu'il avait d'ailleurs vérifiée lui-même par deux expériences nouvelles, dont l'une fut faite « au haut et au bas de la tour Saint-Jacques-de-la-

Boucherie » : en même temps, il promettait au public un *Traité du Vide* complet, dans lequel il déduirait « au long » toutes les conséquences de ses observations, « et beaucoup d'autres, aussi utiles que curieuses ».

Ces belles expériences, qui renouvelaient toute une partie de la physique, ou plutôt qui fondaient toute une physique nouvelle, avaient eu le plus grand retentissement. Quand d'ailleurs Pascal n'aurait pas entretenu autour d'elles une savante publicité, ses adversaires se seraient chargés de veiller sur sa gloire. Un Jésuite, recteur du collège de Clermont, à Paris, le P. Noël, qui, dans toute cette affaire, semble avoir été, à tout le moins, singulièrement maladroit, lui écrivit deux lettres pour discuter ses théories et s'efforça même de les tourner en ridicule dans un livre qu'il intitulait plaisamment *le Plein du Vide.* Blaise Pascal, une première fois, lui répondit par une lettre extrêmement courtoise, mais de fort bonne encre, et une seconde fois, par une lettre plus vive qu'il adressa à son ami Le Pailleur ; une troisième fois, ce fut Étienne Pascal qui, « en dérobant, à son repos de quelques nuits, le temps qu'il n'aurait pu dérober à son travail de jour, sans faire tort à son devoir », entra directement en scène, et en termes d'une ironie appuyée et pesante, défendit vigoureusement, et même âprement, son fils : « Je ne puis vous dissimuler, disait-il, que vous l'avez été beaucoup (heureux) d'avoir entrepris, à si bon marché, de vous commettre en style d'injures contre un jeune homme, qui, se voyant provoqué sans sujet, je dis sans aucun sujet, pouvait, par l'amertume de l'injure et par la témérité de l'âge, se porter à repousser vos invectives (de soi très mal établies), *en*

termes capables de vous causer un éternel repentir. » Ne disons pas qu'il prévoyait les *Provinciales* ; mais avouons que ces Pascal n'entendent guère la plaisanterie et supportent sans philosophie la contradiction. Avouons aussi que la Compagnie de Jésus a manqué à leur égard totalement d'opportunisme : car, trois ans après la polémique engagée avec le P. Noël, voici qu'un autre Jésuite, de Clermont-Ferrand, celui-là, dans des thèses de philosophie soutenues à Clermont même, s'avise d'accuser Pascal d'avoir voulu s'attribuer l'honneur de l'expérience imaginée par Torricelli. Dans une *Lettre* publique à M. de Ribeyre, premier président de la Cour des Aides de Clermont-Ferrand, un ami de sa famille, auquel les thèses ont été dédiées, « Pascal le fils » fait vivement justice de cette fâcheuse insinuation qu'il juge préjudiciable « à son honneur ». Assurément, en tout ceci, Pascal a pour lui la stricte justice ; mais on peut trouver qu'il manque un peu d'indulgence, de charité et d'humilité, et qu'il abuse du droit de réponse. Ce chrétien austère a une personnalité impérieuse et orgueilleuse qui ne cède pas volontiers sur ce qui lui est dû : quoi qu'il en dise, il a beaucoup « d'inquiétude pour ces fantasques points d'honneur » dont il a l'air de faire fi ; il est animé du *libido excellendi* ; en un mot, il n'a pas encore découvert que « le moi est haïssable ».

A un autre point de vue, les expériences et les découvertes de Pascal ont eu une sérieuse action sur l'orientation de sa pensée : elles lui ont révélé, elles lui ont confirmé plutôt la toute-puissance du fait. Quoiqu'il eût déjà quelque pente à se défier des généralisations rapides, des constructions abstraites, des

raisonnements *a priori*, s'il s'était cantonné exclusivement dans les mathématiques, il aurait pu sacrifier, plus que de raison, comme l'a fait si souvent Descartes, à la tendance déductive ; ses « méditations physiques » l'ont courbé sur la réalité ; il s'y est scrupuleusement, docilement soumis ; il est devenu un fervent de la méthode expérimentale. Et reprenant, développant et précisant une idée qui lui venait de son père, il en vient, dans un fragment de préface au *Traité du vide*, à distinguer entre les sciences qui dépendent de la mémoire et relèvent de l'autorité, — histoire, géographie, jurisprudence, langues, « et surtout théologie », — et celles qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, — géométrie, arithmétique, musique, physique, médecine, architecture. Dans les premières, toute innovation est téméraire, dangereuse, et doit « donner de l'horreur ». Les autres, au contraire, ne vivent et ne progressent que des inventions successives de l'humanité. Dans cet ordre de recherches, si respectueux que nous puissions être des anciens, nous ne pouvons invoquer leur autorité : ils sont la jeunesse du monde ; c'est nous qui sommes l'antiquité. « L'homme n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès... De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Étienne Pascal devait reconnaître dans cette sage et haute philosophie l'aboutissement de ses propres « maximes », et il ne pouvait qu'être touché du délicat hommage que lui rendait son fils, quand il

écrivait à Le Pailleur : « C'est ce juste milieu et ce parfait tempérament dans lequel vous vous tenez avec tant d'avantage, et où, *par un bonheur que je ne puis assez reconnaître, j'ai toujours été élevé avec une méthode singulière et des soins plus que paternels.* »

Ce « parfait tempérament », cette pénétrante distinction établie entre les deux « ordres » de réalités, de sciences et de facultés permettait à Blaise Pascal de faire coexister en toute sécurité de conscience, de mener pour ainsi dire de front sa vie scientifique et sa vie religieuse. A son retour à Paris, il avait assidûment suivi, avec Jacqueline, les sermons de M. Singlin qui faisaient grand bruit et attiraient un nombreux et illustre auditoire. M. Singlin était le vrai prêtre selon l'esprit de Saint-Cyran : celui-ci avait deviné sa vocation et la lui avait imposée. M. Singlin aurait voulu vivre obscurément dans la pénitence, se jugeant indigne de l'effrayante dignité sacerdotale : Saint-Cyran fit de lui le grand directeur, le prédicateur de Port-Royal et ne lui permit jamais de se démettre de ses hautes fonctions. Sa science était mince, mais il savait lire dans les âmes, et il exerçait sur elles un ascendant singulier. Il n'était point disert, mais sa parole grave, nourrie d'expérience spirituelle, remuait les cœurs, provoquait les conversions : chacun se reconnaissait dans ses analyses morales et s'imaginait qu'il n'avait parlé que pour lui-même. Blaise et Jacqueline furent ravis de ces instructions. Jacqueline y retrouvait avec joie sa propre conception de la vie chrétienne, et puisque M. Singlin dirigeait la maison de Port-Royal, elle forma le projet d'y entrer, convaincue, disait-elle, « qu'on pouvait être là-dedans

religieuse raisonnablement ». Blaise, qui « était dans les mêmes sentiments », l'approuva fort, et, prenant feu, avec son ardeur coutumière, il s'employa, de toute son activité, à réaliser le dessein fraternel.

Ils n'avaient encore aucune relation avec Port Royal. M. Guillebert, qui était alors à Paris, leur servit d'intermédiaire. Ce fut lui qui conduisit Jacqueline à la mère Angélique, laquelle reçut la jeune fille « avec beaucoup de satisfaction et d'agrément ». Jacqueline retourna dès lors à Port-Royal le plus souvent qu'elle put. On lui donna la conseil de s'adresser à M. Singlin et de se mettre sous sa conduite, « afin qu'il pût juger si l'état de religieuse lui convenait. » « Dès la première fois que M. Singlin la vit, nous apprend M^me^ Périer, il dit à mon frère qu'il n'avait jamais vu en personne de si grandes marques de vocation. » Blaise en conçut une grande joie. Il écrivait à sa sœur Gilberte, restée à Rouen avec leur père, de longues lettres de direction, pleines d'humilité et de ferveur. Il méditait sur la religion et le problème religieux ; il conférait avec les « Messieurs » de Port-Royal, notamment avec M. de Rebours, qui avait vécu jusqu'à 43 ans dans le monde et qui était devenu, à Port-Royal de Paris, comme le lieutenant de M. Singlin. N'aurait-il pas déjà conçu le dessein d'une Apologie du christianisme ? En tout cas, il avait longuement réfléchi à la meilleure manière de démontrer les vérités religieuses, ainsi que le prouve cette phrase d'une de ses lettres : « Je lui dis ensuite (à M. de Rebours) que je pensais que l'on pouvait, suivant les principes mêmes du sens commun, démontrer beaucoup de choses que les adversaires disent lui être contraires, et que *le raisonnement*

bien conduit portait à les croire, quoiqu'il les faille croire sans l'aide du raisonnement. » Le futur auteur des *Pensées* ne dira pas autre chose.

Depuis la mort de Richelieu, l'autorité des Intendants était fortement battue en brèche par le Parlement et par toutes les cours souveraines dont ils avaient réduit ou annulé les privilèges. Étienne Pascal n'attendit pas que son poste fût supprimé, et au mois de mai 1648, il donna sa démission et revint se fixer à Paris, heureux sans doute de retrouver ses deux enfants. Comme on redoutait des objections de sa part, on ne lui avait encore rien dit des projets de Jacqueline. M. Singlin exigea qu'on lui en parlât. Ce fut Blaise qui se chargea de cette mission, « parce qu'il n'y avait que lui qui le pût faire », probablement en raison de la grande influence qu'il exerçait sur son père. Celui-ci se montra fort surpris et fit d'abord une réponse évasive. Il était très partagé : son christianisme très profond, très sincère, entrait en lutte avec sa tendresse paternelle qui, en ce qui concerne Jacqueline, semble avoir été assez exclusive et un peu jalouse. Ce fut la tendresse qui l'emporta : il refusa son consentement, et se plaignit avec vivacité, — c'était un autoritaire et un violent, — que Blaise eût, à son insu, favorisé les desseins de sa sœur. Il dut y avoir des scènes pénibles : une lettre de Blaise à Gilberte fait allusion à une « brouillerie », à des « embarras » qui « troublent la paix de la maison, extérieure et intérieure ». L'irritation du père alla même si loin qu'affectant de n'avoir plus aucune confiance en son fils et en sa fille, il fit surveiller leurs actes par la dévouée domestique qui les avait élevés ; et Jacqueline dut avoir

recours à mille ruses innocentes pour rester en communication avec Port-Royal.

Elle savait d'ailleurs parfaitement concilier avec la plus respectueuse obéissance filiale les droits imprescriptibles de son âme. Nous avons d'elle, datée du 19 juin 1648, une lettre infiniment touchante à son père, vrai chef-d'œuvre de délicate tendresse, de déférente franchise, de tact féminin et d'habileté ingénue, qui rappelle la célèbre prière d'Iphigénie à Agamemnon : il s'agissait d'obtenir de lui la permission d'aller faire une retraite à Port-Royal. Les lettres qu'elle recevait de la sainte maison la « soutenaient » dans sa ferme résolution : elle se retira peu à peu des divertissements, des compagnies mondaines, et son père ayant, sur ces entrefaites, quitté la rue Brisemiche pour la rue de Touraine, dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève, elle ne fit, dans ce nouveau quartier, aucune connaissance nouvelle, et s'affranchissant même de la conversation familiale, elle en vint à vivre dans une solitude presque complète. Touché de son obéissance, du « progrès admirable qu'elle faisait dans la vertu », persuadé d'ailleurs « qu'elle avait choisi la meilleure part », Étienne Pascal lui tint, un jour du mois de mai 1649, un discours bien émouvant : il approuvait son dessein « de tout son cœur », et il s'engageait à ne lui proposer aucun parti ; mais il était vieux, il n'avait plus sans doute très longtemps à vivre, et il la priait de ne le point quitter et de patienter jusque-là ; au reste, elle vivrait comme elle l'entendrait. Elle le remercia, mais ne lui fit aucune promesse positive, sauf « qu'elle ne lui donnerait jamais sujet de se plaindre de sa désobéissance ».

Vers le même temps, Étienne Pascal forma le projet de se rendre en Auvergne avec son fils et sa fille. Avait-il là-bas des affaires d'intérêt à régler ? Désirait-il « divertir » ses enfants de leurs pensées, à son gré trop exclusivement religieuses ? Souhaitait-il simplement, ce qui arrive souvent aux vieillards, de revoir avant de mourir son pays natal ? Ou encore voulait-il échapper, avec les siens, aux troubles de la Fronde qui menaçait de s'éterniser [1], et qu'en son for intime il devait fortement réprouver ? Nous ne savons. A Clermont-Ferrand, chez les Périer, « après avoir rendu les premières visites de civilité », Jacqueline reprit sa vie de recluse, travaillant pour les pauvres, soignant les enfants de sa sœur « avec une charité admirable », visitant les malades, passant tout un hiver sans feu, et se mortifiant, elle dont le tempérament était fort délicat, avec un zèle qui « donnait beaucoup d'inquiétude » à tout son entourage, « ensevelissant » enfin son talent de poète, sur l'ordre de la mère Agnès. Au reste, ce grand détachement du monde ne la rendait nullement chagrine, et l'on admirait, au contraire, sa bonne grâce inaltérable, son ardeur à rendre service.

Pendant les dix-sept mois que dura le séjour en Auvergne, quelles furent les occupations de Blaise ? Nous ne les connaissons guère : nous savons simplement qu'il prit part, avec son père, à de nombreuses conférences scientifiques qui eurent lieu chez M. de Ribeyre, et que de ce moment-là datent ses rapports d'amitié avec l'illustre jurisconsulte Domat [2]. D'après Fléchier, — si le témoignage de ce dernier est exact, et s'il doit être rapporté à cette époque, — il eût, avec un autre savant, « été continuellement auprès d'une belle

savante » de Clermont, qu'on appelait « la Sapho du pays ». On peut conjecturer sans invraisemblance que, dans ce nouveau milieu où sa famille avait beaucoup de parents et de relations, et où l'on dut faire fête à sa jeune gloire, Blaise Pascal se relâcha un peu de l'extrême tension d'esprit qui, depuis si longtemps, était la sienne, qu'il vit le monde, suivant le conseil de ses médecins, et s'y plut, et qu'en fin de compte sa jalouse ferveur religieuse s'attiédit un peu. Aussi bien, la vie sévèrement retranchée de Jacqueline le laissait fort isolé moralement : sevré, ou peu s'en faut, d'une affection, ou tout au moins d'une intimité qui, jusqu'ici, avait été le grand aliment de sa sensibilité, il cherchait, sans peut-être très bien s'en rendre compte, à la remplacer humainement, et tout semblait conspirer, sinon à le détacher des rudes enseignements de Jansénius, du moins à lui en rendre moins vivant le souvenir et moins aisée la pratique.

Au mois de novembre 1650, la famille Pascal regagna Paris, et il semble qu'elle y ait continué, sans grands changements, la vie qu'elle avait menée à Clermont. Si bon chrétien qu'il fût devenu, Étienne Pascal s'opposait toujours à l'entrée en religion de sa fille ; il lui laissait toute liberté pour ses exercices de piété, mais elle devait lui cacher ses relations avec Port-Royal.

Ce fut à cette époque, — mai 1651, — qu'elle composa une méditation sur le *Mystère de Jésus*, sur laquelle il nous est difficile de partager l'opinion de M^me^ Périer, qui la déclare « admirable » : nous réservons notre admiration pour un autre *Mystère de Jésus*, moins didactique et plus frémissant. Quant à Blaise, on peut croire qu'il partageait plus ou moins inégalement son

temps entre ses exercices religieux, ses travaux scientifiques et le monde. Car il voit le monde, — certaines lettres de la mère Agnès font à cela des allusions très claires, — au grand scandale de Jacqueline qui écrivait : « Je connais le monde et je le hais », et qui, dès 1649, demandait à sa sœur Gilberte « pour son frère quelques prières et quelques actions de grâces particulières ». Blaise, lui, ne « haïssait » pas le monde, et il aspirait à le « connaître ». C'était là pour lui, curieux et observateur comme il l'était, un sujet d'étude assez nouveau et passionnément intéressant, surtout à une époque où l'anarchie ambiante mettait en liberté toutes les passions individuelles. C'est Sainte-Beuve qui déclare que tout philosophe « aurait besoin d'une révolution pour lui rafraîchir l'idée de la réalité humaine ». Cette expérience n'a pas manqué à Pascal qui, à Rouen, avait vu réprimer la révolte des Nu-Pieds, qui, à Rouen encore, où s'étaient réfugiés beaucoup d'Anglais, avait dû entendre parler de Cromwell et de la révolution anglaise, qui, enfin, à Paris, vit d'assez près la Fronde et ses misères, et n'y prit pas sans doute une très haute idée de la nature humaine. D'ailleurs, le « monde », c'était aussi pour lui une vie élégante, facile et raffinée, la compagnie d'amis cultivés et agréables, de femmes aimables, distinguées, spirituelles, et ces conversations, comme il n'y en a qu'en France, où l'on fait si aisément le tour de toutes les idées, où la grâce ailée, l'ingéniosité piquante s'unissent d'exquise façon à la profondeur. Il s'était lié, — probablement vers 1648, — avec le descendant d'une ancienne et illustre famille française, le jeune duc de Roannez. Celui-ci était alors son voisin : l'hôtel de Roannez qui,

il y a quelques années, se voyait encore à l'angle de la rue du Cloître-Saint-Merry et de la rue Taillepain, était contigu à la rue Brisemiche. Le duc avait été médiocrement élevé par un grand-père débauché et une mère « toute simple » ; mais il avait du sérieux dans l'esprit et dans le caractère ; il s'intéressait aux choses de science et de bonne heure la préoccupation religieuse s'était éveillée en lui. La puissante personnalité de Pascal exerça sur cette nature seconde son prestigieux ascendant habituel : bientôt, le jeune duc et pair « ne put se passer de le voir » ; il lui aménagea même un appartement dans son propre hôtel, et nous verrons qu'il l'emmena plus tard avec lui dans son gouvernement du Poitou. Il est assez probable qu'il lui ouvrit quelques salons et lui procura quelques relations dans la société polie. Mais il ne semble pas que ces « divertissements » de mondanité aient encore beaucoup accaparé Pascal ; en tout cas, ils ne l'ont pas détourné de ses occupations scientifiques : car c'est à ce moment-là qu'il travaille activement à son *Traité du Vide*, et ses lettres à M. de Ribeyre nous le montrent fort peu disposé à abandonner quoi que ce soit des titres qui lui ont valu sa précoce notoriété.

Les choses en étaient là quand Étienne Pascal tomba malade en septembre 1651. Jacqueline le soigna, « jour et nuit », avec un dévouement admirable. Quand sa présence n'était pas nécessaire, « elle se retirait dans son cabinet où elle était prosternée en larmes, priant sans cesse pour lui ». On ne peut douter que Blaise, qui aimait tendrement son père, ne se soit, du fond du cœur, associé à ces prières et à ces angoisses. Étienne Pascal mourut le 24 septembre. Le curé de sa paroisse,

M. Loisel, l'un des approbateurs de *la Fréquente Communion*, fit son éloge en chaire, « ce qu'il n'avait jamais fait d'aucun de ses paroissiens », et ce témoignage en dit assez long sur la vie édifiante dont il donna l'exemple depuis sa conversion. M^me^ Périer était en couches à Clermont ; elle ne put venir à Paris avec son mari qu'à la fin de novembre : elle recevait dans l'intervalle plusieurs lettres de son frère ; une d'entre elles nous a été conservée, très révélatrice de son état d'esprit d'alors. C'est un véritable sermon, et un sermon janséniste, sur la mort : sermon trop didactique à notre gré, trop théologique et trop subtilement déduit, mais où l'émotion perce, malgré tout, et l'accent personnel. Comme naguère il a médité sur la maladie et le bon usage que l'on en peut faire, Pascal, pour se consoler et consoler ses proches, philosophe aujourd'hui sur la mort. Il se reporte aux livres, cite Sénèque, Socrate, les Écritures et saint Augustin ; il utilise aussi « ce qu'il a appris », les propos, les « consolations solides » qu'il a reçues de « ses amis », « d'un grand homme », — probablement M. Singlin, — « de deux très grands et très saints personnages », — peut-être M. de Rebours et le grand Arnauld, — et il en compose « un discours bien consolatif à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur ».

En considérant la mort comme naturelle à l'homme, les païens, même les plus grands, n'ont rien écrit sur ce sujet que de « bas » et de « puéril ». Les chrétiens, eux, savent que la mort est une conséquence du péché, qu'elle est « nécessaire à l'homme pour le purger du péché ». « Nous savons que la vie, la vie des chrétiens, est un sacrifice perpétuel qui ne peut être achevé que

par la mort. » Dès lors, le point de vue est renversé. « Sans Jésus-Christ, la mort est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En Jésus-Christ elle est tout autre : *elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle.* » Elle est le dernier sacrifice ; elle est la purification suprême : elle ouvre une vie nouvelle, qui est la vraie vie. « Ne nous affligeons donc pas comme les païens qui n'ont pas d'espérance. Nous n'avons pas perdu notre père au moment de sa mort. Nous l'avions perdu pour ainsi dire dès qu'il entra dans l'Église par le baptême. Dès lors il était à Dieu... Dans sa mort... il a achevé l'œuvre que Dieu lui avait donné à faire : *il a accompli la seule chose pour laquelle il était créé.* La volonté de Dieu est accomplie en lui, et sa volonté est absorbée en Dieu. » Pénétrons-nous donc de ces hautes pensées, mais n'allons pas croire qu'elles vont abolir la douleur. « Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment : le coup est trop sensible, il serait même insupportable sans un secours surnaturel. » Le christianisme, sans supprimer la douleur, nous permet de la supporter. C'est lui qui nous suggère les seules idées qui vraiment consolent. « J'ai appris d'un saint homme dans nos afflictions qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient, s'ils étaient encore au monde, et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. » Ce sera donc faire revivre en quelque sorte ce père si tendrement aimé, que de faire effort entre ses enfants « pour s'aimer encore plus cordialement, s'il est possible ». Et Pascal nous déclare qu'il était, lui, « le plus intéressé »

à la conservation de ce guide de sa jeunesse. « *Si je l'eusse perdu il y a six ans*, avoue-t-il, *je me serais perdu*, et quoique je croie en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sais qu'*il m'aurait été encore nécessaire dix ans*, et utile toute ma vie. » Curieux pressentiment, et dont les événements qui vont suivre ne prouveront que trop la justesse.

II

En dépit de la recrudescence de ferveur religieuse dont témoigne cette *Lettre*, — comme aussi l'épitaphe qu'il avait composée « de l'abondance du cœur », — Pascal était resté très désemparé à la mort de son père. La grande intimité intellectuelle et morale dans laquelle il vivait avec ce père lui faisait brusquement défaut. Il eut un moment l'illusion que sa sœur Jacqueline, qui lui avait prodigué les plus tendres consolations, consentirait « à demeurer avec lui au moins un an, pour lui aider à se résoudre dans le malheur ». Jacqueline, « de crainte de redoubler sa douleur », n'osa pas le détromper, jusqu'à l'arrivée de Mme Périer. Dans l'intervalle, elle consentit même à abandonner toute sa fortune à son frère, en échange d'une rente viagère *qui cesserait du jour de sa « profession en religion* [1] » ; et l'on se demande si Blaise n'aurait pas imaginé cette singulière clause pour garder sa sœur auprès de lui. Quand les Périer furent à Paris, Jacqueline confia à sa sœur sa ferme intention d'entrer à Port-Royal, aussitôt leurs partages achevés, mais lui déclara « qu'*elle épargnerait son frère*, en lui

faisant accroire qu'elle y allait faire seulement une retraite ». Les partages furent signés le 31 décembre, et Jacqueline prit jour pour entrer le 4 janvier.

Dans une admirable page, Mme Périer nous a conté cette entrée au couvent : la tristesse de Blaise, qui ne fut sans doute pas dupe du pieux stratagème qu'on employait à son égard, « les paroles de tendresse » qu'il fait dire à sa sœur, les précautions prises par celle-ci pour n'être pas vue de lui « parce qu'elle craignait *que sa vue lui donnât au cœur* », le calme dernier sommeil de jeune fille de la future sœur de Sainte-Euphémie, son tranquille départ pour le cloître. « Ainsi *elle se leva, s'habilla et s'en alla*, faisant cette action comme toutes les autres dans une tranquillité et une égalité d'esprit inconcevables. *Nous ne nous dîmes point adieu, de crainte de nous attendrir, et je me détournai de son passage, lorsque je la vis prête à sortir.* » Dans tout le théâtre de Racine, il n'y a rien de plus sobrement pathétique.

Nous pouvons nous représenter aisément l'impression d'abandon que ce départ fit sur Blaise. Sa sœur après son père : en trois mois, les deux êtres qu'il aimait le plus au monde l'avaient quitté ; toute sa vie de cœur sombrait d'un seul coup dans le passé. Et assurément, il avait une grande affection pour sa sœur Gilberte ; mais Gilberte était mariée ; elle avait sa vie et son foyer à part, et « ce n'était plus la même chose ». Il y avait en lui un grand vide que rien, — pas même Dieu, — ne pouvait combler. Il ne pouvait se résoudre à rompre définitivement les liens subtils et forts qui l'unissaient à Jacqueline : il lui demanda d'abord d'attendre deux ans pour prononcer ses vœux ; les « fian-

çailles » furent fixées à la Trinité, et Jacqueline écrivit à son frère une longue lettre, à la fois habile, ferme et tendre, pour lui demander son consentement et l'inviter à la cérémonie ; Blaise, « outré » et « adouci » tout ensemble, aurait voulu qu'on attendît au moins jusqu'à la Toussaint. Enfin, il « eut pitié de la peine que cela faisait » à sa sœur, et, sur l'intervention pressante de M. d'Andilly, il consentit à la date proposée. On voudrait bien connaître les sentiments qui furent les siens dans cette journée émouvante : il n'est pas téméraire de penser que la tristesse et l'amertume dominaient dans cette âme ardente et troublée, et qui n'est pas encore mûre pour la « renonciation totale et douce ».

Elle l'était si peu, que c'est à ce moment-là, semble-t-il, qu'il « se remet dans le monde » avec une ardeur renouvelée. Cette apparente volte-face s'explique assez bien. Dans la solitude morale où il se trouve, il éprouve le besoin de donner à sa sensibilité les aliments, — ou les dérivatifs, — qu'elle réclame impérieusement, et les amitiés mondaines, auxquelles il a déjà goûté, lui remplacent les chaudes affections familiales qui se sont éteintes ou qui se dérobent. D'autre part, « cet esprit si vif et si agissant ne pouvait pas demeurer oisif », et nul doute qu'il n'ait vu dans le monde l'occasion d'étudier une réalité pour lui quasi nouvelle, et, en tout cas, infiniment riche et intéressante, l'âme humaine dans l'ondoyante diversité de ses démarches et de ses passions. Enfin, qui sait si, à son insu, il ne se mêlait pas à ses sentiments d'alors quelque dépit secret à l'égard de ces gens d'Église qui lui avaient ravi sa sœur, et qui combattaient si rudement la nature ? Mieux portant, à ce qu'il semble, il aspirait

à vivre pleinement, à épanouir largement, en tous sens, les vivantes énergies de son âme.

On voudrait pouvoir reconstituer avec la dernière précision les divers milieux qu'il va fréquenter dans ces années décisives. Cette haute société française de la Fronde n'a pas, dans les idées et dans les allures, la régularité au moins extérieure que bientôt saura lui imposer le grand Roi. De grandes passions romanesques, le goût des aventures et des intrigues, un certain libertinage de pensée et de mœurs, voilà ce qui domine en elle ; avec cela, et nonobstant bien des brutalités, un goût persistant de la politesse, héritage direct des précieuses. Nous savons par Loret que Pascal fréquenta chez Mme d'Aiguillon, la nièce de Richelieu, et qu'il fit même dans son salon, le 14 avril 1652, une sorte de conférence scientifique. Fréquenta-t-il aussi chez Mme de Sablé ? C'est assez vraisemblable, mais ce n'est pas absolument certain.

Pour nous en tenir aux noms dont nous sommes sûrs, nous savons que Pascal fut lié avec les Roannez, avec le chevalier de Méré, avec Miton... On a prononcé aussi, sur une allusion des *Pensées*, le nom de Des Barreaux. Mais il semble n'avoir connu qu'indirectement ce grossier libertin dont le plat athéisme ne résistait pas à une heure de maladie et qui mettait sa gloire « à devenir bête brute [1] ». Quant à Miton, c'était un assez singulier personnage. Épicurien raffiné, mais discret et parfait « honnête homme », sans aucune illusion sur le monde et sur la vie, pessimiste, esprit lucide et pénétrant sous ses airs de glaciale indifférence, il fait songer à un Mérimée qui aurait vécu au XVIIe siècle : il semble, par quelques passages des

Pensées et par une lettre de Miton lui-même, qu'il ait beaucoup frappé Pascal, lequel, un peu naïvement, lui aurait donné « la préférence sur Descartes et sur Platon ». C'était, en tout cas, rendre un rare hommage à sa supériorité d'intelligence.

Celui qui nous est le mieux connu de tout ce groupe, c'est le chevalier de Méré [1]. « C'est, a dit Taine, l'honnête homme de profession. Il tient école de bon goût, de bon esprit et de bonnes manières, un peu doctoralement, mais avec mesure et en termes excellents. » A cette époque, il a quarante-huit ans. Sa vie antérieure a été fort agitée. Il était le cadet d'une famille nombreuse et ancienne, originaire du Poitou. Il avait reçu une excellente éducation ; il était très cultivé : il savait le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, même l'arabe, et il avait quelques « clartés » des mathématiques. Chevalier de l'Ordre de Malte, il a guerroyé longtemps, jusqu'à soixante ans, sur terre et sur mer, et avec une insigne bravoure : il a déclaré que « la guerre est le plus beau métier du monde », mais il estimait qu' « il sied bien de n'en parler que fort rarement ». Dans l'intervalle de ses campagnes, il menait la vie d'un mondain accompli. « Bien fait », élégant de manières et de langage, aimable, spirituel et fin causeur, rompu à tous les jeux et à tous les rites de la société, il est accueilli partout avec empressement : on le voit à la Cour, et dans tous les salons où l'on cause ; il est lié avec Balzac, avec Voiture, qu'il n'aime guère, avec Ménage, avec La Rochefoucauld ; il a vu naître les *Maximes*, et peut-être y a-t-il collaboré ; il a fréquenté longtemps à l'hôtel de Rambouillet ; il a connu, protégé, conseillé la future M^me^ de Maintenon ; il est, en un mot, de tous les cercles où

l'on prise l' « honnêteté » et où l'on accueille les « honnêtes gens ». Notez qu'à son expérience du monde il joint celle du demi-monde : il joue, il a des maîtresses, il se fait aimer de Ninon : ce qui ne l'empêche pas, en plus haut lieu, de collectionner les amitiés amoureuses : ce chevalier de Malte mord gaiement à tous les fruits de la vie. Un peu plus tard, il s'avisa d'être auteur et de publier des *Conversations*, des *Discours* et des *Lettres*, qui eurent un assez vif succès. Entre temps, il s'était retiré dans ses terres du Poitou, et c'est là qu'il mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Vers la fin de sa vie, sous l'influence d'une belle-sœur jeune et charmante, il semble être revenu aux idées et aux pratiques religieuses qu'avaient sans doute bien négligées sa jeunesse, et même sa maturité.

Tel est l'homme qui, entre 1640 et 1660, était l'arbitre des élégances parisiennes et l'oracle de la société polie. Le monde est sa religion, et de cette religion il a formulé les dogmes. Il est l'un de ceux par lesquels un nouveau « modèle idéal » s'est imposé à plusieurs générations successives. « L'honnête homme », c'est-à-dire, suivant la définition de Bussy-Rabutin, « l'homme bien né et qui sait vivre », celui qui ne se pique de rien, qui a l'horreur innée de tous les pédantismes et le mépris des « spécialités » trop directement affichées, celui qui dissimule sous la grâce unie de son langage et de ses manières la forte culture qu'il a reçue ou qu'il s'est donnée, et les talents qu'il a en partage, celui enfin qui applique à toutes choses une philosophie faite de modération discrète, de sagesse souriante et d'indulgente humanité : voilà l'idéal fort séduisant que, dans sa personne et dans sa vie, dans ses propos et dans ses livres,

le chevalier de Méré s'est efforcé de réaliser. Il y a excellemment réussi.

Deux textes essentiels nous font entrevoir la nature des rapports qui s'établirent entre Méré et Pascal, et la curieuse influence que le chevalier a exercée sur le futur auteur des *Provinciales*. Le premier est tiré du *Discours sur l'Esprit* [1]. Méré y parle d'un voyage qu'il fit en Poitou, — probablement en 1652 [2], — en compagnie du duc de Roannez, de Miton et de Pascal. Celui-ci, « un grand mathématicien, qui ne sait que cela », mais « qui n'avait ni goût ni sentiment », intervenait souvent et sans grand bonheur dans la conversation : « il admirait l'esprit et l'éloquence de M. du Vair et nous rapportait les bons mots du lieutenant-criminel d'O... » Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il faisait fausse route, et se contentant désormais d'observer, d'interroger, tirant de temps en temps ses tablettes pour y jeter quelques réflexions, il mit si bien à profit les leçons de ses compagnons de voyage qu'avant même d'arriver à Poitiers, il rivalisait d'esprit avec eux. Lui-même était émerveillé du changement qui s'était produit en lui, et il s'en réjouissait fort : « Je passais ma vie en exil, disait-il, et vous m'avez ramené dans ma patrie. Aussi, vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé. » « Depuis ce voyage, ajoute Méré, il ne songea plus aux mathématiques qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration. » Et nous avons aussi une lettre de Méré à Pascal, dans laquelle le sémillant chevalier le prend d'un peu bien haut avec son correspondant, qu'il qualifie pourtant de « grand esprit », mais où il lui ouvre des vues qui ne seront point perdues pour lui. « Vous m'écrivez à cette

heure, lui dit-il, que je vous en ai tout à fait désabusé (des mathématiques) et que je vous ai découvert des choses que vous n'eussiez jamais vues, si vous ne m'eussiez connu. » « Il vous reste encore, ajoute-t-il, une habitude que vous avez prise en cette science *à ne juger de quoi que ce soit que par vos démonstrations*, qui le plus souvent sont fausses. Ces *longs raisonnements tirés de ligne en ligne* vous empêchent d'entrer d'abord en des connaissances plus hautes qui ne trompent jamais. » Ces connaissances, ce sont celles qui relèvent non pas de l'esprit scientifique, mais de l'esprit tout court, ce bon sens inné et instinctif qu'il y a en chacun de nous et qui, affiné par l'usage du monde, devine les vérités supérieures de l'ordre humain. « Il faut se souvenir que le bon sens ne se trompe guère et qu'*à la réserve des choses surnaturelles*, tout ce qui le choque est faux. » « Je vous avertis, poursuit Méré, qu'outre ce monde naturel qui tombe sous la connaissance des sens, il y en a un autre invisible, *et que c'est dans celui-là que vous pouvez atteindre à la plus haute science.* Ceux qui ne s'informent que du monde corporel jugent pour l'ordinaire fort mal et toujours grossièrement, comme Descartes que vous estimez tant... Sachez que c'est dans ce monde invisible *et d'une étendue infinie* qu'on peut découvrir les raisons et les principes des choses, les vérités les plus cachées, les convenances, les justesses, les proportions, les vrais originaux et les parfaites idées de tout ce qu'on cherche... [1] » Voit-on, dans ces lignes, s'amorcer et s'esquisser la fameuse distinction entre l'esprit géométrique et l'esprit de finesse, la profonde théorie des trois ordres ? Pascal n'a eu qu'à repenser ces idées, — dont Méré ne semble

pas avoir saisi toute la portée, et qu'il a gâtées par son badinage, sa fatuité, son « pédantisme à la cavalière », — à les préciser, à les approfondir en tous sens, pour en faire une des maîtresses pièces de sa philosophie. Il ne se trompait point en exprimant à Méré toute sa gratitude.

En rapprochant toutes ces indications éparses, on peut se représenter avec une certaine précision le bénéfice spirituel que Pascal a retiré de ses relations nouvelles. D'une manière générale, ses nouveaux amis, les Roannez, les Miton, les Méré, lui ont révélé l'homme et lui ont enseigné le prix de l'observation psychologique. Ils ne l'ont pas « désabusé » des mathématiques, et Méré lui-même, qui était joueur, l'a engagé dans des recherches sur la « règle des partis » : mais ils lui ont appris qu'entre la science positive et la religion, il y avait une autre réalité, infiniment riche, ondoyante et diverse, la réalité humaine, et que, pour la bien connaître, le bon sens instinctif, la finesse intuitive de « l'honnête homme » sont des instruments bien supérieurs à la raison abstraite des géomètres. Ils l'ont initié aux bonnes manières, au bon goût et au bon style. Il était resté un peu provincial, de par sa vie, ses fréquentations, ses études et ses lectures, et son idéal littéraire, qui devait être celui d'Étienne Pascal, retardait au moins d'une génération. Ses écrits scientifiques, ses lettres mêmes sont d'un style vigoureux, mais pesant, et trop appuyé, à peine supérieur à celui de Descartes, — lequel est loin d'être un grand écrivain, — et Méré en a très justement raillé « les longs raisonnements tirés de ligne en ligne » ; il faut y regarder de très près pour y relever, de loin en loin, quelque trait

vaguement annonciateur des *Provinciales* ou des *Pensées*. Avec cette prodigieuse promptitude d'assimilation et d'adaptation qui est un des caractères de son génie, Pascal comprit vite ce qui lui manquait encore, et il s'empressa de l'acquérir : au contact de ces mondains qui proclamaient « que l'esprit et l'honnêteté sont au-dessus de tout », il conçut la nécessité d'une manière plus fine, plus légère, plus sobre et plus rapide, qui s'attache à ne pas tout dire, qui se réduit à l'essentiel, qui suggère ce qu'elle n'exprime pas, et qui relève d'une pointe d'agrément l'ingénieuse pénétration de ses vues.

Cette conception toute nouvelle des choses et du style apparaît dans un opuscule qui date manifestement de cette époque, et qu'on peut aujourd'hui, croyons-nous, attribuer en toute assurance à Pascal [1] : ce *Discours sur les passions de l'amour* qui, s'il était recueilli parmi les *Discours* de Méré, dont il est tout voisin, en serait le plus bel ornement. Ce *Discours*, comme l'on sait, n'est pas, à proprement parler, un « discours » : c'est une suite de pensées, d'observations, de « maximes », toutes relatives à ce même sujet de l'amour. Rien ici qui rappelle les « méditations » antérieures de Pascal sur la douleur et sur la mort. La forme est infiniment plus libre, plus alerte, moins longuement déduite, et si, parfois, elle nous paraît, pour notre goût moderne, entachée de quelque subtilité, souvent aussi nous trouvons que La Rochefoucauld ou La Bruyère n'auraient pas mieux dit. Les leçons de Méré ont porté leur fruit : le vieux Du Vair n'est plus le grand maître d'éloquence ; Pascal a dû lire les poètes et les romanciers à la mode ; il a lu aussi Balzac, dont

le *Socrate chrétien* vient de paraître ; il a lu Voiture [1]. Surtout il a ouvert les yeux sur le monde ; il a écouté les conversations galantes qui se tenaient autour de lui ; il a observé la comédie ou la tragédie de l'amour, telle qu'elle se jouait dans les salons du temps ; et il a consigné, le plus brièvement et le plus finement possible, les résultats de son expérience. L'auteur de ces curieuses pages est-il, ne disons même pas janséniste, mais chrétien ? Rien ne l'indique : le nom de Dieu est prononcé une seule fois, et il n'est question, en tout ceci, que de l'amour purement profane et mondain, envisagé du point de vue de l'observateur très détaché, ou même de l'analyste épicurien. « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. L'homme est né pour le plaisir : il le sent, il n'en faut point d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. » Évidemment, nous voilà bien loin de la *Prière pour le bon usage des maladies* et de la *Lettre sur la mort de M. Pascal le père.* Mais, en revanche, que de réflexions fines, judicieuses, pénétrantes, et qui, à chaque instant, débordent le sujet particulier de l'amour ! « Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour... Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude, on les perfectionne seulement... Il y a de deux sortes d'esprit, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse. Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles ; mais le dernier a une souplesse de pensée qui s'applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux, il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors, il connaît ce qui se

passe au dedans. » Le grand moraliste, le haut penseur, est maintenant tout formé, et il est déjà en possession de son style [1].

Une question se pose, presque nécessairement, au sujet du *Discours sur les passions de l'amour*. Jusqu'à quel point ces pages sont-elles un reflet de la vie personnelle de Pascal ? Et celui qui parlait si bien de l'amour a-t-il été lui-même amoureux ? Question souvent discutée, tranchée en des sens très divers, et, dans son fond, probablement insoluble. Sur un point pourtant, nous pouvons être, ce semble, aussi affirmatifs que la famille de Pascal et les historiens jansénistes. L'auteur du *Discours* a certainement échappé à la contagion de mœurs fort libres qui étaient la pratique courante des nouveaux milieux où il fréquentait. Lui-même, d'ailleurs, n'a-t-il pas écrit : « *L'égarement* à aimer en plusieurs endroits est aussi *monstrueux* que l'injustice dans l'esprit ? » Pour le reste, le plus vraisemblable paraît être ceci. Sans être précisément amoureux d'une personne déterminée, — toutes les conjectures auxquelles on s'est livré à cet égard sont aussi gratuites qu'inconvenantes, — Pascal n'a pas été insensible au charme féminin : certaines phrases du *Discours* semblent bien nous renvoyer l'écho frémissant de son propre cœur. Il a souhaité l'amour ; il était prêt, il eût aimé à aimer. Marguerite Périer nous dit qu'il « prit la résolution de prendre une charge et se marier » ; et Racine, qui n'écrit point au hasard, nous parle lui aussi d' « un mariage très avantageux qu'il était sur le point de conclure ». Pascal n'a rien ignoré de notre commune humanité.

Et, bien entendu, le détail de sa vie, de ses occupa-

tions quotidiennes, durant ces deux ou trois années décisives, nous échappe presque complètement. S'adonna-t-il au jeu, comme Méré ? Le *Recueil d'Utrecht* et Marguerite Périer le disent, et il n'y a aucune raison de rejeter leur témoignage. Il semble aussi avoir un peu voyagé : après un séjour en Poitou auprès du duc de Roannez, il paraît avoir passé à Clermont l'hiver de 1652-1653, chez sa sœur et son beau-frère [1]. Il n'avait pas « abjuré » les mathématiques, comme le prétend Méré, mais sous l'influence de ce dernier, il est très vrai qu'il s'en était, quelque temps, un peu détaché. Avant d'être en relations avec le chevalier, il construit le modèle définitif de sa machine arithmétique, et en l'envoyant à la reine Christine de Suède, il lui adresse une « lettre dédicatoire », un peu grandiloquente, mais toute pleine d'un enthousiasme vraiment lyrique pour la science.

Deux choses, y disait-il, me comblent également d'admiration et de respect, qui sont l'autorité souveraine et la science solide ; car j'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré, ou de puissance, ou de connaissance. Les derniers peuvent, si je ne me trompe, aussi bien que les premiers, *passer pour des souverains*. Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions ; et le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, *qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs*, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. *Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé*, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable, *qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune.*

Ces fières paroles sont datées du mois de juin 1652. Pascal, qui semble avoir fait peu après la connaissance de Méré, s'est-il trop aisément laissé convaincre par les sarcasmes de l'ingénieux chevalier ? Le fait est que nous ne saisissons plus aucune trace de ses travaux physiques ou mathématiques jusque vers le milieu de l'année 1654. Mais alors son activité scientifique semble se réveiller d'un long sommeil et il en multiplie les manifestations. Désormais épris de sobriété, d'élégante et alerte netteté, d'un grand *Traité sur le vide* qu'il avait composé en 1651, il dégage deux courts traités *De l'équilibre des liqueurs* et *De la pesanteur de la masse de l'air*, qui résument à la perfection ses recherches et ses théories physiques. « Aucun mot de son livre n'est à retrancher aujourd'hui, écrit Joseph Bertrand. En aucune des pages qu'il a laissées, Pascal ne paraît plus admirable que dans la théorie de la presse hydraulique. » En même temps, il revient aux mathématiques. Il adresse à la « très célèbre Académie parisienne de mathématique », — qui succéda à celle de Mersenne et de Le Pailleur, — le vaste programme des travaux qu'il se propose d'achever ou d'entreprendre. Sur une suggestion de Méré, il aborde l'étude de la « règle des partis », engage à ce propos une correspondance avec Fermat, l'illustre mathématicien et magistrat toulousain, dont les découvertes viennent confirmer les siennes, et, devançant Newton, jette comme en se jouant les fondements du calcul des probabilités. Et bien qu'il soit aujourd'hui prouvé, d'une façon irréfutable, qu'il n'a inventé ni la brouette, ni le baquet, qui étaient connus avant lui [1], on peut dire que l'histoire des sciences n'offre pas beaucoup d'exemples,

de pensées aussi diversement fécondes et aussi inventives.

Ce puissant et souple génie, conscient comme il l'était de sa force, s'est-il enivré de lui-même, au point de méconnaître ses propres limites ? De moins grands que lui n'ont pas su résister à la tentation. Quoi qu'on ait pu dire ou écrire là-dessus, — et Dieu sait si sur ce thème le romantisme a improvisé des pages éloquentes ! — Pascal y a résisté. Rien, absolument rien ne nous autorise à penser qu'à aucune époque de sa vie, fût-ce pendant sa période de « dissipation », Pascal ait été rebelle à l'autorité de la révélation chrétienne, ou même simplement tourmenté par le doute. Toutes les vraisemblances psychologiques sont au contraire pour que sa foi n'ait jamais subi aucune atteinte : le témoignage formel de Mme Périer, que nous avons déjà cité, et qui n'est au fond que celui de Pascal lui-même, doit nous suffire : fermement convaincu, comme l'était déjà son père, que la foi et la raison sont deux « ordres » différents, fort d'ailleurs de son expérience religieuse personnelle, Pascal ne s'est jamais laissé ébranler par aucune des objections « rationnelles » qu'il a pu entendre formuler autour de lui. Assurément, durant sa vie mondaine, il a dû coudoyer ou pratiquer des esprits forts de toutes les catégories : incroyants par épicurisme vulgaire, par indifférence ou nonchaloir, par dilettantisme, par orgueil intellectuel, par incapacité mystique, par inquiétude morale. Quoique l'incrédulité n'eût pas alors de corps de doctrine, comme elle en trouvera plus tard dans l'œuvre d'un Bayle ou d'un Voltaire, le « libertinage » de pensée, favorisé d'ailleurs par diverses influences étran-

gères [1] et par le désordre des mœurs qui caractérise la régence d'Anne d'Autriche et la Fronde, avait fait, dans tous les milieux, nombre de recrues individuelles. Il est possible qu'un Méré, un Miton surtout, aient été entamés par cette propagande philosophique ; il est sûr que Pascal ne l'a pas été ; mais il est non moins certain qu'il a fait directement son profit des arguments plus ou moins captieux qu'il a entendu diriger alors contre le christianisme.

Ce qui est certain aussi, c'est que sa foi, tout inébranlée qu'elle soit, a, dans ces deux ou trois années de vie mondaine, singulièrement perdu de sa vivacité, de sa chaleur active et conquérante. Sa sœur Jacqueline « gémissait » de le voir ainsi. L'esprit tout séculier dont il lui avait déjà donné plus d'une preuve l'affligeait profondément. A une lettre où Jacqueline, sur le point de faire profession, — avril ou mai 1653, — l'avertit, ainsi que Mme Périer, qu'elle désirait disposer de son bien en faveur de Port-Royal, il répond en termes tels, élevant mille chicanes, parlant de « déshéritement » à leur préjudice, — Mme Périer répondit d'ailleurs « de même style », — que la pauvre novice pensa en mourir de douleur. Elle se résout, non sans peine, sur le conseil de la mère Angélique et de M. Singlin, à écrire à ses parents qu' « elle leur laisse le tout, non plus que s'il ne lui appartenait point ». Blaise, rentré à Paris, vient voir sa sœur, et la trouvant toute triste, apprenant d'autre part que Port-Royal accepte Jacqueline sans dot, il revient sur ses dispositions antérieures, et constitue à sa sœur, en rentes et capital, une dot fort raisonnable. La sœur de Sainte-Euphémie put faire profession, le 5 juin, dans des sentiments

« de joie, de repos d'esprit et de tranquillité ». A en juger par une lettre écrite le lendemain, les sentiments de Blaise étaient bien différents, et toute cette affaire paraît lui avoir laissé beaucoup d'aigreur et d'amertume.

Mais il semble qu'à partir de ce moment-là, ce qui domine dans cette âme « bouillante », c'est le trouble et la confusion. Le monde n'a déjà plus d'attraits pour lui, et pourtant il entretient sa sœur Jacqueline de son désir d'acheter une charge et de se marier. « Ma tante, dit Marguerite Périer, gémissait de voir celui qui lui avait fait connaître le néant du monde, s'y plonger de lui-même par de nouveaux engagements. Elle l'exhortait souvent à y renoncer ; mais l'heure n'était pas encore venue, il l'écoutait et ne laissait pas de pousser toujours ses desseins. » Cependant il ne les mettait pas à exécution, et, partagé, indécis, ne sachant trop où se prendre, il revenait aux sciences avec un redoublement d'ardeur et de succès. Mais pas plus dans les sciences abstraites que dans le monde il ne trouvait l'apaisement de son inquiétude. Et comparant intérieurement ce douloureux état de malaise à la sérénité joyeuse qu'il constatait chez Jacqueline, au sortir de chacune de ses visites à Port-Royal, il méditait, il rêvait longuement...

III

Un jour de la fin de septembre 1654, Pascal, qui habitait alors rue Beaubourg, paroisse de Saint-Nicolas des Champs, vint voir sa sœur à Port-Royal. Au cours

de cette visite, « il s'ouvrit à elle d'une manière qui lui fit pitié ». Il lui avoua qu'il avait « *depuis plus d'un an* un grand mépris du monde et un dégoût presque insupportable de toutes les personnes qui en sont ». « Par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde et *par le reproche continuel que lui faisait sa conscience*, il se trouvait détaché de toutes choses de telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant. » Il était donc fortement « sollicité de quitter tout cela [1] ; » mais « *il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu*, qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là ». « Il s'y portait néanmoins de tout son pouvoir, mais il sentait bien *que c'était plus sa raison et son propre esprit* qui l'excitait à ce qu'il connaissait le meilleur que non pas le mouvement de celui de Dieu. Dans le détachement de toutes choses où il se trouvait, *s'il avait les mêmes sentiments de Dieu qu'autrefois*, il se croyait en état de pouvoir tout entreprendre, et il fallait qu'il eût eu en ce temps-là d'horribles attaches pour résister aux grâces que Dieu lui faisait et aux mouvements qu'il lui donnait. »

Cette confession d'une si profonde et si lucide sincérité nous éclaire toute la vie intérieure de Pascal. Lors de sa première conversion, — dont peut-être avons-nous un peu exagéré naguère le caractère trop intellectuel, — il a été comblé de grâces sensibles. S'il n'avait pas « résisté » à l'appel de Dieu, il eût été dès lors « tout à lui », comme sa sœur Jacqueline. Mais il n'a pas suivi « les mouvements qu'il lui donnait » ; il n'a pas su rompre les « attaches » non pas « horribles », mais naturelles qu'il avait encore : la douceur de la vie

familiale, la soif de connaître, l'amour de la gloire, l'attachement à son moi, l'orgueil de la vie sous toutes ses formes l'ont emporté sur la voix divine. Dieu alors s'est peu à peu retiré de lui : à l' « attrait » qu'il éprouvait a succédé la « sécheresse ». Pour combler le vide de son âme, pour tromper sa solitude, il s'est laissé quelque temps séduire aux distractions du monde, mais il en a bien vite fait le tour et pénétré la vanité. La science elle-même l'a déçu, et les satisfactions réelles qu'elle lui a procurées ne parviennent pas à remplir l'infinie capacité de son cœur. A ces désillusions, à ces dégoûts se mêle comme un obscur remords de conscience : celui de n'avoir pas suivi sa vocation, de n'avoir pas obéi aux douces et pressantes sollicitations de la grâce. Et le désir lui revenait de se remettre dans la droite voie. Et il faisait tous ses efforts pour y rentrer. Mais l' « attrait » d'autrefois manquait maintenant. La grâce se dérobait ; le Dieu « sensible au cœur » semblait « abandonner » son serviteur infidèle. Et celui-ci, voyant le bien, le désirant de tout son être, se plaignait d'être sans force et sans courage pour l'accomplir. Il s'y efforçait pourtant ; il faisait tous les gestes de la croyance profonde et comblée ; il priait ardemment et longuement ; il fréquentait les églises ; il multipliait les lectures pieuses et, sans doute, les actes de charité ; il courbait l'automate ; il pliait la machine. Et, dans sa détresse morale, il attendait humblement que Dieu eût pitié de lui et daignât, une fois encore, frapper à la porte de son âme.

L'épreuve n'allait pas tarder à prendre fin. La confidence faite à Jacqueline avait été comme le coup de bistouri sauveur qui débride une plaie. Se sentant

admirablement compris par une sœur qu'il sait si aimante, et qu'il voit si surprise et si heureuse, Pascal multiplie ses visites à Port-Royal : « Depuis ce temps, écrit Jacqueline, elles furent si fréquentes et si longues, que je pensais n'avoir plus d'autre ouvrage à faire. » Et elle ajoute : « *Je ne faisais que le suivre* sans user d'aucune sorte de persuasion ; et je le voyais peu à peu croître de telle sorte que je ne le connaissais plus, et je crois que vous en ferez autant que moi si Dieu continue son ouvrage, et *particulièrement en l'humilité, en la soumission, en la défiance et au mépris de soi-même, et au désir d'être anéanti dans l'estime et la mémoire des hommes.* » Ailleurs, elle note avec joie et confiance la « modération » dont il fait preuve dans cette crise d'âme, et qui forme un saisissant contraste avec les « grands excès » qu'on attendrait de « son humeur bouillante ». Et deux mois ainsi se passent dans cet état d'exaltation intérieure, d'angoisse humiliée, de mystique attente...

Un soir de novembre, dans sa chambre solitaire, Pascal, en lisant la Bible, poursuit sa méditation pieuse Il vient de prier longuement. Soudain, une douceur étrange se répand dans tout son être. C'est comme si son âme fondait sous l'action d'un feu divin. Plus de tâtonnements dans la nuit : certitude. Plus de sécheresse : sentiment. Plus de tristesse : joie. Plus de trouble : paix. Dieu pardonne ses renoncements au serviteur infidèle ; il lui rend la plénitude de sa grâce. Et, deux heures durant, l'ineffable dialogue entre le Créateur et sa créature se prolonge. Et quand Dieu l'a quitté, Pascal jette sur le papier, en mots entrecoupés, le brûlant souvenir de cette nuit d'extase. Relisons ce

noble mémorial où Pascal a comme scellé sa réconciliation définitive avec son Dieu, et dont le clair-obscur est plus émouvant que la plus frémissante poésie :

L'an de grâce 1654
Lundi 23 novembre, jour de saint Clément,
Pape et m[artyr], et autres au martyrologe romain,
Veille de saint Chrysogone m[artyr], et autres, etc.
Depuis environ dix heures et demie du soir
Jusques environ minuit et demi.

FEU

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
Non des philosophes et savants.
Certitude. Joie. Certitude. Sentiment. Vue. Joie [1].
Dieu de Jésus-Christ.
Deum meum et Deum vestrum (Joh., 20, 17)
Ton Dieu sera mon Dieu (Ruth)
Oubli du monde et de tout, hormis DIEU.
Il ne se trouve que dans les voies enseignées
Dans l'Évangile. Grandeur de l'âme humaine.
Père juste, le monde ne t'a point
Connu, mais je t'ai connu (Joh. 17).
Joie, joie et pleurs de joie.
Je m'en suis séparé,
Dereliquerunt me fontem,
Mon Dieu, me quitterez-vous ?
Que je n'en sois pas séparé éternellement,
Cette est la vie éternelle qu'ils te connaissent
Seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé
Jésus-Christ
Jésus-Christ.
Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié.
Que je n'en sois jamais séparé.
Il ne se conserve que par les voies enseignées
Dans l'Évangile.
Renonciation totale et douce,

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la *Non obliviscar sermones tuos. Amen.* [terre,

« Le riche, a dit Pascal, parle bien des richesses, le roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu. » Pareillement, il faudrait être un Pascal pour bien parler d'une telle page, pour la commenter et l'interpréter dignement [1]. Aussi bien le meilleur, le plus éloquent commentaire du *Mémorial*, — que la vulgarité morale du XVIII[e] siècle a si pauvrement raillé, — n'est-ce pas toute la vie et toute l'œuvre de Pascal après sa conversion ? Par humilité, par pudeur religieuse peut-être, il n'avait parlé à personne, — sauf peut-être à son confesseur, — du « ravissement » du 23 novembre, pas même à sa sœur Jacqueline. Celle-ci, à qui son rôle de « directrice » improvisée commençait à peser un peu, en raison des responsabilités morales qu'il impliquait, avait discrétement posé la question du directeur, lequel, à son avis, ne pouvait être que Singlin. Blaise en convenait, mais se laissait arrêter par mille scrupules, où sa sœur, sans en rien dire, voyait surtout « un reste d'indépendance dans le fond du cœur ». Ces scrupules une fois levés, il s'agissait d'obtenir l'agrément de Singlin, « qui avait une merveilleuse appréhension de s'engager en de pareilles affaires ». Ce ne fut point facile, et Jacqueline nous laisse entendre que les choses n'allèrent pas toutes seules.

Sur ces entrefaites se produisit un événement, qui nous est rapporté par Marguerite Périer, et qui ne pouvait manquer de confirmer Pascal dans ses dispositions nouvelles. Le 8 décembre, jour de la fête de la

Conception de la sainte Vierge [1], il était resté, avec sa sœur, au parloir, jusqu'à l'heure du sermon. Quand il entra dans l'église, le prédicateur était déjà en chaire : le sermon avait pour sujet le commencement de la vie des chrétiens, et il comportait pour la situation et l'état d'esprit de Pascal des applications si frappantes, que celui-ci en fut très vivement touché et vit dans cette rencontre un avertissement de la Providence et un encouragement à persévérer. « Quoiqu'il se trouve plus mal qu'il n'ait fait depuis longtemps, écrit Jacqueline le jour même, cela ne l'éloigne nullement de son entreprise, ce qui montre que ses raisons d'autrefois n'étaient que des prétextes. » De son propre mouvement, il en vint à penser « qu'une retraite quelque temps hors de chez lui serait fort nécessaire ». M. Singlin approuva fort ce projet. Après bien des hésitations, et sur les vives instances de Jacqueline, qu'il avait, quelque temps, « constituée la directrice » de son frère, il avait enfin consenti à « recevoir » ce dernier, qui « s'était jeté entre ses bras, comme un enfant humble et soumis, résolu à faire tout ce qu'il lui ordonnerait ». M. Singlin, alors fort malade, avait jugé qu'un séjour à la campagne permettrait à Pascal d' « être plus à soi », qu'à Paris, où son ami le duc de Roannez « l'occupait tout entier ». Le duc fut mis dans le secret, et, « avec son *consentement, qui ne fut pas donné sans larmes* », Pascal put partir le lendemain de la fête des Rois, à Vaumurier, à proximité de Port-Royal des Champs, dans l'une des maisons du duc de Luynes. M. Singlin, forcé de résider à Paris, l'avait mis sous la direction de M. de Saci. Ne se trouvant pas assez seul à Vaumurier, il obtient une cellule parmi les solitaires

de Port-Royal, et, tout heureux d'être « traité et logé en prince », mais en prince selon saint Bernard, il suit avec une pieuse assiduité tous les exercices de la maison, sans se soucier des prescriptions médicales. Très préoccupé de ne révéler à personne le changement survenu dans sa vie et dans sa pensée, — et peut-être un peu de respect humain se cachait-il encore sous ces allures mystérieuses, — il n'avait pu se résoudre à écrire à sa sœur Gilberte pour la mettre au courant des derniers événements de sa vie intime. Ce fut Jacqueline qui dut se charger de ce soin. Elle avait été, quoi qu'elle en dise, la grande ouvrière de cette conversion ; et son influence, discrète autant qu'efficace, fait songer à celle que, deux siècles plus tard, Henriette Renan eut sur la destinée morale de son frère. Mais tandis qu'Henriette, à son insu peut-être, détache peu à peu du sanctuaire, Jacqueline, elle, par ses prières, par son exemple, par sa parole, par toute son action délicatement enveloppante, a préparé les voies à la grâce. Elle a amplement rendu à son « pauvre frère » ce que celui-ci, dans le même ordre d'idées, a fait jadis pour elle. Il y a huit ans, Jacqueline a été la convertie de Blaise ; Blaise est aujourd'hui le converti de Jacqueline.

Parmi les pages qu'il nous a laissées, il y en a quelques-unes qui, datées probablement de cette époque, nous rendent l'écho direct de sa conversion : ce sont celles qui sont intitulées *Sur la conversion du pécheur* [1]. « La première chose, écrit Pascal, que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne toucher véritablement est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon

toute nouvelle. *Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble* qui traverse le repos qu'elle trouvait dans les choses qui faisaient ses délices. Elle ne peut plus goûter avec tranquillité les choses qui la charmaient. *Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance,* et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnait avec une pleine effusion de cœur. *Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde.* D'une part, la présence des objets visibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et la solidité des autres disputent son affection, et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion... » Qu'il y ait là, sinon une confidence, tout au moins une généralisation, à peine transposée, d'une très précise expérience personnelle, c'est ce qui paraît l'évidence même. Pascal nous livre ici le secret de son âme, l'explication du trouble, des mouvements et sentiments divers qui s'agitaient en lui au début de sa conversion, vers l'époque où, pour la première fois, il s'en ouvrit à sa sœur Jacqueline. Mais que l'âme pécheresse ne se laisse pas rebuter par ces difficultés, ces obscurités et ces amertumes ; qu'elle persévère dans la « sainte confusion » qui l'accable, dans l'humilité que Dieu lui inspire, dans son ardent désir de chercher et de trouver le souverain bien. « Connaissant par une lumière toute pure qu'il n'est point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle (rien donc en elle, ni à ses côtés), elle commence à le chercher au-dessus d'elle. Cette élévation est si éminente et si transcendante, qu'elle ne s'arrête pas au

ciel, il n'a pas de quoi la satisfaire, ni au-dessus du ciel, ni aux anges, ni aux êtres les plus parfaits. *Elle traverse toutes les créatures, et ne peut arrêter son cœur* qu'elle ne se soit rendue jusqu'au trône de Dieu, dans lequel *elle commence à trouver son repos, et ce bien qui est tel qu'il n'y a rien de plus aimable*, et qui ne peut lui être ôté que par son propre consentement. » Après bien des tâtonnements, des recherches, des expériences en tous sens, Pascal s'est élevé jusqu'à ce dernier terme de son ascension vers le souverain bien. Il a vérifié le mot si profond que, dans sa ferveur d'autrefois, il a laissé tomber de sa plume : « *Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut remplir mon attente.* » C'est Dieu seul,— le « Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants », — qui a pu satisfaire sa grande âme ardente et inquiète. En lui il a trouvé le repos ; en lui il a trouvé la joie qui depuis si longtemps l'avait quitté. Et désormais, « résolu de conformer aux volontés divines le reste de sa vie », son vœu le plus cher sera de communiquer à d'autres âmes gémissantes le don infini et gratuit qui a été fait à « un si chétif vermisseau ».

IV

Quand, au mois de janvier 1655, Blaise Pascal entra à Port-Royal des Champs, où peut-être n'était-il encore jamais venu, de nouveaux orages étaient sur le point de s'abattre sur la sainte maison : le 31 janvier, le duc de Liancourt allait se voir refuser l'absolution par un prêtre de Saint-Sulpice, M. Picoté, en raison de ses sympathies jansénistes et de ses relations avec Port-

Royal, et ce petit événement allait suffire pour mettre le feu aux poudres. C'est qu'à vrai dire, depuis la condamnation formelle par le Saint-Siège, en 1653, des cinq propositions extraites de l'*Augustinus*, la situation morale des jansénistes était devenue singulièrement précaire. Les ennemis de Port-Royal, — et ils étaient fort nombreux, — n'attendaient qu'une occasion pour tenter contre les doctrines et contre les partisans de Jansénius un effort suprême. Depuis une dizaine d'années, la persécution avait fait trêve, et il semblait qu'une ère de prospérité se fût ouverte pour tout ce qui gardait intacte la pensée de M. de Saint-Cyran. Transformé par le travail des solitaires, par la générosité des amis du dehors, le vallon humide et malsain, aux bâtiments délabrés, que la mère Angélique avait dû quitter en 1625, était devenu très habitable, et en 1648, une partie des sœurs avaient pu rentrer dans leur vieux couvent. D'abondantes recrues avaient été faites ; les petites écoles se peuplaient : en 1651, à Paris et aux Champs, religieuses, novices, solitaires, pensionnaires formaient une colonie de deux cent vingt-huit personnes. Cette prospérité croissante, et que les misères de la Fronde n'avaient point entravée, excitait bien des jalousies, et de toute espèce : on se serait moins acharné contre une « secte » moins florissante.

En 1655, le directeur des solitaires et le confesseur des religieuses est M. de Saci ; il l'est depuis cinq ans. C'est M. Singlin qui l'a désigné pour ce rôle, auquel, dans son humilité native, il aurait voulu se dérober. Être solitaire à Port-Royal, comme ses deux frères, M. Le Maître, M. de Séricourt, lire et méditer l'Écriture

sainte et quelques beaux livres de piété, les traduire dans un aimable et pur français, tel eût été son rêve ; M. Singlin, approuvé par M. de Barcos, le neveu de Saint-Cyran, en décida autrement : on lui démontra, ce qui était vrai, qu'il avait la vocation sacerdotale ; et à trente-sept ans, « avec une joie grave et tremblante », il reçut la prêtrise. Le très beau portrait que nous a laissé de lui Philippe de Champaigne, et qui est un peu postérieur, — on le date de 1658, — nous le montre à peu près tel que dut le voir Pascal, lors de ses premiers entretiens avec cet « homme incomparable ». La figure est longue et maigre ; une sorte de douceur triste est répandue sur tout ce visage ; le regard, discret et caressant tout ensemble, a quelque chose d'un peu étonné et de naïf ; la physionomie est éclairée par un pâle sourire intérieur qu'on a comme réprimé en chemin [1]. Modération, réserve, prudence un peu étroite peut-être, mais qui rachète par la profondeur du sentiment chrétien qu'elle recouvre l'ardeur d'élan qu'on y pourrait souhaiter : voilà les qualités maîtresses de celui qui fut par excellence, après Saint-Cyran et Singlin, le directeur de Port-Royal, et qui exprime avec tant de plénitude l'esprit de la maison. Il n'a pas eu de génie, a-t-on dit : non, certes ; mais soyons assurés que l'homme qui a fait naître et qui a mérité les affections passionnées dont on nous a rapporté tant d'émouvants témoignages avait une chaleur de vie intérieure, une richesse de cœur plus rares peut-être que le génie même.

Un texte admirable, aussi beau en son genre qu'un dialogue de Platon, nous a conservé le vivant souvenir de ce que furent les premiers contacts entre ces deux

esprits différents et différemment orientés [1]. L'un, Pascal, est tout feu, toute ardeur, et, quel que soit le sujet auquel il s'applique, sa parole chaude, vibrante, parfois excessive, mais toujours originale et puissamment suggestive, s'impose avec une force d'obsession extraordinaire à l'attention, à la mémoire de tous ceux qui l'écoutent [2] : sa culture est multiple et diverse son expérience, et il est allé au fond de tous les problèmes qui ont sollicité sa pensée. Si le mot génie a été fait pour quelqu'un, assurément c'est pour lui, et il en porte le signe au front. L'autre, M. de Saci, est presque l'homme d'un seul livre, l'homme de la Bible et de saint Augustin ; sa parole est grave, mesurée, lente et modeste ; son tour d'esprit témoigne d'une certaine candeur et d'une grande circonspection : mais il a une telle expérience des âmes et il vit sur un si riche fonds de sagesse chrétienne que, le premier moment de surprise passé, il se retrouve comme de plain pied avec son éloquent interlocuteur. On voit d'ici la scène. Un jour de janvier 1655, M. de Saci, que la réputation de Pascal a quelque peu intimidé, mais qui « ne peut se dispenser de le voir par honnêteté, surtout en ayant été prié par M. Singlin », va rendre visite à l'illustre pénitent dans sa petite chambre. Il est accompagné de son secrétaire, le délicieux Fontaine. Le froid vif, le triste paysage d'hiver invitent à la causerie au coin du feu. On s'assied, et, après les premières politesses échangées, la conversation s'engage.

« La conduite ordinaire de M. de Saci, nous dit Fontaine, en entretenant les gens, était de proportionner ses entretiens à ceux à qui il parlait... Tout lui

servait pour passer aussitôt à Dieu, et pour y faire passer les autres. Il crut donc devoir mettre M. Pascal sur son fonds, et lui parler des lectures de philosophie dont il s'occupait le plus. » Pascal, — et c'est chose assez curieuse, — a été précédé à Port-Royal d'une réputation, non pas de savant, mais de philosophe. Il déclare que « ses livres les plus ordinaires » ont été Épictète et Montaigne. Sans doute il les connaissait de longue date ; mais pendant sa vie mondaine, alors qu'il demandait à tous les échos le secret du bonheur et le sens de la vie, il a dû les relire assidûment. Montaigne, « le livre cabalistique des libertins », au dire du P. Garasse, était le bréviaire de nombre d' « honnêtes gens » et de courtisans, et Bossuet, bientôt, prêchera encore contre lui[1] : aucun de ceux qui s'occupaient alors de philosophie morale ne pouvait échapper à son influence. Quant à Épictète, qu'avait traduit « M. du Vair », — une des vieilles admirations de Pascal, — il était le maître de chœur de tous ceux qui, réagissant contre le scepticisme à la mode et épris de moralité, avaient été séduits par le stoïcisme et, plus ou moins consciemment, cherchaient, en dehors de la révélation, le fondement d'une « morale indépendante ». M. de Saci avoue avec bonhomie qu'il a peu lu ces deux auteurs, et il prie Pascal de lui en parler « à fond ».

Et Pascal commence. Il est plein de son sujet, — un sujet qui, manifestement, lui tient au cœur et qui le hante depuis longtemps. Qui sait si, dès sa première conversion, il n'a point déjà rêvé de réconcilier épicurisme et stoïcisme au sein de la conception chrétienne et de fonder sur cette thèse hardie une Apologie du christianisme ? Il parle donc. Il parle avec cette

vivacité impérieuse, pressante, incisive, qui est sa manière propre. Les fortes et pénétrantes formules, toutes chargées de pensée, brillantes et imagées, les citations, les réminiscences d'Épictète et de Montaigne se pressent sur ses lèvres. On sent qu'il est allé jusqu'au fond des doctrines et des âmes qu'il analyse, qu'il les a, si l'on peut dire, percées de part en part. « Épictète, dit-il, est un des philosophes du monde qui ait mieux connu les devoirs de l'homme. » Et il rapporte quelques-unes des maximes les plus célèbres et les plus saisissantes du *Manuel*, celles où le philosophe stoïcien enjoint à son disciple de se conformer en tous ses actes, en toutes ses paroles, et en tous ses désirs, à la volonté divine, de pratiquer, en toute occurrence, l'humilité, la patience, la soumission. Et, de ce ton de décision altière qui n'appartient qu'à lui : « Voilà, monsieur, les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme. *J'ose dire qu'il mériterait d'être adoré*, s'il avait connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. Aussi comme il était terre et cendre, après avoir si bien compris ce qu'on doit, voici comment il se perd dans la présomption de ce qu'on peut. » Pascal résume alors certains passages des *Entretiens* où le philosophe, exaltant la volonté humaine, se laisse entraîner par des « principes d'une superbe diabolique », jusqu'à égaler l'homme à Dieu. Puis il en vient à Montaigne.

Celui-ci « a voulu chercher quelle morale la raison devrait dicter sans la lumière de la foi ». Partant de cette hypothèse, il en arrive bien vite à mettre toutes choses dans un doute universel. S'inspirant des termes

mêmes de l'auteur des *Essais* et s'enchantant, en quelque sorte, de sa virtuosité de style, Pascal peint vivement cet absolu scepticisme qui « s'emporte soi-même » et qui entraîne dans « le torrent de l'incertitude » les opinions qui passent pour les plus assurées parmi les hommes. C'est merveille de le voir, en interprétant la pensée de Montaigne, rivaliser avec lui de verve, d'allégresse destructive, d'invention verbale. Du premier coup, Pascal a réalisé l'déal du génie critique : en repensant Montaigne, il s'est un moment identifié avec lui.

M. de Saci, nous dit Fontaine, — et nous l'en croyons sur parole, — « se croyait vivre dans un nouveau pays et entendre une nouvelle langue ». Et mille paroles de son cher saint Augustin lui revenant en mémoire, il se recueille assez longuement, et réplique, non sans finesse : « Je vous suis obligé, monsieur : je suis sûr que si j'avais longtemps lu Montaigne, je ne le connaîtrais pas autant que je fais depuis cet entretien que je viens d'avoir avec vous. *Cet homme devrait souhaiter qu'on ne le connût que par les récits que vous faites de ses écrits* ; et il pourrait dire avec saint Augustin : *Ibi me vide, attende.* Je crois assurément que cet homme avait de l'esprit, mais *je ne sais si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes.* » Et doucement, prudemment, n'avançant que pas à pas, et toujours en s'appuyant sur l'autorité de saint Augustin, il insinue ses objections : cette philosophie du doute universel ne lui dit rien qui vaille ; elle ne témoigne pas « d'un grand fond d'humilité et de piété » ; bonne pour les Académiciens, elle est « une

folie » aux yeux des chrétiens. Tout cet esprit, dépensé en pure perte, n'est que vanité, et heureux sont ceux qui, comme Pascal, sont revenus de « ce plaisir dangereux ».

Pascal pourtant n'est pas convaincu. Sa pensée impatiente de néophyte ne s'accommode point des lenteurs prudentes, des sages précautions de l'apologétique traditionnelle : « Je vous avoue, monsieur, dit-il, que *je ne puis voir sans joie* dans cet auteur *la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme,* qui, de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes de sa faible raison, le précipite dans la nature des bêtes ; et *j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance,* si, étant disciple de l'Église par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avait si inutilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître. » Mais Montaigne agit en païen : se reconnaissant incapable de trouver la vérité, il veut au moins trouver le repos ; il fuit l'effort ; il s'abandonne à la coutume, à l'instinct, à la nature, et sa vertu, aimable, souriante, ennemie de tout excès, forme le plus saisissant contraste avec l'âpre et farouche vertu stoïque.

Épictète et Montaigne apparaissent ainsi comme les deux principaux représentants des deux grandes sectes philosophiques qui se partagent l'humanité pensante. L'une ne veut voir que la grandeur de l'homme, et l'autre que sa misère ; l'une et l'autre ignorent que l'homme est déchu. Et il ne suffirait pas

d'assembler ces deux moitiés de vérité, car elles se ruinent l'une l'autre. Il fallait un Homme-Dieu pour révéler aux hommes qu'ils sont un composé de deux natures différentes et pour accorder définitivement leur grandeur avec leur bassesse.

« M. de Saci ne put s'empêcher de témoigner à M. Pascal qu'il était surpris comment il savait tourner les choses » ; mais il persistait à croire que ces lectures, utiles peut-être pour un Pascal, étaient dangereuses pour le commun des hommes. Et Pascal en tomba à peu près d'accord : car Épictète, « incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures », « mène à l'orgueil », et Montaigne, « incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice », « est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et au vice. » Mais, « en les joignant ensemble », il estimait qu'on pouvait les neutraliser l'un par l'autre...

Ainsi devisaient, par un jour d'hiver, dans ce vallon de Port-Royal, qui vit éclore tant de hautes et pieuses pensées, « deux personnes d'un si bel esprit ». Dans ce milieu si nouveau pour lui, Pascal, enfin en paix avec sa conscience, se sentait plus heureux qu'il n'avait fait depuis longtemps. « J'ai autant de joie de vous trouver *gai dans la solitude*, lui écrivait sa sœur Jacqueline, que j'avais de douleur quand je voyais que vous l'étiez dans le monde. Je ne sais néanmoins comment M. de Saci s'accommode *d'un pénitent si réjoui*, et qui prétend satisfaire aux vaines joies et aux divertissements du monde par des joies un peu plus raisonnables et par des jeux d'esprit plus permis, au lieu de

les expier par des larmes continuelles. » Elle semble même trouver, la sœur de Sainte-Euphémie, que c'est là « une pénitence bien douce » ; elle estime même, la sainte et austère fille, que son frère aurait « mérité, en bien des manières, d'être *encore quelque temps importuné de la senteur du bourbier* qu'il avait embrassé avec tant d'empressement ». Plus indulgents et plus humains, plus habiles surtout dans le maniement des âmes, les directeurs de Port-Royal en ont jugé autrement. Ils n'ont pas voulu trop dépayser leur nouveau pénitent ; ils ne l'ont pas pressé de renoncer à ses préoccupations coutumières. En l'envoyant à Port-Royal des Champs, M. Singlin se disait « que M. Arnauld lui prêterait le collet en ce qui regarde les hautes sciences et que M. de Saci lui apprendrait à les mépriser ». Son attente ne fut pas trompée. Mais, tout en s'occupant de science et de philosophie, Pascal cherche à donner à ses études un caractère plus pratique, plus conforme à ses idées nouvelles. L'*Entretien avec M. de Saci*, que Havet a pu définir « la clef des *Pensées* », nous le montre en pleine possession de sa méthode et, probablement, de ses intentions apologétiques. Est-ce à ce moment-là qu'il composa, à l'usage des enfants des Petites Écoles des *Eléments de géométrie*, dont les pages sur *l'Esprit géométrique* et sur *l'Art de persuader* seraient des fragments ? Il est possible, encore que l'on puisse aussi bien, et peut-être mieux, dater ce travail de 1658 ou 1659. Arnauld l'ayant trouvé confus, fut mis au défi de faire mieux, et composa un traité si clair, que Pascal jeta le sien au feu. En tout cas, c'est bien en 1655, — Pascal semble avoir passé la plus grande partie de l'année à Port-Royal des Champs, — qu'il a inventé

une nouvelle méthode synthétique pour apprendre à lire aux enfants. Port-Royal se réjouissait d'une recrue aussi illustre. Lui, cependant, progressait dans les voies du détachement et de l'ascétisme ; naguère, en « honnête homme » qu'il se piquait d'être, il attachait quelque prix au confort ; aujourd'hui, il se réjouit de manger avec une cuiller de bois et dans de la vaisselle de terre ; il va même, — et Jacqueline l'en raille agréablement, — jusqu'à « mettre les balais au rang des meubles superflus ». Sa santé, qui « dépend plus de Jésus-Christ que d'Hippocrate », ne paraît pas s'être trouvée trop mal de ce nouveau régime. La « renonciation totale et douce » est bien près d'être consommée.

Avant de le voir lancé dans la mêlée des querelles théologiques, essayons de nous le représenter au complet, tel qu'il était au lendemain de sa conversion. Il a trente-deux ans ; mais la maladie, et, plus encore peut-être, la fébrile activité de sa pensée, la perpétuelle tension de son âme l'ont prématurément vieilli. La force inventive et l'ubiquité de son esprit, la chaleur nerveuse, la brusque impétuosité de sa parole frappent tous ceux qui l'approchent, les avertissent qu'ils sont en présence d'une personnalité puissamment originale, d'un génie comblé des dons les plus rares, bref, d'un être d'exception et d'un roi de la pensée. Laissons le bon Fontaine nous le dire en son naïf et judicieux langage : « Son esprit toujours vif, toujours agissant, était d'une étendue, d'une élévation, d'une fermeté, d'une pénétration et d'une netteté au delà de tout ce qu'on

peut croire. » Le propre de cet esprit essentiellement synthétique et intuitif est, à quelque objet qu'il s'applique, d'en faire jaillir une vérité nouvelle, et, d'autre part, de ne jamais se perdre dans l'abstrait, dans les déductions analytiques, mais au contraire d'aller toujours au concret, à la réalité positive et vivante. Tel il se révèle dans ses travaux mathématiques et physiques qui, déjà, l'ont mis au premier rang des savants de son temps et de tous les temps. Tel il apparaît aussi dans toutes les recherches ou réflexions auxquelles il se livre pour l'étude des problèmes d'ordre philosophique, moral ou religieux que la vie successivement lui pose. Savant et penseur de la grande espèce, il nous a, de plus, fait pressentir, en plus d'une de ses pages, un écrivain, et même un poète qui, déjà maître de tous ses moyens d'expression, sait, par le don royal du style, faire passer en autrui la nuance exacte de l'émotion qui l'anime. Mêlé à bien des milieux, observateur réfléchi et pénétrant, il a joint à l'expérience des livres et des idées l'expérience de la vie et des hommes. Il a vécu, il a souffert, et, à l'école de la souffrance, il a senti s'approfondir et s'élargir son âme. Cette âme, l'une des plus riches, des plus vibrantes, des plus tragiques aussi que l'humanité ait connues, a déjà une longue et dramatique histoire. D'abord elle a cru pouvoir concilier la passion de la science, la vie familiale et sociale, la calme croyance et la pratique chrétiennes. Puis, elle a connu les dures exigences du Dieu janséniste ; elle s'y est pliée quelque temps, puis s'est laissée peu à peu reprendre au charme du monde, aux joies de l'intelligence, à l'orgueil de la vie. Dieu s'est alors retiré d'elle et l'a abandonnée en proie aux faux plaisirs du monde.

Enfin il a pris pitié d'elle, de sa lassitude, de ses dégoûts. Il a fait un dernier effort pour la reconquérir tout entière. Il lui a rendu sa grâce, et le profond sentiment intérieur, et la certitude, et la joie, et la paix. Cette fois, Pascal a répondu pour toujours à l'appel de son Dieu. Et il le suivra désormais jusqu'au bout, — jusqu'à son Calvaire.

LIVRE III

DANS LA MÊLÉE

Le jeudi 27 janvier 1656, on vendait dans Paris, au prix de deux sols et quelques deniers, une mince plaquette in-quarto, de huit pages d'impression, qui était intitulée : *Lettre écrite à un provincial par un de ses amis, sur le sujet des disputes présentes de la Sorbonne.* Préparé et soutenu par une très habile et active propagande, le succès fut foudroyant. Ce fut, aux dépens de la Sorbonne et des Jésuites, un éclat de rire universel. M. le chancelier Séguier faillit en mourir de colère, et on dut le saigner jusqu'à sept fois. On perquisitionna chez les imprimeurs et libraires de Port-Royal ; on mit leur imprimerie sous scellés : l'un d'eux même, Savreux, fut, avec sa femme, jeté en prison. Du jour au lendemain, *la Provinciale*, comme on l'appelait, fut célèbre. Un grand écrivain venait de se révéler.

I

On l'attendait, en prose, depuis un demi-siècle, depuis la publication de l'*Introduction à la vie dévote*. Un moment, on avait cru le trouver dans Arnauld,

et ainsi s'explique le succès du livre de *la Fréquente Communion*. Mais Arnauld n'écrivait pas, au fond, pour le très grand public ; ce solide théologien ne savait pas plaire aux « honnêtes gens ». Lui-même finit par s'en rendre compte, et ce fut lui qui, dans un geste symbolique, désigna celui qui devait le supplanter. On connaît l'anecdote célèbre rapportée par Marguerite Périer. Sur le point d'être censuré en Sorbonne, de toutes parts on pressait Arnauld d'en appeler à l'opinion. Le factum qu'il lut « en présence de tous ces messieurs » ne provoqua « aucun applaudissement ». L'excellent homme comprit : « Je vois bien, conclut-il, que vous trouvez cet écrit mauvais, et je crois que vous avez raison ». Et, se tournant vers Pascal, dont il avait sans doute pressenti dans ses entretiens la secrète disposition littéraire : « Mais vous, qui êtes jeune, vous devriez faire quelque chose ! » Pascal écrivit sa première lettre, la lut, — comme il devait savoir lire, — à ces messieurs. Et, sans jalousie, Arnauld de s'écrier : « Cela est excellent : cela sera goûté ; il faut le faire imprimer. » Et ainsi sont nées les *Provinciales*.

Les ouvrages de circonstance ne s'expliquent bien que par les circonstances qui les ont fait naître. On se rappelle qu'en 1653, une bulle d'Innocent X avait condamné cinq propositions de Jansénius. Port-Royal accueillit cette condamnation par le silence ; le bouillant Arnauld lui-même ne protesta pas publiquement ; il se contenta de dire qu'il condamnait avec Rome les propositions incriminées, mais qu'il ne les trouvait pas dans l'*Augustinus* : ce qui était un peu jouer sur les mots ; car s'il est très vrai que les fameuses propositions n'y figurent pas en toutes lettres, elles n'en forment pas

moins l'âme même du livre : tel était l'avis de Bossuet, et de tous ceux qui ont regardé les choses de près, et avec des yeux non prévenus. Les Jésuites triomphèrent bruyamment là-dessus : ils publièrent, sous le titre de *la Déroute et la Confusion des Jansénistes*, un grossier et puéril almanach, auquel M. de Saci eut la faiblesse de répondre par les pauvres vers de ses *Enluminures*. Survint, un an après, l'affaire du duc de Liancourt. Arnauld crut devoir sortir de sa réserve par une *Première Lettre à une personne de condition*, qui provoqua plusieurs réponses de ses adversaires. Il riposta par une *Seconde Lettre à un duc et pair*. Le livre, — car, hélas ! c'était un livre, — fut déféré au syndic de la Faculté de théologie, qui fit nommer une commission pour l'examiner. La Cour, qui, prévenue contre les Jansénistes, s'intéressait vivement à cette affaire, souhaitait la condamnation. Deux mois durant, la Faculté tint de nombreuses et tumultueuses séances ; le Chancelier y assistait en grand cérémonial ; pour emporter de haute lutte un vote favorable, on avait introduit dans la place un grand nombre de moines. Arnauld se défendait par écrit, comme il pouvait, multipliant les justifications, explications, lettres et désaveux. Le public se passionnait pour ce grand débat théologique et en attendait l'issue avec impatience. Il portait sur deux points, l'un de fait et l'autre de droit : 1° Arnauld n'a-t-il pas erré en affirmant que les cinq propositions condamnées n'étaient pas dans Jansénius? et 2° n'a-t-il pas soutenu une opinion hétérodoxe en déclarant qu'à saint Pierre, tout juste qu'il fût, la Grâce nécessaire avait manqué ? Le 14 janvier, sur la question de fait, il fut condamné par 124 voix

contre 71 et 15 abstentions. La Sorbonne s'apprêtait à le condamner sur la question de droit. De flagrantes illégalités étaient commises, et le 24, soixante docteurs se retirèrent en protestant. Le 27 janvier, dans cette atmosphère surchauffée de bataille, éclatait la première *Provinciale.*

Ah ! comme nos pères durent rire et applaudir, au sortir des longues et lourdes dissertations d'Arnauld, en tombant sur cette prose alerte, fringante, ailée, sobre et directe, qui, en huit pages, disait tout ce qu'elle avait à dire, et tout à la fois, exposait les questions, assénait les arguments péremptoires, réfutait les objections spécieuses, dessinait et campait d'amusantes silhouettes sorbonniques, criblait de mots cinglants, de vives et spirituelles saillies les doctrines ou les hommes qu'elle voulait vouer au ridicule ! Pas de filandreux exorde ; pas de vaines précautions oratoires : un coup d'épée soudain et bref ; une brusque et rapide attaque : « Monsieur, nous étions bien abusés. Je ne suis détrompé que d'hier. Jusque-là, j'ai pensé que le sujet des disputes de Sorbonne était bien important, et d'une extrême conséquence pour la Religion... » Puis, son étonnement exprimé, Montalte, — c'est le nom de guerre de Pascal, — en arrive bien vite à son objet essentiel, qu'il définit avec une netteté toute scientifique : « On examine deux questions : l'une de fait, l'autre de droit... » Sur la question de fait, il passe rapidement, mettant simplement en relief l'arbitraire de la sentence prononcée, fondée, comme elle l'est, sur l'hypothétique réalité de propositions que personne, prétend-il, n'a vues, et qu'on s'obstine à ne pas montrer. « Car, en vérité, ajoute-t-il malicieusement,

— et le mot est passé en proverbe, — le monde devient méfiant, et ne croit les choses que quand il les voit. » La question de droit le retiendra davantage : n'est-elle pas relative aux « plus grands principes de la Grâce » ? — Mais en aucune façon, riposte Pascal. Et il se présente à nous sous les traits d'un fort honnête homme, qui, armé de son simple bon sens un peu gros, et désireux de s'instruire sur les problèmes actuellement débattus en Sorbonne, va consulter les théologiens des diverses écoles, et reçoit d'eux les plus singulières réponses. L'un, un docteur de Navarre, le « rebute rudement » d'abord, puis, doctoralement, lui formule ses opinions théologiques. Un autre, un Janséniste, « et pourtant fort bonhomme », lui ayant tenu un langage analogue, il retourne, « bien satisfait », chez son premier docteur, « sûr que la paix serait bientôt en Sorbonne ». — « Tout beau ! me dit-il, il faut être théologien pour en voir la fin ! » Il faut, pour n'être point hérétique, admettre le *pouvoir prochain.* Et notre homme, ayant « chargé sa mémoire de ce terme, car son intelligence n'y avait aucune part », de retourner chez son Janséniste. L'autre le renvoie aux Molinistes, en l'avertissant qu'ils entendent tous ce terme différemment. Et c'est ce qu'il vérifie lui-même, en s'adressant successivement à un disciple de M. Le Moine, dont les « Fort bien ! » les « Doctement », les « Vous l'entendez » scandent plaisamment les discours, et à des Jacobins nouveaux thomistes, qui, eux, l'accueillent par des « Oui da ! » « Voilà qui va bien, me répondirent mes Pères, en m'embrassant, voilà qui va bien. » Mais lui, il a pénétré leur dessein, qui est de s'entendre, tout en se refusant à le définir,

sur le mot de *pouvoir prochain*, afin de pouvoir condamner Arnauld ; et il se scandalise d'une pareille manœuvre, car « ce serait une chose indigne de la Sorbonne et de la Théologie d'user de mots équivoques et captieux sans les expliquer ». Mais eux, à bout d'arguments : « Vous êtes opiniâtre, me disent-ils, vous le direz, ou vous serez hérétique, et M. Arnauld aussi. Car nous sommes le plus grand nombre : et s'il est besoin, nous ferons venir tant de Cordeliers que nous l'emporterons. » Et la lettre s'achève sur quelques vives paroles d'ironie, d'indignation et de plaisanterie...

Ce qu'on ne saurait rendre dans une lourde et sèche analyse, c'est le *mouvement* qui anime et emporte ces pages. Relisez *à haute voix*, — car Pascal, comme tous les grands écrivains du XVII^e^ siècle, parle sa prose et ne se contente pas de la lire des yeux, — toute la première *Provinciale*. Cette agile et vigoureuse dialectique s'échauffe et prend corps ; les intonations des interlocuteurs se précisent, se diversifient, figurant aux regards les oppositions de caractères ; les phrases, tantôt alertes et court vêtues, tantôt gravement périodiques, se poussent et s'entraînent l'une l'autre ; dans tout cela, aucune confusion ; une maîtrise parfaite de la pensée et du sentiment ; une puissance de composition qui se sent dès les premières lignes et qui nous prend tout de suite dans son engrenage ; et cette ironie, cette finesse d'observation, cette souplesse insidieuse d'argumentation, cette rapidité de dialogue, ces discrètes et vivantes indications scéniques, ces délicates nuances d'émotion, de feinte naïveté, de malice et de colère, tous ces éléments divers sont si

subtilement mêlés, combinés en de si justes proportions, que la ligne du discours se développe sans la moindre inflexion, et que rien ne vient rompre la tonalité générale du morceau ; la verve oratoire entraîne tout dans son cours. Pour son coup d'essai, ce nouveau venu dans les Lettres laissait bien loin derrière lui les Balzac et les Voiture ; il atteignait à la réussite parfaite.

La première *Provinciale* « faisait des merveilles » jusqu'en Sorbonne, mais elle n'y convertissait personne, et, le 31 janvier, sur la question de droit, Arnauld était censuré par 130 voix contre 9. Sa proposition était qualifiée de « téméraire, impie, blasphématoire, frappée d'anathème et hérétique », et lui-même était, par « la sacrée Faculté », « rejeté de sa compagnie, effacé du nombre de ses Docteurs, et tout à fait retranché de son corps ». Le 5 février, paraissait une seconde *Lettre* aussi mordante que la première : elle traitait de la grâce suffisante, et ceux des Dominicains qui s'étaient alliés aux Jésuites, n'y étaient point ménagés par le vigoureux polémiste. Une semaine plus tard, le 12 février, on mettait en vente la troisième *Provinciale*. Elle était précédée d'une *Réponse du Provincial aux deux premières lettres de son ami*, qui en soulignait bien adroitement le très vif succès. Le soi-disant *Provincial* citait dans sa Réponse deux billets fort élogieux qu'il était censé avoir reçus, l'un d'un Académicien, l'autre d'une dame, à propos de la première *Provinciale*. « Elle est tout à fait ingénieuse, écrivait la dame, et tout à fait bien écrite. *Elle narre sans narrer ; elle éclaircit les affaires du monde les plus embrouillées* ; elle raille finement ; elle instruit même

ceux qui ne savent pas bien les choses ; *elle redouble le plaisir de ceux qui les entendent.* Elle est encore une excellente apologie, et, si l'on veut, une délicate et innocente censure. Et il y a enfin tant d'art, tant d'esprit et tant de jugement en cette lettre, que je voudrais bien savoir qui l'a faite... » Ces deux billets ont-ils été fabriqués de toutes pièces par Pascal, à la manière de ces « notes de presse » que nos auteurs contemporains rédigent généralement eux-mêmes, et où ils se prodiguent, sous l'anonymat, les éloges les plus hyperboliques ? Il est possible, et, en ce cas, il aurait eu une très exacte conscience de son propre mérite. Mais j'inclinerais à penser que les deux billets ne sont point fictifs, et j'y verrais volontiers l'écho fidèle des impressions toutes spontanées des lecteurs simples honnêtes gens. La troisième *Provinciale* démontre « l'injustice, l'absurdité et la nullité » de la censure prononcée contre Arnauld, et, suivant un mot qui devait faire fortune, elle établit qu'il est « bien plus aisé de trouver des moines que des raisons ».

Jusqu'alors Pascal s'était tenu exclusivement sur le terrain théologique. Avec la quatrième *Provinciale*, qui est datée du 25 février, il aborde insensiblement la question morale. D'où vient ce changement de front ? Faut-il l'attribuer, comme deux témoignages différents nous y invitent, à un clairvoyant conseil du chevalier de Méré ? Mais un Pascal ne prend conseil que de lui-même ; et, avant même que Méré n'eût parlé, il avait déjà dû se dire que la théologie pure se prêtait malaisément aux longues discussions publiques : un peu neuf dans ces questions, infiniment subtiles et délicates, il devait craindre, en dépit de la collaboration de « ces

Messieurs », et en particulier d'Arnauld, d'y faire quelque faux pas. Enfin et surtout, génie tout moral, très préoccupé de pratique, ne concevant pas que la spéculation métaphysique ou religieuse ne dût, tôt ou tard, aboutir aux questions intéressant la conduite de la vie, en posant et discutant ces questions, il suivait sa pente, il obéissait à son secret instinct [1]. N'hésitons pas à dire que son génie d'écrivain y trouvait son compte : dans cette nouvelle campagne, qui s'ouvre à la quatrième *Provinciale*, et qui s'achève à la seizième, tous les dons qui se manifestent dès la première *Lettre*, — en y joignant l'éloquence, — se déploient avec une aisance, une plénitude vraiment admirables. Plus d'une fois déjà, la morale des Jésuites avait été raillée, critiquée, dénoncée ; jamais encore elle n'avait rencontré aussi redoutable et aussi puissant adversaire.

Au XVII^e siècle, il était dangereux de faire rire les « honnêtes gens », quand on avait contre soi la Sorbonne, les Jésuites et l'autorité royale. De graves mesures se préparaient contre Port-Royal. Arnauld d'Andilly, qui avait tout fait pour les prévenir par ses lettres apologétiques, fut avisé par la Cour, le 15 mars, qu'on allait disperser les solitaires. Il obtint qu'ils partiraient, dans les huit jours, de leur plein gré, et lui-même dut s'exiler quelque temps à Pomponne ; les enfants des Petites Écoles, parmi lesquels se trouvait Racine adolescent, quittèrent eux aussi la sainte maison. Aux deux monastères, on était plongé dans les larmes et dans les prières ; on implorait l'intercession divine. Or, vers le même temps, raconte le *Recueil d'Utrecht*, Pascal avait une conversation avec un incrédule, qui s'étonnait que Dieu laissât sans défense ses

véritables défenseurs. « A ce discours du libertin, M. Pascal répondit sans hésiter qu'il croyait les miracles nécessaires, et qu'il ne doutait point que Dieu n'en fît incessamment. » Sa foi n'allait pas tarder à être récompensée.

Parmi les pensionnaires de Port-Royal, il avait une nièce, Marguerite Périer, qui, depuis plus de deux ans, souffrait d'une fistule ou tumeur lacrymale, qu'on jugeait incurable, et à laquelle on se disposait à « mettre le feu ». Le vendredi 24 mars, tout le couvent de Paris adorait une épine de la couronne du Christ qu'un ecclésiastique de leurs amis avait envoyée aux religieuses. Quand le tour de l'enfant fut venu, une de ses maîtresses lui dit : « Ma fille, priez pour votre œil », et au même moment lui fit toucher la relique. La guérison fut instantanée ; on la constata après la cérémonie : « on ne pouvait reconnaître auquel de ses yeux avait été le mal ». A la nouvelle de ce miracle, qu'on ne divulgua pas tout de suite, et que les plus hautes autorités médicales du temps confirmèrent, tout Port-Royal fut transporté d'allégresse : il semblait que Dieu lui-même eût parlé en sa faveur. La persécution se relâcha quelque temps de ses rigueurs : pensionnaires et solitaires purent rentrer dans la maison des Champs. Pascal fut profondément ému par cet événement qui, si à propos, lui donnait magnifiquement raison et qui, de plus, intéressait sa propre famille. Comment ne se serait-il pas cru l'objet d'un décret nominatif de la Providence ? Si l'idée d'une *Apologie du christianisme* n'a pas, comme on l'a prétendu, jailli alors dans son esprit pour la première fois, il est certain qu'à partir de ce moment-là, elle

lui est devenue encore plus familière et plus présente. Il adopte un nouveau cachet, où il a fait représenter un ciel au milieu d'une couronne d'épines, avec ces paroles de saint Paul : *Scio cui credidi.* Enfin, il s'est senti réconforté et encouragé dans sa polémique des *Provinciales*, et il va redoubler ses coups sans scrupule. « Comme Dieu, a-t-il écrit, n'a pas rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante. »

Et le 28 mars, quatre jours après le miracle, commençait à paraître la terrible cinquième *Provinciale* : « Monsieur, voici ce que je vous ai promis. Voici les premiers traits de la morale des bons Pères jésuites, de ces hommes éminents en doctrine et en sagesse, qui sont tous conduits par la sagesse divine, qui est plus assurée que la philosophie. Vous pensez peut-être que je raille : je le dis sérieusement, ou plutôt, ce sont eux-mêmes qui le disent... » Et la lettre, commencée sur ce ton, se poursuit, implacable d'ironie vengeresse et d'habile insistance. Montalte se représente en tête-à-tête avec « un bon casuiste de la Société ». « Comme j'étais instruit, nous dit-il, de la manière dont il les faut traiter, je n'eus pas de peine à le mettre en train. » L'autre, après « mille caresses », mis sur son sujet favori, se laisse aller sans défiance, et, brandissant un volume, il commence par dispenser son interlocuteur du jeûne, au nom d'Escobar ! « Qui est Escobar, lui dis-je, mon Père ? — Quoi ! vous ne savez pas qui est Escobar, de notre Société, qui a compilé cette *Théologie morale* de 24 de nos Pères : sur quoi il a fait dans la préface une allégorie de ce livre *à celui de l'Apocalypse qui était scellé de sept sceaux.*

Et il dit que *Jésus l'offre ainsi scellé aux quatre animaux, Suarez, Vasquez, Molina, Valentia, en présence de 24 jésuites qui représentent les 24 vieillards...* » Et voilà l'ineffable Escobar, — qui ne méritait point tant d'honneur, — célèbre et ridicule pour l'éternité ! Et le dialogue se poursuit, impayable de drôlerie et de verve comique : d'un côté, Montalte, dont les questions insidieuses, les mines tantôt étonnées et tantôt scandalisées piquent et excitent la faconde théologique du naïf casuiste ; de l'autre, le bon Jésuite qui, tout à sa joie apostolique d'effacer les péchés du monde, énumère avec une inlassable complaisance les « si jolies questions » qu'ont imaginées ses doctes confrères, les solutions candidement immorales ou saugrenues qu'ils ont subtilement inventées. Tant de virtuosité casuistique le remplit d'aise et il ne tarit pas sur le génie des Filucius, des Sanchez et des autres dont il dénombre l'épique phalange : décidément, ils ont tout prévu, tout défini, tout classé, tout catalogué, ces excellents Pères, et il n'est pas un seul péché, si bizarre soit-il, qui ne trouve chez eux sa justification et son excuse. Ne leur objectez pas, déclare Pascal, l'autorité des Pères : « les Pères étaient bons pour la morale de leur temps ; mais ils sont trop éloignés pour celle du nôtre. Ce ne sont plus eux qui la règlent, ce sont les nouveaux casuistes. » La morale qu'ils préconisent a pour fondement une doctrine dont on ne saurait trop admirer l'excellence, celle des opinions probables. « Une opinion est appelée probable, lorsqu'elle est fondée sur des raisons de quelque considération. D'où il arrive quelquefois qu'un seul docteur fort grave peut rendre une opinion probable. » Et comme

il n'est rien qu'on ne puisse justifier par l'autorité d'un docteur grave, il n'est par conséquent aucun acte humain qu'on ne puisse légitimer... L'honnête casuiste est seul à ne pas voir qu'il vient de ruiner toute notion de moralité.

C'est sur ce thème, fort habilement repris, exploité et diversifié, que sont construites les cinq *Provinciales* qui suivent jusqu'à la onzième, exclusivement. Les Jésuites, à en croire Montalte, sont passés maîtres dans l'art d'éluder l'autorité de l'Évangile, des Conciles et des Pères, de tourner les règles les plus assurées de la morale chrétienne, et, à grand renfort de malicieuses citations, Pascal nous en donne de fort suggestifs exemples. Prêtres, religieux, domestiques bénéficient largement de leurs accommodantes prescriptions. Parfois, à vrai dire, ils sont eux-mêmes victimes de leurs propres relâchements : témoin, l'amusante histoire de Jean d'Alba, ce domestique du collège de Clermont qui, n'étant pas satisfait de ses gages, et conformément aux maximes des Pères, dérobait des plats d'étain, « pour se récompenser ». Mais que sont ces misères, en comparaison des beautés de la « direction d'intention » ? Grâce à cette « merveilleuse invention des casuistes, les gentilshommes, et même les prêtres et les religieux, peuvent tuer leurs semblables, en toute sécurité de conscience, s'ils le font pour défendre leur honneur ou leurs biens. Pareillement les juges, les usuriers, les banqueroutiers, les dépositaires infidèles et tous ceux qui jouissent d'un bien mal acquis, peuvent, en appliquant les ingénieuses maximes des bons Pères, s'affranchir de tout scrupule importun et poursuivre en paix leurs détestables pra-

tiques. Car les casuistes n'ont qu'un objet : « ouvrir le Paradis » au plus grand nombre d'âmes possible. Dans ce dessein, ils ont imaginé mille puériles dévotions à la sainte Vierge, et, par leurs scandaleuses complaisances en matière d'équivoque ou de « restrictions mentales », ils ont donné à croire au monde qu'on peut faire son salut dans la vie la moins édifiante et parmi les préoccupations les plus profanes. Quelques menues pratiques y suffisent : encore celles-ci, interprétées par les nouveaux docteurs, sont-elles devenues singulièrement anodines : par leurs maximes sur la confession, l'absolution, la contrition, ils ont réussi à faire du redoutable sacrement de la pénitence la plus agréable des parties de plaisir et à « décharger les hommes de l'obligation pénible d'aimer Dieu ». A ce dernier trait, Montalte qui, jusqu'alors, pour mieux laisser son Jésuite s'enferrer, n'avait esquissé que de timides objections, ne peut plus se contenir. Il nous avait prévenus : « Je me retiendrai autant qu'il me sera possible ; car plus je me tais, plus il me dit de choses. Mais, après avoir tant enduré pour votre satisfaction, je pense qu'à la fin j'éclaterai pour la mienne, quand il n'aura plus rien à me dire. » Cette fois, la mesure est comble, et il « éclate » avec une sainte violence : « O mon Père, il n'y a point de patience que vous ne mettiez à bout, et on ne peut ouïr sans horreur les choses que je viens d'entendre. — Ce n'est pas de moi-même, dit-il. — Je le sais bien, mon père. Mais vous n'en avez point d'aversion, et bien loin de détester les auteurs de ces maximes, vous avez de l'estime pour eux. Ne craignez-vous pas que votre consentement ne vous rende participant de leur crime ? Et pouvez-vous

ignorer que saint Paul juge dignes de mort non seulement les auteurs des maux, mais aussi ceux qui y consentent ?... »

Un peu étourdis tout d'abord par la vivacité imprévue de l'attaque, les Jésuites n'avaient pas tardé à se ressaisir. Éprouvant eux aussi le besoin d'en appeler à l'opinion publique, ils multipliaient, eux ou leurs amis, les réponses aux *Provinciales*. Réponses sans grâce et sans talent, où les arguments qui pouvaient porter, s'ils étaient plus habilement maniés, sont noyés et comme annihilés sous le fatras des injures, des violences, des indignations puériles, des plaintes inutiles, des petites raisons mesquines et sans force probante. Comment des hommes en général si fins ont-ils pu, en l'occurrence, se montrer si parfaitement dénués d'esprit de finesse ? [1] Comment n'ont-ils pas vu qu'ils compromettaient leur cause et qu'ils donnaient eux-mêmes des gages à l'adversaire ? Les rieurs n'étaient point pour eux, et, après les laïques, c'étaient les ecclésiastiques qui commençaient à s'émouvoir des maximes des casuistes. Dès le 12 mai, le syndic des curés de Paris proposait à l'assemblée de ses confrères l'examen des questions soulevées par les *Provinciales*, et la condamnation des casuistes ou de leur calomniateur éventuel. Le 30 mai, un curé de Rouen, Du Four, prononça, en présence de l'archevêque et de plus de huit cents de ses confrères, un grand sermon synodal contre la morale corrompue. Les vieilles animosités du clergé séculier et de « l'Église gallicane » contre la toute-puissante « Société » étaient ravivées par cette polémique. Le 9 juillet, Du Four récidivait, et le P. Brisacier, recteur du collège de

Rouen, s'adressait à l'archevêque pour obtenir « réparation d'honneur » et l'interdiction des *Provinciales* dans le diocèse. Les curés de Rouen se solidarisèrent avec leur confrère : ils ripostèrent par une contre-requête qui, accompagnée d'un mémoire, réclamait la condamnation des maximes des Jésuites. En même temps, ils priaient les curés de Paris de se joindre à eux pour dénoncer ces immorales doctrines à l'Assemblée du clergé. Le 7 août, l'assemblée des curés de Paris fit droit à leur demande et décida que leurs mémoires seraient examinés et qu'on leur « donnerait ensuite toute l'assistance ». Les *Provinciales* avaient sonné le ralliement de toutes les forces latentes qui, au sein du catholicisme français, étaient hostiles à la Compagnie de Jésus.

Fort de cet appui, Pascal va redoubler ses coups aux Révérends Pères. C'est à eux qu'à partir de la onzième *Provinciale*, il va directement s'adresser. Ils se sont plaints qu'en les attaquant, on ait « tourné les choses saintes en raillerie ». Qu'à cela ne tienne : on leur prouvera qu'il n'en est rien, qu'il est d'ailleurs fort légitime de réfuter par des railleries des erreurs ridicules, et qu'enfin si quelqu'un, en cette affaire, n'a pas su garder la juste mesure, ce sont précisément des Jésuites, un Père Lemoine, un Père Garasse, dont les bouffonneries sont un objet de scandale pour toutes les âmes pieuses. C'est en vain que les Jésuites s'efforcent, pour se défendre, d'embrouiller les questions et de donner le change : sur l'aumône, sur la simonie, sur l'homicide, leurs immorales doctrines sont bien celles qu'a flétries Pascal, et qui sont condamnées non seulement par la tradition constante de l'Église, mais encore par les

déclarations formelles de saint Ignace et des premiers généraux de l'Ordre. Leurs mensonges, leurs calomnies, leurs impostures ne tromperont personne : car il faut bien savoir que ce ne sont point là des erreurs involontaires, que, bien loin de répudier la calomnie, ils l'autorisent et la justifient au nom d'une « théologie abominable ». Armés de ces détestables principes, ils calomnient sans scrupule tous leurs adversaires, en particulier les hommes de Port-Royal, avec lesquels ils feignent de le confondre, lui, Montalte, « encore qu'il n'ait jamais eu d'établissement avec eux », et ils osent étendre jusqu'aux saintes religieuses leurs accusations infâmes. A cette pensée, l'indignation de Pascal s'emporte et s'exhale sans contrainte :

Cruels et lâches persécuteurs, — s'écrie-t-il, — faut-il donc que les cloîtres les plus retirés ne soient pas des asiles contre vos calomnies ? Pendant que ces saintes vierges adorent jour et nuit Jésus-Christ au Saint-Sacrement, selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ni dans l'Eucharistie, ni même à la droite de son Père ; et vous les retranchez publiquement de l'Église, pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Église. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. *On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature,* et *qui console l'Eglise.* Et je crains, mes Pères, que ceux qui endurcissent leurs cœurs, et qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi quand il leur parlera en juge.

Cependant, autour des *Provinciales*, la lutte se poursuivait toujours. Jésuites et jansénistes, Arnauld en

tête, échangeaient des *Lettres* ou *Réponses* dépourvues de toute aménité. Un décret de l'Index, daté du 3 août 1656, condamnait tous les écrits du belliqueux docteur publiés depuis la censure de la Sorbonne, et le 4 septembre, l'Assemblée du clergé approuvait un formulaire qui imposait à toute la France la reconnaissance des décisions pontificales concernant les cinq propositions. Le 16 octobre, une bulle du pape Alexandre VII confirmait à cet égard celle de son prédécesseur Innocent X : les cinq propositions étaient « condamnées derechef » « dans le sens auquel Jansénius les a expliquées », et l'*Augustinus* sévèrement prohibé. Mais les Jésuistes ne triomphaient pas sans résistance. Le miracle de la Sainte Épine, qui semblait être la justification de Port-Royal, était officiellement reconnu (22 octobre). D'autre part, les curés de Paris insistaient auprès de l'Assemblée du clergé pour que la morale des nouveaux casuistes fût énergiquement réprouvée, et l'Assemblée, le 24 novembre, se décidait enfin à nommer une commission pour examiner les livres incriminés : elle se contenta d'un blâme indirect, et de voter, le 1er février 1657, la réimpression des *Instructions pour les confesseurs* de saint Charles Borromée. Des mesures plus efficaces n'allaient pas tarder à suivre.

C'est dans ces circonstances nouvelles que Pascal, très préoccupé de défendre ses amis de Port-Royal du reproche d'hérésie qu'on ne cessait de leur jeter à la tête, se retourne contre le Père Annat, provincial des Jésuites et confesseur du Roi, qui venait de publier, en réponse à ses *Lettres*, un ouvrage intitulé *la Bonne foi des Jansénistes*. C'est au Père Annat que sont

adressées les deux dernières *Provinciales*, la dix-septième et la dix-huitième, qui sont datées, respectivement, du 23 janvier et du 24 mars 1657. Pascal s'efforce d'y montrer qu'il n'y a aucune hérésie dans l'Église, que les cinq propositions sont également condamnées par tous les fidèles, et par les prétendus jansénistes comme par les autres catholiques ; que toute la question revient donc à celle de savoir si elles sont dans Jansénius, et qu'il n'est pas d'autorité qui vaille contre l'évidence des faits. Ainsi la polémique s'achevait comme elle avait commencé, par une discussion toute doctrinale, que les événements en cours allaient rendre d'ailleurs assez inutile.

Rien, dans la dix-huitième *Provinciale*, ne pouvait faire prévoir que ce serait la dernière. Tout au contraire, Pascal semblait en annoncer d'autres [1] ; et, de fait, nous possédons le début d'une dix-neuvième *Lettre*, qui, comme les précédentes, eût été adressée au Père Annat. Pourquoi cette *Lettre* n'a-t-elle pas été achevée ? Pourquoi, en plein succès, Pascal s'est-il brusquement arrêté ? Tous les témoignages contemporains sont muets à cet égard et, pour suppléer à leur silence, on en est réduit aux conjectures. Rien ne nous autorise à penser que Pascal se soit lassé de son sujet. Pareillement, on ne saurait admettre, comme on l'a prétendu, qu'il se soit, vers la fin, détaché de la théologie janséniste : s'il a évolué, ce qui est exact, sur la question de la grâce, et s'il a fini par se rallier à la solution thomiste, c'est à la manière de Nicole, et, durant toute la bataille, on ne surprend pas de dissentiment sérieux entre ses amis de Port-Royal et lui. Peut-on croire, avec M. Gazier, que l'auteur des *Pro-*

vinciales a cédé aux scrupules charitables de la Mère Angélique et aux objurgations d'un Jésuite qui l'aurait supplié d'utiliser contre les adversaires de la religion le prestigieux talent dont il faisait preuve ? Il est certain que les procédés polémiques de Pascal n'étaient pas approuvés par tout le monde à Port-Royal. Dans une lettre au Père Quesnel, Arnauld rappelle, à propos des *Provinciales*, « les murmures et les plaintes des dévots et des dévotes, et même de ses meilleurs amis, qui croyaient que cette manière d'écrire n'était point chrétienne, qu'il n'y avait pas de charité, qu'on ne devait pas mêler des railleries dans les choses saintes, et que les gens de bien en étaient scandalisés. On ne saurait dire, ajoute-t-il, *combien M. Singlin*, à qui ces gens d'honneur parlaient sans cesse, *nous a tourmentés là-dessus*. Mais nous tînmes bon, et l'Église s'en est bien trouvée. » Il est possible que Pascal, — que l'objection a inquiété, puisqu'il y a longuement répondu dans la onzième *Provinciale*, — ait tenu moins bon qu'Arnauld. Et préoccupé comme il l'était d'apologétique, il a pu être touché de quelques lignes d'une *Réponse générale* d'un certain Père Morel, qui signait « le prieur de Sainte-Foy ». « Nous souhaitons, — écrivait le Père, — depuis vingt ans que les douceurs de la paix renaissent en France, et que nos armées portent la guerre dans la Turquie. C'est en quelque manière le souhait que je fais pour vous, qu'après une sincère et constante réconciliation avec les Jésuites, *vous tourniez votre plume contre les restes de l'hérésie, les langues impies et libertines*, et les autres corruptions du siècle. » Seulement, Pascal a-t-il connu l'opuscule du Père Morel ?

Une explication plus vraisemblable est celle qu'a proposée M. Lanson. La bulle d'Alexandre VII, qui condamnait si formellement Jansénius et les cinq propositions, avait été remise par le nonce au président de l'Assemblée du clergé en mars 1657. Le 17 mars, l'Assemblée en décidait la publication ; des mesures rigoureuses allaient être prises contre ceux qui n'y souscriraient pas, et se refuseraient à signer un nouveau formulaire plus explicite que le précédent. Il n'y avait plus qu'un moyen de sauver une situation déjà singulièrement compromise : c'était d'obtenir du Parlement, défenseur des « libertés gallicanes », qu'il n'enregistrât pas la bulle. Au début de juin, paraissait la *Lettre d'un avocat au Parlement à un de ses amis, touchant l'inquisition que l'on veut établir en France à l'occasion de la nouvelle bulle du pape Alexandre VII*. Or l'auteur de cette *Lettre*, — la comparaison des textes en fait foi, — est évidemment Pascal, et c'est pour l'écrire qu'il laissa inachevée la 19e *Provinciale*. La *Lettre* fut supprimée par arrêt du Conseil du 25 juin ; elle avait profondément irrité le nonce, mais les Parlementaires lui firent fête : ce ne fut que le 19 décembre que, sur l'ordre du Roi, le Parlement consentit à enregistrer la bulle. Pascal et ses amis de Port-Royal étaient battus.

L'autorité, — toutes les autorités, — avaient parlé ; il semblait qu'ils n'eussent plus qu'à se taire et à se soumettre. Déjà, le 9 février, le Parlement d'Aix avait condamné les seize premières *Provinciales*, « comme des libelles diffamatoires, à être brûlés par l'exécuteur de la haute justice, avec défense à tous imprimeurs d'en vendre ni débiter, à peine de la galère » ; et l'on

conte que les magistrats d'Aix n'ayant pas voulu se dessaisir de leurs exemplaires, le bourreau en fut réduit à brûler un simple almanach. Il semble que Pascal ait été assez ému de cette condamnation et qu'il ait eu besoin des exhortations de l'infatigable Arnauld pour soutenir son courage. L'a-t-il été également de la mise à l'index, « en présence de notre saint Père le Pape Alexandre VII », le 6 septembre, des dix-huit *Provinciales* et de la *Lettre d'un avocat* ? Il revenait vers le même temps aux mathématiques, ce qui paraît indiquer, de sa part, quelque détente, un certain désir de « divertissement ». La maladresse insolente de ses adversaires triomphants allait lui ménager une revanche et l'engager de nouveau dans la mêlée.

Vers la fin de l'année 1657, paraissait sous l'anonyme, l'*Apologie pour les casuistes contre les calomnies des jansénistes*, d'un certain P. Pirot, professeur de théologie au collège de Clermont et ami du P. Annat. Injures, bouffonneries, sophismes, propositions naïvement scandaleuses, le pauvre homme aurait voulu compromettre irrémédiablement sa cause qu'il n'aurait point procédé différemment. Les curés de Paris, réunis dans leur premier synode le 7 janvier 1658, résolurent d'en poursuivre la condamnation ; ils nommèrent une commission, présentèrent de pressantes requêtes au Parlement, à la Faculté de théologie, aux vicaires généraux, en les accompagnant d'un *Extrait* de plus de soixante propositions tirées de l'*Apologie*, et qu'ils jugeaient particulièrement répréhensibles. La commission, d'autre part, fit rédiger, le 25 janvier, un *factum*, qu'elle soumit au synode le 4 février, et qu'elle fut autorisée à faire imprimer. Selon toutes les

vraisemblances, ce *factum* avait été rédigé par Pascal. Il eut un grand succès.

Les Jésuites répondirent. Un second *factum*, également rédigé par Pascal, parut au mois d'avril. D'autres suivirent, jusqu'au mois de juin 1659. De ces sept autres *factums*, deux seulement, le cinquième et le sixième, peuvent encore avec raison être attribués à Pascal. Et c'est encore Pascal qui serait l'auteur d'un projet de mandement qu'on a retrouvé dans ses papiers, et qu'il aurait composé on ne sait pour quel évêque. Les curés de Rouen, de Nevers, d'Amiens, d'Évreux, suivirent l'exemple de leurs confrères de Paris : eux aussi, dans divers *factums*, réclamèrent la condamnation de la morale relâchée. Et l'autorité fut forcée de leur donner satisfaction. Condamnée en juillet 1658 par la Sorbonne, l'*Apologie des casuistes* fut censurée par l'évêque de Nevers, par l'évêque de Rouen, condamnée enfin à Rome. Et ce ne fut pas tout. Les « ordures des casuistes », comme les appelle Bossuet, ont été sévèrement condamnées en 1679 par le pape Innocent XI, et sur les instances de Bossuet, solennellement flétries par l'Assemblée du clergé de 1700. Et, il est vrai, les Jésuites se vengeaient en faisant condamner par le Conseil du roi et brûler par la main du bourreau la traduction latine des *Provinciales*, par Wendrock-Nicole. Mais si, sur la question doctrinale, et purement théologique, ils ont eu assez aisément gain de cause contre leur éloquent adversaire, ils ont eu plus de peine à l'emporter contre lui sur le terrain de la morale. Dans le long duel qu'il a engagé contre la puissante société, Pascal n'a pas été entièrement vaincu.

II

Que la publication des *Provinciales* ait été un grand événement littéraire, c'est ce dont les contemporains ont eu parfaitement conscience. C'était le chef-d'œuvre attendu de tous, et auquel tout le monde fait accueil. On n'avait, en prose, rien vu de semblable, depuis l'*Introduction à la vie dévote*, et le succès même de *la Fréquente communion* était largement dépassé. Nous savons que les premières *Provinciales* ont été tirées à 6.000 exemplaires, — ce qui est très considérable pour l'époque : la dix-septième l'a été d'abord à 10.000, mais écrivait d'Asson de Saint-Gilles, « il nous en faut encore beaucoup, parce qu'on rompra les formes ». Nous savons d'autre part qu'il y eut, chez divers imprimeurs, plusieurs tirages simultanés ou successifs, et pour plusieurs *Lettres*, on a pu relever jusqu'à cinq, six, et même sept éditions différentes. Tout cela suppose une prodigieuse diffusion de la première heure. L'année suivante, paraissaient à Amsterdam, chez les Elzévier, deux éditions des *Provinciales* réunies, et en 1658, les mêmes Elzévier publiaient trois ou quatre éditions de la traduction latine de Nicole. La même année, paraissait à Londres une traduction anglaise ; il existe même une édition en quatre langues, — français, latin, espagnol et italien, — datée de 1684. On le voit, comme pour le livre célèbre de saint François de Sales, le succès des *Provinciales* a été soudain et universel, et non seulement français, mais européen [1].

Les grands succès de librairie ne sont pas toujours,

mais ils sont quelquefois un signe de la haute valeur littéraire des œuvres. Ce fut le cas des *Provinciales*. Le chevalier de Méré, qui avait en partie fait l'éducation mondaine de Pascal, s'aperçut-il que son élève avait admirablement profité de ses leçons, et que Balzac et Voiture, qui passaient jusqu'alors pour les maîtres de la langue, étaient désormais singulièrement dépassés ? Non pas, à vrai dire, que le Pascal des *Provinciales* parle une langue toute nouvelle. Sa langue est celle de ses contemporains, peut-être, çà et là, avec une nuance d'archaïsme, ou même de provincialisme, que l'écrivain a un peu effacée dans les éditions ultérieures, et qui n'est pas sans en relever la verdeur. Il y a, dans la première *Provinciale*, un certain « ce me dit-il », qui scandalisait fort, un peu plus tard, le P. Daniel, et qui nous paraît, à nous, fort savoureux. Pareillement, Pascal n'a pas renoncé à la phrase ample, généreusement étoffée, surchargée d'incidentes, de conjonctions, de relatifs, que l'on parle autour de lui, et qui se ressent de ses origines latines ; mais ce qui est encombrement et embarras chez certains écrivains d'alors, — chez Descartes, par exemple, — est chez lui vivante et forte dialectique ; et, encore une fois, il suffit de lire tout haut les périodes en apparence les plus enchevêtrées des *Provinciales* pour voir, ou, mieux, pour sentir s'en simplifier l'ordonnance, s'en distribuer les divers plans, s'en éclairer les multiples intentions. Il n'y a peut-être pas, dans toute notre langue, de forme verbale qui passe mieux la rampe que celle de Pascal. D'ailleurs, il sait, quand il le faut, couper sa phrase, remplacer de longues périodes par de courtes propositions, qui sont comme autant de

traits rapidement assénés à l'adversaire. La vérité est qu'il ne s'asservit pas à un système déterminé d'avance, et que, tantôt en avance sur son temps, tantôt retardant un peu sur sa génération, il use de la langue commune avec une extrême liberté[1], subordonnant toutes choses à l'objet immédiat qu'il poursuit, à l'idée qu'il veut enfoncer dans l'esprit, au sentiment qu'il veut faire naître dans l'âme de son lecteur.

Cette façon libre et souveraine de manier la langue n'appartient qu'aux écrivains qui ont un style. *Avoir un style*, c'est traduire sa pensée d'une façon si personnelle qu'un œil exercé la reconnaîtra entre toutes les autres. Veut-on, à cet égard, se donner comme la sensation de l'originalité de Pascal ? Qu'on relise une page des *Provinciales* entre une page du *Socrate chrétien* et une page de *la Fréquente communion*. Les longs développements scolastiques d'Arnauld, dans leur continuité monotone et triste, nous révèlent un solide esprit de théologien qui s'adresse à de purs esprits et s'efforce d'emporter leur adhésion. Balzac, lui, n'est qu'un rhéteur, qui aligne laborieusement d'ingénieuses antithèses et construit, non sans art, une pompeuse forme vide, d'où la pensée et l'émotion sont également absentes. Rien de tel chez Pascal : il a autant d'art que Balzac, autant de souci de la vérité qu'Arnauld ; mais avant tout, c'est une âme vivante, infiniment riche et complexe, qui veut conquérir d'autres âmes et qui, pour les modeler à son image, s'efforce de faire passer en elles son contagieux frémissement. Les mots pour lui ne sont pas seulement des signes, de simples notations algébriques destinées à servir de

truchement entre de pures intelligences ; ce sont des sons qui expriment des états moraux et qui ont gardé de leur lointaine origine leur pouvoir d'agir sur les sens, d'évoquer des images, de traduire des émotions. Ce pouvoir, il s'agit, par de subtils assemblages, d'en multiplier les effets et de le porter, si l'on peut ainsi dire, à son maximum de rendement. C'est à quoi doit s'employer l'art de l'écrivain. Si Pascal a tant travaillé ses *Provinciales*, s'il est telle de ses petites *Lettres*, — la dix-huitième, — qu'il a refaite jusqu'à treize fois, c'est qu'en artiste épris de perfection et très difficile à satisfaire, il cherchait obstinément la forme la plus brève, la plus directe, la plus puissamment suggestive qui exprimât le plus fidèlement possible le monde d'idées et de sentiments qu'il portait dans son cerveau et dans son cœur. Veut-il faire rire aux dépens de ses adversaires ? Il sait qu'il y a des épithètes, des adverbes, des assonances, des oppositions de mots, des agencements de phrases qui soulignent et redoublent le ridicule d'une situation, d'une attitude, d'une réplique, et il excelle à les découvrir. Soyez sûrs qu'il n'a pas trouvé du premier coup l'homérique énumération, — si malicieusement distribuée et graduée, — qui, dans la cinquième *Provinciale*, fait défiler devant nous tant de noms barbares de casuistes, et dont l'effet comique est littéralement irrésistible [1]. Veut-il au contraire exposer une théorie, établir le bien fondé d'une idée théologique ou morale ? La rigoureuse propriété des termes, la simplicité des constructions, la rapide sobriété des tours, tout est calculé pour faciliter au lecteur l'intelligence d'une argumentation délicate, pour implanter aisément la conviction dans

son esprit. Pascal veut-il enfin exciter l'indignation et la colère, communiquer à autrui la passion qui couve dans son propre cœur ? Le ton s'élève ; les mots graves, chaleureux, puissants se pressent ; le mouvement de la phrase s'emporte et se précipite ; on entend l'accent de la voix qui s'enfle et qui tantôt se contient encore, tantôt s'échappe en de brusques élans, en des interruptions ardentes ; çà et là, une brève et forte image achève de colorer cette sombre et impérieuse éloquence. Et le style reproduit si fidèlement, si sobrement aussi, les remous du flot intérieur, que l'âme du lecteur se laisse peu à peu envahir par cette grande vague de sensibilité débordante dont elle subit sans défense l'âpre contact.

La variété et la force du style peuvent suffire à faire un grand écrivain. Mais combien l'écrivain est plus grand encore, quand, à ces dons suprêmes, il en joint un autre qui en rehausse singulièrement la valeur, celui de la composition ! Ce don, que les mieux doués acquièrent parfois lentement et laborieusement, il est merveilleux que Pascal, écrivain improvisé, l'ait eu du premier coup. Sans doute, s'il n'avait pas encore *écrit*, à proprement parler, — en dehors des questions scientifiques, — il avait beaucoup réfléchi aux conditions de l'art littéraire et de « l'art de persuader », et son tempérament de logicien lui tenait lieu de longues années d'apprentissage. Mais une réussite aussi parfaite et aussi soudaine que celle des *Provinciales* ne s'explique que par ce je ne sais quoi d'inexplicable que l'on appelle le génie. Qu'on en examine le détail ou l'ensemble, chacune des petites *Lettres* est un chef-d'œuvre d'architecture et d'ordonnance. Chaque

phrase forme un tout complet, une pierre solidement taillée qui vient s'enchâsser au moment opportun dans la construction qui l'attend ; chaque développement est une pièce nécessaire et prévue de l'argumentation générale ; et, sous la diversité apparente des épisodes, la pensée maîtresse se déroule avec une rigueur secrète qui, pas un instant, ne se relâche, et qui s'impose d'autant plus fortement à l'esprit qu'elle se dissimule plus discrètement. Enfin, si, d'une *Provinciale* à l'autre, le lien logique est plus lâche qu'à l'intérieur d'une même *Lettre*, — car toute polémique a des imprévus dont il faut bien s'accommoder, — il n'est point rompu ; et même, la grande habileté de Pascal consiste précisément à donner l'illusion d'une œuvre puissamment organisée, et dont les parties ont été savamment concertées d'avance, en vue d'une fin commune. Par exemple, il est possible, comme l'a prétendu Nicole, que ce soit le hasard d'une lecture d'Escobar qui ait amené Pascal à discuter la morale des Jésuites : mais qui s'en douterait, à lire d'un bout à l'autre les *Provinciales* ? Et comme, bien plutôt, l'on serait tenté de croire que Pascal, en écrivant sa première *Lettre*, avait déjà dans l'esprit le dessein de sa brusque offensive contre les casuistes ! Tant il a su bien lier la question morale à la question dogmatique ! Le triomphe de la composition pascalienne, c'est, à tous les détours du chemin, de toujours faire apercevoir le rapport qui existe entre la question particulière qu'agite présentement l'écrivain et tout l'ensemble du problème moral et religieux.

On peut pénétrer plus avant dans le secret de l'art de Pascal. On peut le voir à l'œuvre, choisissant et

utilisant les matériaux qu'il a fait entrer dans chacune de ses *Lettres*. Nous savons que ses amis de Port-Royal, Arnauld et Nicole en particulier, ont collaboré activement avec lui, qu'ils ont pour lui dépouillé des textes, recueilli des citations, probablement composé des mémoires sur lesquels il travaillait, et qui, malheureusement, ne nous ont pas été conservés. Mais nous savons aussi que Pascal vérifiait lui-même les passages qu'il se proposait de retenir et qu'il a lu « deux fois Escobar tout entier ». Sans doute il lut également d'assez près le candide P. Bauny. En se reportant à ses sources, en refaisant après lui quelques-unes de ses lectures, on se rend bien compte des transformations qu'il faisait subir à la matière brute qu'il façonnait pour l'incorporer à sa propre prose. Mieux encore : que l'on compare, comme l'a fait M. Lanson, avec le texte de certaines *Provinciales*, un petit livre d'Arnauld qui en est comme la grossière et lointaine ébauche, et dont Pascal a exprimé toute la substance, la *Théologie morale des Jésuites*, et l'on saisira sur le vif ses procédés d'artiste et d'écrivain. Des citations ou des allégations d'Arnauld il laisse tomber toutes celles qui, scandaleuses aux yeux des seuls théologiens, trouveraient les gens du monde à peu près indifférents ; il ne conserve que les autres. Et celles-là, tantôt il les abrège, et tantôt il les développe ou les complète, en se reportant au texte original. Si par hasard, ce qui lui arrive, Arnauld a négligé quelque trait ridicule ou impertinent, Pascal s'empresse de le reprendre et d'en orner telle de ses pages. Mais ces faits, ces textes, ces citations qu'il garde, il s'agit surtout pour lui de les mettre en valeur. C'était bien ici la dernière préoccupation

d'Arnauld, qui s'était contenté de dresser un simple catalogue, de classer suivant un ordre tout scolastique les propositions immorales des casuistes. Pascal, lui, en les enchâssant dans la trame souple et continue de ses *Lettres* successives, ne les produit qu'au moment précis où le besoin d'une justification ou d'une preuve se fait sentir, et il a bien soin de les accompagner de toutes les préparations, explications, réfutations et commentaires qui leur donnent tout leur sens pour le lecteur profane. De telle sorte que celui-ci, quelque insuffisante que soit son initiation antérieure, a l'agréable illusion de pouvoir suivre une subtile discussion théologique aussi aisément que s'il s'agissait de ces ingénieuses discussions littéraires, morales ou mondaines qui alimentaient alors la conversation des honnêtes gens. On définirait assez exactement l'art de Pascal, si l'on disait qu'il a transposé de l'ordre théologique dans l'ordre littéraire la sécheresse abstraite des matériaux que lui fournissaient les Arnauld et les Nicole ; et celui-ci, en l'appelant dédaigneusement un « ramasseur de coquilles », a donné la mesure de sa médiocrité d'esprit : il n'a pas compris qu'utiliser et exploiter ainsi les « coquilles » d'autrui, c'est inventer, c'est créer encore. S'il est vrai, comme l'a dit Voltaire, que Bossuet, interrogé par l'évêque de Luçon sur la question de savoir « quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avait pas fait les siens », aurait répondu : « Les *Lettres Provinciales* », voilà Pascal bien vengé des puérils dédains de Nicole.

« Ramenez *les grâces* des *Provinciales* », a dit un autre jour Bossuet, en s'adressant à Fénelon ; et le mot indique assez le cas singulier que « M. de Meaux »

faisait des « petites Lettres » ; mais, s'il n'avait pas ici une signification un peu spéciale, on pourrait le trouver assez impropre. Car, — Sainte-Beuve l'observait déjà, — *la grâce* est absente des *Provinciales*. Pascal a le goût, il a la finesse, il n'a pas la grâce. La grâce, « plus belle encore que la beauté », cette qualité charmante, un peu féminine, si grecque et si française tout ensemble, qu'un Platon, un Racine, un Voltaire, un Renan, un Lemaître ont eue si largement en partage, le Pascal des *Provinciales* l'ignore ou la dédaigne. Son génie essentiellement viril rejette cette aimable superfluité ; son sourire même a quelque chose de sévère et de tendu. Mais s'il se refuse la grâce, que Bossuet, lui non plus, n'a guère connue, il ne s'interdit pas *les grâces*, à savoir l'agrément. Il veut se faire lire du grand public et, pour cela, il sait qu'il doit rivaliser avec ces écrivains dont l'esprit, l'éloquence, les fantaisies d'imagination attirent et retiennent l'attention du commun des lecteurs. Il sait que l'homme est construit de telle sorte que la vérité toute nue n'a de prise sur lui que si elle s'enveloppe d'un voile de fiction ; et à ce besoin, ou à cette faiblesse de la nature « concupiscente », il saura se prêter sans scrupule.

Son tempérament d'ailleurs y trouvait son compte. Il y avait en lui un écrivain qui s'ignorait encore, et dont le riche et subtil génie, lentement formé à son insu par mille expériences intérieures, va brusquement éclater au grand jour. Il avait une finesse d'esprit naturelle, que le contact du monde avait aiguisée, nous l'avons vu, de telle sorte qu'elle avait fini par mériter l'approbation de Méré lui-même. Elle va s'exercer aux dépens de la naïveté, du pédantisme

théologique des bons Pères, et sous les formes les plus variées. Presque toutes les sortes d'esprit se sont donné rendez-vous dans les *Provinciales* : depuis la malice amusée, à demi innocente, légitime revanche du bon sens sur la vanité et sur la sottise, jusqu'à la raillerie cruelle, presque sanglante, et déjà voltairienne de ton et d'accent ; il n'y manque guère que cette ironie détachée, supérieure, et qui se moque un peu d'elle-même, que notre siècle a bien connue, et qui, lorsqu'elle n'est pas une simple fantaisie poétique, est surtout une forme de notre dilettantisme. Pascal n'est à aucun degré un dilettante : il ne joue pas, il ne s'enchante pas lui-même des échappées de sa verve ; même quand il paraît s'amuser ou se divertir, il reste sérieux, presque tragique. Il y a en lui un fond d'ardeur et de sombre passion qui partout se devine et qui parfois éclate. Alors, c'est l'éloquence : une éloquence âpre et forte, totalement exempte de déclamation, chose infiniment rare, et précisément parce qu'elle est totalement dénuée de virtuosité, une éloquence qui sait prendre les tons les plus divers : la gravité, la tristesse, la pitié, l'indignation, le mépris, la colère. Cette véritable éloquence « qui se moque de l'éloquence » faisait pour la première fois son apparition dans la prose française : elle laissait bien loin derrière elle les tâtonnements du vieux Du Vair et ceux aussi de Balzac ; et Bossuet qui, là-bas, dans sa ville de Metz, venait d'écrire sa *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry*, a dû se sentir, en lisant Pascal, tout éclairé et réconforté : de fait, « les *Lettres au Provincial*, dont quelques-unes ont beaucoup de force et de véhémence, et toutes une extrême délicatesse », sont l'une des

rares lectures françaises qu'il recommandait un peu plus tard au cardinal de Bouillon pour la formation d'un orateur. Pareillement, enfin, soyons assurés que Molière, qui, à ce moment-là, jouait dans les provinces, et qui avait déjà composé, avec quelques farces, *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*, lut de fort bonne heure les *Provinciales*, non sans profit sans doute, et qu'il en admira profondément les qualités dramatiques. Qui sait si ce n'est point l'exemple de Pascal qui l'a définitivement orienté vers la comédie sérieuse? Car Pascal, en composant ses *Lettres*, s'est découvert un véritable talent d'auteur comique, qu'évidemment il ne se connaissait pas la veille, et qu'il a merveilleusement exploité. Il avait d'abord d'instinct, — car cette qualité ne s'acquiert guère, — le don du dialogue, l'art des reparties vives, naïves, familières, qui laissent transparaître la vérité profonde d'un caractère, et j'imagine que, dans la conversation quotidienne, il devait, quand il s'abandonnait à sa verve, être un étonnant metteur en scène. Il avait encore, et surtout, l'imagination dramatique. Chose admirable, et sinon unique, du moins très rare dans l'histoire des littératures, ce logicien, ce puissant inventeur d'idées abstraites savait voir et évoquer le détail concret, l'aspect extérieur des choses et des êtres. Son imagination, l'une des plus complètes peut-être que l'on connaisse, lui représentait, avec une force et une vivacité singulières, tout à la fois l'intérieur des âmes, la réalité vivante des attitudes morales, et la physionomie des hommes, leurs gestes familiers, le son de leur voix et l'intonation de leurs paroles. Ce bon Jésuite, si accueillant, si caressant même, qui a si candidement subi

« l'empreinte » de sa compagnie, qui ne jure que par Escobar, et pour lequel la casuistique est un nouvel évangile, je ne sais si Pascal l'a vu ; mais il nous le fait voir. Le portrait est si subtilement tracé, si net et si juste de ton, que nous ne l'oublierons plus. Il ira prendre sa place dans la glorieuse galerie où sont rassemblées, plus vivantes que les créatures réelles, les effigies de tant de créatures imaginaires que l'art a sauvées de la mort.

Les plus grandes œuvres de la littérature et de l'art sont celles dont l'analyse n'épuise pas l'intérêt. Par la variété du ton et de l'inspiration, par la nature des questions traitées, par l'habileté de la mise en œuvre, par l'ampleur et la solidité de la composition, par la vigueur concentrée et le sobre éclat du style, les *Provinciales* sont l'une des dates essentielles de la littérature française.

III

Marquent-elles une date aussi importante dans l'histoire des idées ? La question, depuis trois siècles, a soulevé des discussions ardentes, et qui, vraisemblablement, ne sont pas encore closes. Essayons de voir un peu clair dans cette controverse obscure.

Il est tout d'abord assez oiseux de se demander si Pascal a été, oui ou non, sincère dans la polémique. Les âmes passionnées comme la sienne, et d'ailleurs profondément chrétiennes, peuvent errer ; elles sont toujours sincères. Et assurément, dans notre désir, — un peu pharisaïque, — de perfection, nous leur

souhaiterions certains raffinements de conscience qu'elles n'ont pas eus. Par exemple, sous prétexte qu' « il n'avait jamais eu d'établissement avec les pieux solitaires », nous sommes un peu gênés que Pascal ait déclaré à plusieurs reprises, « et en propres termes » : « Je ne suis point de Port-Royal », et nous voudrions qu'on ne pût pas lui reprocher l'une de ces équivoques qu'il a lui-même si éloquemment flétries. De même, nous nous étonnons à bon droit que ce pénétrant moraliste ait pu involontairement confondre le duel avec l'homicide pur et simple, et nous sommes tentés de nous demander si, dans le secret de son cœur, il a bien pu être dupe de ses propres sophismes. Mais il faut résister à la tentation, relire, à ce propos, un beau sermon de Bourdaloue sur *la Fausse conscience*, et se dire que le propre de la passion est, précisément, de fausser les plus hautes consciences. Hélas ! quel est le juste, quel est le saint même qui puisse se vanter d'avoir toujours obéi aux arrêts d'une conscience parfaitement droite ?

Tout en étant très sincère, Pascal a donc fort bien pu recourir à des procédés de polémique d'une fâcheuse déloyauté. Les Jésuites de son temps le lui ont amèrement reproché ; ils ont crié à l'imposture, aux citations controuvées ou inexistantes. Or, vérification faite, on n'a guère trouvé qu'une douzaine de passages où Pascal a plus ou moins dénaturé le sens des auteurs qu'il citait. Assurément il ne cite pas ou ne traduit pas toujours littéralement ; mais c'était l'usage du temps, moins scrupuleux que le nôtre, et les fameuses cinq propositions n'avaient pas été obtenues par un autre moyen. Il y a lieu d'ailleurs de faire observer, avec

Brunetière, que ces quelques erreurs matérielles, du reste regrettables, n'entament en aucune façon la thèse générale de Pascal, et que, si celui-ci l'avait voulu, rien ne lui eût été plus facile que de remplacer les textes incriminés par d'autres encore plus probants, c'est-à-dire plus scandaleux.

Ce qui est sans doute plus grave, c'est l'habitude presque constante qu'a Pascal de présenter à l'état brut en quelque sorte les décisions des casuistes, sans les considérants et restrictions qui souvent en atténuent l'effet et qui, parfois même, les justifient. Il supprime les nuances qui, en pareille matière, sont essentielles ; il simplifie à l'excès les problèmes et les solutions ; il change ainsi, de proche en proche, la physionomie générale du débat et il déplace les questions qu'il discute. Par exemple, dans la 14e *Provinciale*, discutant la question de l'homicide, il cite et condamne une opinion de Lessius : « Il est permis de tuer celui qui veut nous faire un affront, selon l'avis de tous les casuistes, *ex sententia omnium*, comme dit Lessius. » — « Par quelle autorité, s'écrie Pascal, vous qui n'êtes que des particuliers, donnez-vous ce pouvoir de tuer aux particuliers, et aux religieux mêmes ? Et comment osez-vous usurper ce droit de vie et de mort, qui n'appartient essentiellement qu'à Dieu, et qui est la plus glorieuse marque de la puissance souveraine ? » Le mouvement est assurément fort beau. Mais quoi ! Si l'on se reporte au texte latin, on s'aperçoit que Lessius a ajouté : « quand on ne peut repousser autrement cette injure, *quando aliter ea injuria arceri nequit.* » Et il ne s'en tient pas là. Il déclare que cette « opinion est admissible en théorie, mais qu'il faut

éviter le désir de vengeance, *cavenda tamen vindictæ libido* », et qu'au total, et en fait, il la recommande peu ; il estime, dans l'intérêt général, qu'il suffit « de répondre à des injures verbales par des paroles, *injuriæ verbales verbis repelli* ». On se demande ce qui reste de la belle indignation de Pascal. Et l'on pourrait multiplier les exemples.

Le malheur est que cette relative inexactitude dans l'exposition des idées de détail qu'il réfute, Pascal la transporte dans l'examen des théories générales qui forment le fond du débat entre ses adversaires et lui. Soit, par exemple, la question du probabilisme qui est traitée tout au long dans la 5e *Provinciale*. C'est on le sait, la doctrine qui, en matière morale, permet de choisir, entre deux opinions probables, — c'est-à-dire recommandées par des auteurs graves, — la moins probable, et donc la moins sûre. Que la doctrine puisse conduire à d'étranges abus, c'est ce que personne ne conteste, pas même les Jésuites, Mais, outre qu'ils ne l'ont pas inventée, — Pascal lui-même le laisse entendre, moins nettement d'ailleurs qu'on ne voudrait, — on ne saurait nier qu'elle réponde à des nécessités impérieuses. La vie morale serait trop simple et trop facile, s'il suffisait, pour s'y conduire, comme Pascal tend à nous le faire croire, de la conscience individuelle et du Décalogue. Les consciences les plus droites ont parfois besoin d'être éclairées du dehors, et il est tout naturel qu'elles prennent conseil d'autres consciences, auxquelles leur science et leur sainteté confèrent une autorité légitime. C'est là tout le principe du probabilisme. Plus d'un directeur janséniste a été probabiliste sans le savoir, ou même en le sachant. Celui qui,

ayant à résoudre pour son compte personnel un de ces difficiles cas de conscience comme la vie en présente si souvent, se refuserait à consulter un « auteur grave », ressemblerait à un homme qui, atteint d'une grave maladie, prétendrait se guérir suivant ses propres lumières, et se refuserait à consulter un médecin particulièrement compétent.

Nous touchons ici à la question plus générale de la casuistique. Cette question, on sait comment Pascal l'a posée et tranchée. Sous prétexte que certains casuistes de la Compagnie de Jésus ont multiplié les décisions saugrenues ou immorales, il a enveloppé la casuistique tout entière dans la réprobation que lui inspiraient ces doctrines. Et après lui on a renchéri sur ses indignations et ses anathèmes. « Casuistique et morale relâchée, a écrit sans sourciller Ernest Havet, sont choses inséparables. » Les casuistes, de leur côté, — ceux du XVII^e^ siècle tout au moins, — se sont en général fort maladroitement défendus. Leurs réponses sont d'une extrême faiblesse. Quand ils n'ont pas tenté des apologies difficiles, ils se sont jetés dans des chemins de traverse, ont ergoté sur des textes, protesté de la parfaite pureté de leurs intentions, de leur moralité personnelle. Or Escobar paraît avoir été un fort saint homme, et s'il est vrai qu'on ait voulu le déférer à l'Inquisition « parce qu'on trouvait sa doctrine trop sévère », il faut avouer qu'il a joué de malheur en tombant dans les mains de Pascal. Mais quand il serait établi que la très grande majorité des prescriptions d'Escobar fût d'une correction irréprochable et que l'inspiration même de sa morale fût d'une louable austérité, la chose, au fond, n'importe guère. Et qu'im-

porte encore que les complaisances de certains casuistes leur aient été dictées par leur désir d'arracher nombre de pénitents aux tribunaux de l'Inquisition espagnole, que d'autres aient été comme entraînés par leur imagination, par une sorte de virtuosité dialectique ? Ce sont là simples excuses de gens qui s'obstinent à plaider coupables. Et qu'on n'aille pas dire, pour achever de les innocenter, que les gros livres de casuistique, rédigés en latin, étaient faits pour les confesseurs, et non pour le grand public : au XVII^e^ siècle, le grand public lisait couramment le latin. En 1656, paraissait la *quarante-deuxième* édition de la *Théologie morale* d'Escobar. « Si naïf qu'on le suppose, dit à ce propos plaisamment Brunetière, a-t-il pu croire que les confesseurs eussent à eux seuls consommé quarante et une éditions de son livre ? » On commençait d'ailleurs, pour ceux qui ne savaient pas le latin, à publier des livres de casuistique en langue vulgaire. La *Somme des Péchés*, du P. Bauny, — dont une *sixième* édition avait paru en 1641, — était écrite en français ; et le bon Père a si bien senti lui-même le danger éventuel de telle ou telle de ses décisions qu'à propos de l'assistance que les serviteurs peuvent prêter à leurs maîtres dans leurs galanteries, il rédige sa consultation en latin, et qu'il ajoute : « Voilà les choses que j'ai jugé devoir être insérées en ce lieu, et ce en langue non vulgaire, crainte que *sues et connues du même peuple, elles ne lui baillassent sujet de quelque liberté non louable.* » Voilà un aveu qui a dû réjouir Pascal.

Mais encore une fois, qu'importent les erreurs individuelles, les imprudences ou les naïvetés d'Escobar ou du P. Bauny ? La vraie question n'est pas là ;

elle est uniquement de savoir si, oui ou non, la casuistique, en soi, est une chose légitime, si, oui ou non, les Jésuites s'en sont servi comme d'un moyen de domination. Or la casuistique, c'est-à-dire la science des cas de conscience, est si peu une invention des Jésuites, qu'elle a existé de tout temps, et qu'en fait on ne saurait concevoir de morale sans casuistique. Qui donc a dit qu'il est souvent plus difficile de connaître son devoir que de l'accomplir ? La vie, — la vie sociale surtout, — n'est pas simple : elle est un tissu, parfois singulièrement enchevêtré, d'obligations en apparence contradictoires, ou tout au moins si différentes les unes des autres, que les esprits les plus droits, les consciences les plus scrupuleuses, — et précisément parce qu'elles sont scrupuleuses, — ne sachant comment concilier ces antinomies, comment satisfaire exactement à tous ces devoirs, hésitent, se troublent, appellent à l'aide des âmes plus éclairées, des esprits plus désintéressés et plus lucides. C'est alors qu'intervient la casuistique. Le casuiste, dont c'est le métier d'étudier les conflits de devoirs et de les résoudre en les conciliant, le casuiste apaise ces consciences inquiètes ; il les délivre des scrupules excessifs, et qui paralysent ; il leur rend le calme et la sérénité ; il les fait bénéficier de son expérience morale, théorique et pratique ; il les aide, non pas à tourner la loi, mais à établir une sage hiérarchie entre les devoirs ; il leur suggère les moyens de satisfaire, sans rien outrer, et dans une mesure raisonnable, aux diverses exigences qui s'imposent réellement à elles ; il leur enseigne à proportionner leur effort au caractère plus ou moins impérieux des obligations que la vie leur

apporte. En vérité, il n'y a rien là que de très naturel et de très humain, de très moral même. On ne saurait citer une seule morale religieuse qui ne fût accompagnée de quelque casuistique. Pour le catholicisme, en particulier, dont l'action morale repose presque tout entière sur la confession et sur la direction de conscience, la casuistique fait partie intégrante de sa définition même, et les jansénistes eux-mêmes ont dû suivre la règle commune : qu'ils l'aient voulu ou non, Saint-Cyran, Singlin, Arnauld ont été les casuistes de leurs pénitents. Chose plus significative encore : il n'est pas jusqu'aux morales purement rationnelles ou philosophiques qui ne doivent recourir, elles aussi, à cette science si décriée. Il y avait une casuistique stoïcienne ; il y a une casuistique kantienne. La casuistique répond à des besoins essentiels et permanents de la nature humaine, et il faut retourner et rectifier le mot d'Ernest Havet : casuistique et morale sont choses inséparables.

Est-ce dire que la casuistique, comme d'ailleurs toutes les bonnes et justes choses de ce monde, ne puisse offrir certains dangers, et que tout soit à approuver dans les décisions des casuistes ? Non, certes, et les nombreuses condamnations qu'ont encourues certains casuistes sont là pour nous prouver qu'ils n'ont pas su toujours éviter le piège que leur métier même tend à leur bon vouloir. Car il y a une déformation professionnelle qui est comme inhérente au métier de casuiste : à raffiner sur des cas imaginaires, à inventer des solutions ingénieuses, à légiférer dans l'abstrait, le casuiste en vient assez vite à perdre de vue la réalité, à trouver toutes simples des situations ou des propo-

sitions que le bon sens proclame extravagantes ou immorales. Il est ainsi tout naturellement entraîné à une indulgence souvent excessive pour des fautes qui lui paraissent courantes, et qui ne sont que l'exception ; à vivre habituellement par la pensée dans l'anormal, il en oublie les conditions de la vie normale. Si Pascal s'était contenté de dénoncer ce danger, en indiquant les réserves nécessaires, il aurait eu avec lui tous les esprits raisonnables et tous les honnêtes gens. Son tort est d'avoir conclu du particulier au général, et d'avoir impliqué dans le procès de certains casuistes le procès de la casuistique tout entière.

De la casuistique et de la Compagnie de Jésus. Les deux causes, sans être nécessairement solidaires, — car il existait des casuistes avant Ignace de Loyola et dans d'autres ordres que celui qu'il a fondé, — ont été, en fait, assez étroitement liées. Il paraît certain que le grand développement de la casuistique a coïncidé avec celui des Jésuites et il semble bien que les plus illustres casuistes aient fait partie de la célèbre société. Il y a à cela une raison d'ordre général. La naissance des sociétés modernes au XVI^e^ siècle a fait lever un peu partout des âmes plus complexes, plus nuancées, plus difficiles à guider et à satisfaire qu'elles ne l'étaient au moyen-âge ; la direction de conscience a pris dès lors une extension qu'elle n'avait pas eue auparavant. Les Jésuites, avec ce merveilleux esprit d'opportunité qui les caractérise, ont donné à ces besoins nouveaux les satisfactions qu'ils réclamaient : ils se sont improvisés directeurs de conscience et casuistes, comme ils se sont improvisés éducateurs. Que leur influence en ait puissamment bénéficié, c'est

l'évidence même. Que l'accroissement de cette influence ait trop souvent été, ou paru être, l'objet essentiel de certains casuistes, c'est ce qui était inévitable : les ordres religieux ont leurs défauts, comme toutes les institutions humaines, et comme l'Inquisition entre les mains des Dominicains, la casuistique a fort bien pu, entre les mains des Jésuites, servir, plus ou moins consciemment, des intérêts non pas personnels, mais corporatifs. Que, d'autre part, l'abus de la casuistique ait entraîné beaucoup de Jésuites à un excès d'indulgence, que, d'une manière générale même, *exceptis excipiendis*, la Compagnie ait eu quelque tendance à « mettre des coussins sous les coudes des pécheurs », c'est ce qui paraît difficilement contestable[1]. Enfin, qu'en combattant leurs adversaires, les Jésuites aient eu trop souvent recours à des procédés fâcheux, que la charité chrétienne et la simple « honnêteté » réprouvent également, c'est ce qu'on ne saurait nier : les hommes sont les hommes, et la religion même corrige, atténue, elle ne supprime pas les passions humaines. Mais, à prendre les choses de plus haut, la question change d'aspect. Bien loin de vouloir, de parti pris, abaisser et dégrader l'idéal chrétien, — Pascal lui-même se défend de les en accuser, — les Jésuites se sont efforcés d'y rallier le plus grand nombre possible d'âmes. Psychologues très avisés, sachant bien qu'il ne faut demander à chaque âme que ce dont elle est virtuellement capable, ils n'ont voulu décourager aucune bonne volonté, et la casuistique, la direction de conscience leur ont été un moyen, comme l'a très bien dit M. Lanson, d' « obtenir à chaque moment des consciences la plus grande *approximation*

réellement possible dans la poursuite de la perfection morale ». Et cela valait infiniment mieux sans doute que de « captiver les consciences sous des rigueurs très injustes ». Les excès, les abus ne doivent pas nous faire oublier la grandeur du but poursuivi. Les *Provinciales* « ont failli ruiner le crédit moral des Jésuites » ; si elles y avaient réussi, il est sûr que « quelque chose de la religion même y aurait également péri ». On ne peut, là-dessus, que donner raison à Brunetière, — qui n'avait pas toujours pensé de même, — quand il ajoute : « Si Pascal conquérait à sa sévérité quelques âmes très pures, il risquait d'en irriter de moins pures, *qui sont aussi des âmes.* » Il faisait plus. Par ses violentes attaques contre la Compagnie de Jésus, il donnait corps à ce que l'on pourrait appeler *la légende du Jésuite*, légende qui, jusqu'à Béranger, Courier et Eugène Sue, a défrayé tant de pamphlets et de romans irréligieux. S'il avait pu prévoir que Voltaire ferait des *Provinciales* tant d'éloges, manifestement intéressés, il se serait pris à douter de l'entière légitimité de son œuvre.

A-t-il, en cours de route, douté de l'excellence de la théologie que, sous l'influence de Port-Royal, il a professée, notamment dans ses premières *Provinciales* ? A divers signes, on pourrait le croire, et Nicole dit, en propres termes, que Pascal « n'a pas peu aidé » à lui faire adoucir sa conception de la grâce. Mais, cette réserve faite, que d'objections soulèvent les idées de Pascal touchant ces hauts problèmes de métaphysique religieuse ! A-t-il bien vu seulement comment les questions se posent et, en les posant à sa manière, — qui est celle de Port-Royal, — ne les a-t-il pas déna-

turées ? Il est au total assez facile de présenter une caricature de Molina et du molinisme, de plaisanter sur le pouvoir prochain, sur la grâce suffisante qui ne suffit pas. Mais quoi ! n'est-ce pas là l'éternel — et insoluble — problème des rapports de « l'Être infini et sans parties » avec les pauvres êtres finis que nous sommes ? Si la toute-puissance et l'omniscience de Dieu sont sans limites, — j'entends sans limites volontaires, — si la grâce fait tout en nous, que devient dans tout cela la liberté humaine et, avec la liberté, la morale tout entière ? Ceux qui ne veulent pas se contenter, comme Bossuet, de « tenir fermement les deux bouts de la chaîne », ceux qui veulent, comme les molinistes, tenter de résoudre la contradiction, ceux-là sont bien obligés de chercher des moyens termes, d'avoir recours à des explications un peu subtiles, sujettes à discussions, à distinctions et à réserves. Il est sans doute plus commode de supprimer en fait l'un des deux termes, comme le font allègrement les jansénistes, qui sacrifient si aisément la liberté humaine à l'omnipotence divine. Dira-t-on, comme ils disaient eux-mêmes, qu'ils ne sont, en cette affaire, que les fidèles interprètes de saint Augustin ? Mais c'est précisément ce que niait l'Assemblée générale du clergé de France qui, le 4 septembre 1656, en condamnant « la doctrine des cinq propositions », déclarait formellement que cette doctrine « n'est point celle de saint Augustin, que Jansénius a mal expliquée contre le vrai sens de ce saint Docteur ». Quand d'ailleurs il serait prouvé que l'Assemblée du clergé s'est trompée, jusqu'à quel point l'autorité de saint Augustin, toute vénérable qu'elle soit, doit-elle paralyser et arrêter

l'évolution ultérieure de la dogmatique chrétienne ? Les Jésuites, avec leur souple génie, se sont rendu compte que la tradition augustinienne [1], encore très en honneur au XVII[e] siècle, n'avait pas l'avenir pour elle, et qu'elle risquait de heurter, et de plus en plus, les idées et les consciences modernes ; ils l'ont corrigée, tempérée, humanisée ; ils ont poursuivi l'œuvre qu'un saint Thomas, un saint François de Sales avaient inaugurée ; et l'Église, qui a condamné Jansénius, n'a pas répudié leur effort.

En face d'une conception de la religion qu'il jugeait attentatoire aux droits de Dieu, Pascal a dressé la sienne. Elle est haute et elle est dure. Elle exaltera les âmes fortes : elle risquera de décourager les âmes faibles. Dieu est tout, et l'homme n'est rien, ou, plutôt, depuis la chute originelle, la nature humaine, destituée de toute excellence, n'est plus que chair de péché. Mais sur cet abîme de perdition Dieu a fait luire sa grâce : une grâce toute gratuite qu'il donne à qui lui plaît, conformément aux souverains décrets de sa sagesse et de sa justice, qui ne ressemblent pas à la sagesse et à la justice humaines. Lutter sans trêve contre la nature, substituer à cette nature déchue et mauvaise un être de volonté sainte et d'amour, voilà l'objet unique de la vie, l'œuvre imprescriptible du salut. Point d'arrêt dans cette œuvre ; point de sourires, ni de divertissements aux détours du chemin ; une ascension âpre, continue, douloureuse, vers un sommet dont la conquête nous paiera de tous nos efforts, de toutes nos renonciations successives. Encore une fois, c'est une conception d'une tragique et puissante austérité. Qu'elle comporte une large part de

profondeur et de vérité, en dehors même de toute révélation, c'est ce qu'il est difficile de contester. Personne n'a proclamé plus fortement que Pascal que l'œuvre du perfectionnement moral est une œuvre rude, laborieuse et de longue haleine, qu'elle s'impose à tout homme digne de ce nom, et qu'il n'y a pas de vraie morale sans ascétisme. Personne ne nous a plus éloquemment mis en garde contre la misère, les bas instincts de notre nature. Personne enfin n'a mieux montré que la conscience individuelle est, en dernier ressort, le facteur essentiel, l'agent responsable de toutes nos démarches intimes, et que tout effort de vie spirituelle doit commencer par une « réformation de l'homme intérieur ». Mais, ceci dit, comme nous voilà loin d'un saint François d'Assise ou d'un saint François de Sales ! Comme leur religion à eux est plus hospitalière, plus accueillante, plus indulgente aux humaines faiblesses ! Elle nous élève aussi haut, mais elle nous est plus fraternelle. Ne disons pas qu'elle est plus aimante, car les rigueurs de Pascal ne doivent pas nous dissimuler l'ardent mysticisme qu'elles recouvrent, mais avouons qu'elle rebute moins la nature. Le fond du jansénisme est la peur de Dieu, et l'esprit de l'Évangile y est trop souvent offusqué par l'esprit biblique. « Comme les saints, a écrit Pascal dans sa douzième *Provinciale*, comme les saints ont toujours pour la vérité ces deux sentiments d'amour et de crainte, et que leur sagesse est toute comprise *entre la crainte qui en est le principe*, et l'amour qui en est la fin, les saints ont aussi pour l'erreur ces deux sentiments *de haine et de mépris*... » Et encore : « Car ne voyons-nous pas que *Dieu hait et méprise les pécheurs*

tout ensemble, jusque-là même qu'à l'heure de leur mort, qui est le temps où leur état est le plus déplorable et le plus triste, *la sagesse divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels.* » Ces paroles sont rudes ; elles expriment, d'ailleurs, nous le verrons, la pensée de Port-Royal plutôt que la pensée profonde, la pensée dernière et intime de Pascal. Mais soyons assurés qu'un saint François de Sales ne les eût jamais écrites. Il n'y a pas trace dans les *Provinciales*, et on peut le regretter, du *Misereor super turbam...*

Grande œuvre certes, noble, puissante et grave, de haute portée littéraire, puisqu'elle a fondé la prose française classique, mais œuvre de passion et de colère, plus que de justice. Il n'est pas sûr qu'elle n'ait pas nui à la religion, qu'elle prétendait servir. « Un mensonge immortel », a dit Chateaubriand : le mot est trop dur, et il est injuste. Mais qu'à certains égards, les *Provinciales* soient une erreur de génie, c'est ce dont les plus fervents admirateurs de Pascal, s'ils veulent être impartiaux et équitables, sont bien forcés de convenir.

LIVRE IV

VERS LA SAINTETÉ

« La maladie, disait Pascal, est l'état naturel des chrétiens. » Ce fut, en tout cas, l'état naturel de Pascal dans les quatre dernières années de sa vie. Les *Provinciales* ont été écrites dans une période, sinon de pleine santé, tout au moins d'accalmie et de moindres souffrances. Les *Pensées* ont été jetées sur le papier au cours d'une lente et douloureuse agonie : elles sont la revanche du roseau pensant sur la matière qui l'écrase et qui le tue ; elles seraient moins émouvantes et moins profondes, si elles ne portaient pas les divins stigmates de la douleur.

I

La vie extérieure de Pascal, à l'époque des *Provinciales*, nous échappe un peu. Nous savons par Mme Périer qu'au moment de sa conversion, pour « rompre toutes ses habitudes, il changea de quartier ». Ce fut alors sans doute, — vers la fin de 1654, — qu'il loua une maison, qu'il ne devait quitter qu'à la veille de sa mort, et qui était située « hors et près la porte Saint-

Michel, paroisse Saint-Cosme » ; il avait une porte de derrière qui entrait dans le jardin du Luxembourg. Pour détourner les soupçons, — car les Jésuites semblent s'être doutés d'assez bonne heure qu'il était l'auteur des « petites Lettres », — il quitta quelque temps sa demeure, et vint se loger, sous le nom de M. de Mons, dans une auberge de la rue des Poirées, à l'enseigne du *Roi David*, en face du collège même des bons Pères. Il est probable que, durant ces deux années de lutte ardente, de vie fiévreuse, agitée, de conciliabules secrets, de labeur intense, « le secrétaire de Port-Royal » changea souvent de résidence, car il s'agissait de dépister de puissants adversaires et d'échapper à leurs représailles. On y réussit assez bien ; ce n'est guère qu'en 1659 qu'il fut avéré que les *Provinciales* étaient de Pascal.

Grâce à Mme Périer, nous connaissons plus exactement les habitudes essentielles et les gestes familiers de sa vie intérieure. En se convertissant, il avait pris la résolution de renoncer au monde et « de retrancher toutes les inutilités de la vie, au péril même de sa santé ». « Renoncer à tout plaisir et à toutes superfluités », telle fut, depuis lors, sa maxime constante, et qu'il mettait scrupuleusement en pratique. Tout infirme qu'il fût, il s'ingéniait à se passer le plus possible du service de ses domestiques. « Il faisait son lit lui-même, il allait prendre son dîner à la cuisine et le portait à sa chambre, il le rapportait ; et enfin il ne se servait de son monde que pour faire sa cuisine, pour aller en ville, et pour les autres choses qu'il ne pouvait absolument faire. » La prière, la lecture et la méditation de l'Écriture Sainte, à laquelle il prenait « un

plaisir incroyable », et qu'il « savait toute par cœur », voilà à quoi il employait « tout son temps ». Il lisait aussi les commentaires, et le problème religieux sous ses divers aspects absorbait toutes ses pensées.

A en croire Mme Périer, ce fut le miracle de la Sainte Épine qui lui inspira le « désir de travailler à réfuter les principaux et les plus faux raisonnements des athées ». Le témoignage est trop direct et, à tout prendre, trop formel, pour qu'on se permette de le discuter [1]. J'ai pourtant quelque peine à croire que l'idée d'une Apologie du christianisme n'eût pas déjà plus d'une fois, et peut-être même assez souvent, traversé l'esprit de Pascal, et je ne serais même nullement surpris qu'elle se fût présentée à lui dès l'époque de sa première conversion. Pascal était né apologiste, comme il était né géomètre : son ardeur de conviction, son besoin d'apostolat, son goût des démonstrations exactes et des raisonnements irréfutables s'accommodaient trop bien d'un dessein de ce genre. Que d'ailleurs ce projet n'ait pris définitivement corps que sous l'impression profonde produite par le miracle de la Sainte Épine, il est possible. Ce qui est sûr, c'est qu'une fois cette grande idée conçue, elle devint vite la pensée maîtresse de Pascal, sa passion dominante et sa principale raison de vivre. Écrire, en témoignage de sa croyance et pour conquérir à Dieu d'autres âmes, le grand livre décisif et fort dont il se savait maintenant capable, un livre qui pourrait être, pour son temps, l'équivalent de l'œuvre de saint Augustin pour le sien, un livre où il se mettrait enfin tout entier, avec son génie de savant, de penseur et d'écrivain, avec sa foi de chrétien, bref, avec toute sa pensée et tout son

cœur, ce devait être là le rêve ardent et généreux de cette vie finissante. Qui sait si le désir secret de se vouer sans tarder à cette noble tâche n'a pas été pour quelque chose dans la brusque interruption des *Provinciales* ? Il semble bien, en tout cas, qu'aussitôt dégagé de l'âpre polémique, il se soit préparé de son mieux à son œuvre d'apologiste et de convertisseur.

Convertisseur, il l'avait été presque de tout temps, et, en pleine mêlée des *Provinciales*, il trouvait le loisir de l'être encore. Sa conversion avait déterminé celle de deux de ses amis, le jurisconsulte Domat et le duc de Roannez [1]. Celui-ci avait une sœur de vingt-deux ans qui, jusqu'alors, n'avait songé qu'au monde. La conversion de son frère avait dû vivement la frapper. Au mois d'août 1656, elle était allée à Port-Royal, pour y vénérer la Sainte Épine et demander la guérison d'un mal d'yeux ; elle se crut touchée de la grâce et appelée à la vie religieuse. Son frère, à qui elle s'en ouvrit, ainsi qu'à son confesseur et à « quelques personnes de Port-Royal », — probablement Singlin et Pascal, — fut d'avis qu'il fallait attendre, et, pour éprouver sa vocation, il l'emmena avec lui dans son gouvernement du Poitou. Une véritable correspondance de direction, dont nous n'avons que des fragments, s'engage alors entre Pascal et la jeune fille. De retour à Paris, Mlle de Roannez, pour ne pas désobliger son frère, patiente encore cinq mois. Sa mère, enfin mise au courant de ses projets, leur fait la plus vive opposition. Peine perdue : un matin de juillet 1657, elle s'échappe, se rend à Port-Royal, où elle demande à être reçue. Singlin et la mère abbesse lui font ouvrir la porte, et elle entre au noviciat « avec

une ferveur extraordinaire » sous le nom de sœur Charlotte de la Passion. Sa mère ayant obtenu une lettre de cachet pour la faire sortir du couvent, elle prononça, avant de quitter Port-Royal, des vœux de chasteté qu'elle renouvela souvent dans la suite et se coupa les cheveux. Jusqu'en 1664, elle vécut complètement retirée du monde. Mais Pascal étant mort, et Singlin, et Mme Périer ayant dû quitter Paris, Mlle de Roannez, « n'ayant plus de soutien », se reprit à sa vie d'autrefois, et, s'étant fait relever de ses vœux, elle épousa le duc de la Feuillade. Sa destinée fut malheureuse : son premier enfant mourut sans baptême ; le second fut contrefait ; le troisième, une fille, resta naine très longtemps, et mourut subitement à dix-neuf ans ; elle-même fut atteinte de cruelles maladies et subit de terribles opérations. Elle supportait tous ses maux en esprit de pénitence et presque avec joie, car elle se reprochait de n'avoir pas été fidèle à sa vocation. Pauvre âme inquiète, faible et troublée, qui ne sut être ni tout à fait au monde, ni tout à fait à Dieu. On se demande si, en la poussant au cloître, Pascal n'avait pas vu plus clair en elle que ceux qui l'arrachèrent à Port-Royal et firent d'elle une pauvre mère si douloureuse. Nul doute qu'en religion elle aurait eu une vie plus heureuse.

Les lettres que lui écrivit Pascal en 1656, si incomplètes qu'elles soient, suffisent à ruiner l'inconvenante légende qui veut que l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* ait aimé Mlle de Roannez et que, n'ayant pu l'épouser, il l'ait jetée au couvent. Pascal n'a fait que la confirmer dans une vocation qu'il n'avait point provoquée, et qui avait paru sérieuse à

des directeurs plus autorisés que lui. « En vérité, lui disait-il un jour, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrais être infaillible dans mes jugements ; vous ne seriez pas mal si cela était, car je suis bien content de vous, *mais mon jugement n'est rien.* » Ce n'est pas là le langage d'un homme qui n'admet pas qu'il puisse se tromper, en matière de direction spirituelle. Si d'ailleurs, à l'ordinaire, Pascal a le ton assez dogmatique, est-on bien sûr qu'il n'y fût pas autorisé par ce qu'il savait ou devinait de la nature morale de sa pénitente ? Sa direction, — du moins la direction qu'il donne à la sœur de son ami, — n'aurait sans doute pas convenu à toutes les âmes : de quel droit affirmerions-nous qu'elle ne lui convînt pas à elle ? Elle ne paraît pas s'être plainte de l'austérité de l'idéal qu'on lui propose, et qui peut nous rebuter, nous autres, mais qui semble avoir très exactement répondu à ses aspirations. Assurément, Pascal est dur, et quand il parle du monde comme « d'une maison pestiférée ou embrasée », son intransigeance mystique peut nous paraître excessive. Assurément, il prend le christianisme par le côté terrible plutôt que par le côté tendre, et il y a dans ses lettres un appétit de mort dont l'expression n'est peut-être pas sans danger. Assurément, il ne semble pas avoir ce que l'on pourrait appeler le sentiment de la différence de vocation des âmes, et peut-être, à le suivre trop aveuglément, peuplerait-on les couvents plus qu'il n'est nécessaire. Mais, encore une fois, qui nous affirme que ce ne fût pas là le langage qu'il fallait tenir à M^lle^ de Roannez ? Certaines âmes, à la fois très hautes et un peu faibles, ont besoin d'être prises fortement en main, et elles ne se réalisent

pleinement, elles ne donnent tout ce qu'on est en droit d'attendre d'elles que si elles sentent peser sur elles l'impérieux ascendant d'une volonté rigide, d'une conscience exigeante et sévère. Mlle de Roannez paraît bien avoir été de ces âmes-là.

Elle ne fut pas la seule personne dont Pascal ait assumé la direction. Au témoignage, trop peu remarqué, de Mme Périer, il voyait « souvent des gens de grand esprit et de grande condition, qui, ayant des pensées de retraite, *demandaient ses avis et les suivaient exactement* ; et d'autres qui étaient travaillés de doutes sur les matières de foi, et qui, sachant qu'il avait de grandes lumières là-dessus, venaient à lui le consulter, *et s'en retournaient toujours satisfaits* ; de sorte que toutes ces personnes, qui vivent présentement fort chrétiennement, *témoignent encore aujourd'hui que c'est à ses avis* et à ses conseils, et aux éclaircissements qu'il leur a donnés, *qu'ils sont redevables de tout le bien qu'ils font.* » Il est fâcheux que nous en soyons réduits à ces indications un peu sommaires : Pascal a été peut-être le premier en date, et non le moindre, des directeurs de conscience laïques, et cet aspect de sa physionomie morale mériterait d'être moins imparfaitement connu.

Diriger, agir sur la pensée et la conduite de ceux qui l'approchaient, modeler des âmes suivant l'idéal intérieur que sa foi lui avait fait concevoir, tel était, à n'en pas douter, l'un de ses besoins les plus profonds, l'une de ses passions les plus vives. A cette disposition se rattache le curieux et ardent désir qu'il avait, et que nous a rapporté Nicole, de se consacrer à l'éducation d'un prince, si les circonstances s'y fussent

prêtées, allant même jusqu'à déclarer « qu'il sacrifierait volontiers sa vie pour une chose si importante ». Il avait, paraît-il, longuement réfléchi à cette question, et il avait là-dessus beaucoup de « vues » qui ne se sont malheureusement pas retrouvées dans ses papiers. A défaut de ces pensées pédagogiques, Nicole nous a conservé le souvenir de « trois discours assez courts qu'il fit à un enfant de grande condition », probablement le fils aîné du duc de Luynes, aux environs de 1660. Ces trois « discours sur la condition des grands » sont d'une bien ingénieuse et pénétrante philosophie. On ne saurait être à la fois plus « révolutionnaire » et plus « conservateur » que ne l'est Pascal. Pour lui, c'est le pur hasard qui préside aux distinctions sociales, à ce qu'il appelle « les grandeurs d'établissement ». A ce titre, elles ne sont, en elles-mêmes, nullement respectables ; mais elles le deviennent, en un certain sens, du fait de leur existence même ; « nous leur devons des respects d'établissement ». Seules les grandeurs naturelles méritent le respect intérieur. « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime ; mais il est nécessaire que je vous salue. » Si les grands veulent se pénétrer de ces principes, ils se conduiront en « honnêtes gens », bons, équitables et bienfaisants envers ceux qui leur sont soumis. Et certes, ils ne doivent pas en demeurer là ; ils doivent « aspirer à ce royaume de charité où tous les sujets ne respirent que la charité et ne désirent que les biens de la charité ». Ils doivent, en un mot, sous peine de se damner, suivre l'exemple du duc de Roannez qui, converti par Pascal, résigna son gouvernement du Poitou, renonça au monde et finit ses jours dans la

retraite. Saint François de Sales n'eût pas admis, — et on ne peut lui donner tort, — qu'il fût impossible de faire son salut dans le monde.

II

En rompant avec son passé, Pascal avait dit adieu à ce qui avait été le suprême divertissement de sa jeunesse, à ces recherches scientifiques qui lui avaient procuré tant de joies intellectuelles et tant de gloire mondaine. Mais il est sans doute plus facile de se dérober à ses passions que d'échapper à son génie. Déjà, en 1657, Pascal s'était laissé entraîner à une correspondance scientifique avec le savant belge de Sluse, chanoine de la cathédrale de Liège. Un jour de l'année 1658, il fut repris plus fortement que jamais par ses maux. Ce fut d'abord un mal de dents qui lui enleva tout sommeil. Dans l'une de ses insomnies, il se prit à songer « sans dessein » au difficile problème de la Roulette, ou cycloïde, qui déjà avait attiré son attention, et, de réflexions en réflexions, il en découvrit « comme malgré lui » la solution, avec une aisance « dont il fut lui-même surpris ». Fort détaché de ces vanités, il ne prit même pas la peine de mettre ses démonstrations sur le papier ; mais comme il en parlait incidemment au duc de Roannez, celui-ci lui représenta que, dans l'intérêt même de la religion et de son œuvre apologétique, il devait livrer au public le résultat de ses spéculations involontaires. Pascal prit feu là-dessus, — peut-être plus vivement qu'une rigoureuse humilité chrétienne ne l'eût comporté, —

et il rédigea tout son travail « avec une précipitation extrême, en huit jours ». Il fit plus : il mit au concours, d'abord sous l'anonyme, puis sous le pseudonyme d'Amos Dettonville, les divers problèmes concernant la roulette, consignant entre les mains de Carcavi une somme de soixante pistoles en faveur de ceux qui remporteraient le prix, et s'engageant, si personne n'y réussissait, à en publier lui-même les solutions au bout de trois mois. Un Jésuite de Toulouse, le P. Lalouère, se mit sur les rangs et envoya, pour quelques-unes des questions posées, des solutions, d'ailleurs imparfaites, et que Roberval avait déjà trouvées : ce fut là l'origine d'une polémique où Amos Dettonville se souvient peut-être trop d'avoir été Louis de Lontalte et malmène plus que de raison l'estimable savant toulousain. Un Anglais, Wallis, envoya aussi des réponses intéressantes, mais incomplètes, et Pascal fut en définitive l'unique vainqueur de ce tournoi scientifique. Les *Lettres* et *Traités* où il a consigné ses recherches ont, depuis trois siècles, provoqué l'admiration de tous les hommes du métier : les « vérités profondes et extraordinaires » qu'ils renferment ont dessillé les yeux de Leibniz et l'ont mis sur la voie du calcul infinitésimal ; en les lisant, *subito lucem hausi*, a-t-il écrit. D'Alembert y voyait « un mouvement singulier de la force de l'esprit humain », et l'on a pu dire sans exagération de ces pages qu'elles « marquent une date importante dans l'histoire de la pensée humaine ».

Ce devait être là, d'ailleurs, en matière scientifique, la dernière manifestation de ce rare génie aux perçantes intuitions, aux vues d'avenir si puissamment synthétiques. D'abord la maladie, — cette maladie qui,

écrivait Carcavi, le 14 août 1659, « consiste dans une espèce d'anéantissement et d'abattement général de toutes ses forces, » — a paralysé, quatre années durant, presque toute son activité intellectuelle : « il ne savait, ajoute Carcavi, s'appliquer à quoi que ce soit qui demande tant soit peu d'attention qu'il n'en sente une incommodité considérable ». Et puis, et surtout peut-être, il devait, et de plus en plus, se reprocher d'avoir trop aisément cédé à l'appel de son génie, à ce *libido sciendi et excellendi* que ses maîtres condamnaient avec une si âpre intransigeance. Dans l'entraînement des discussions scientifiques, il s'était plus d'une fois laissé aller à l'enivrement de la découverte, et sa passion de primer, de dominer, d'attirer, lui tout seul, les applaudissements et les louanges, même sous le voile de l'anonyme et du pseudonyme, s'était manifestée par un peu d'aigreur, de promptes et faciles ironies, d'orgueilleuses impatiences et de multiples dérogations à ces grandes lois de la charité et de l'humilité qui sont l'essence même du christianisme. Et enfin, qu'est-ce que le problème de la Roulette auprès du problème du salut ? Qu'est-ce que la satisfaction de quelques *esprits*, rares privilégiés de l'intelligence, en comparaison de la conquête, de l'éternel bonheur d'un certain nombre d'*âmes* ? De plus en plus, cette œuvre lui apparaissait comme « la chose uniquement nécessaire ». Le 10 août 1660, il écrivait à Fermat :

Car, pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve *le plus haut exercice de l'esprit* ; mais, en même temps, je la connais pour *si inutile*, que je fais peu de différence entre un homme *qui n'est que géomètre* et un habile artisan. Aussi je l'appelle *le plus beau métier du*

monde, mais enfin ce n'est qu'un métier ; et j'ai dit souvent qu'elle est bonne *pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force : de sorte que je ne ferais pas deux pas pour la géométrie,* et je m'assure fort que vous êtes de mon humeur. Mais il y a maintenant ceci de plus en moi, que *je suis dans des études si éloignées de cet esprit-là, qu'à peine me souviens-je qu'il y en ait.*

Cette fois, le détachement est complet. L'ascétisme chrétien a fait son œuvre. Ce haut et fier génie, ce savant qui va de pair avec les plus grands, au-dessus de la géométrie place maintenant « l'honnêteté », et au-dessus de l'honnêteté, la charité, c'est-à-dire la foi chrétienne intimement sentie et humblement vécue. A peine si quelques expressions un peu fortes, — « le plus haut exercice de l'esprit », « le plus beau métier du monde », Fermat, « le premier homme du monde », — nous rendent encore l'écho de la vive admiration d'autrefois.

A l'époque où il se passionnait pour la Roulette, Pascal, toujours préoccupé, comme nous l'avons déjà noté, d'applications pratiques, ne dédaignait pas de tourner son esprit inventif à des objets plus modestes. Il imagina vers 1658 les premiers omnibus parisiens. Mais dans cet esprit réaliste et complet, l'idée ne surgissait jamais à l'état pur et abstrait, en quelque sorte, mais bien au contraire tout armée de pied en cap pour la vie. Cette « invention », qui consistait à « établir des carrosses, à l'instar des coches, dans la ville et faubourgs de Paris, où chacun ne paiera que sa place pour un prix tout à fait modique, allant incessamment d'un quartier à l'autre », il la conçut avec tous les détails d'organisation qu'elle comportait ; l' « af-

faire », — car c'en était une à ses yeux, mais qui était motivée par les incessants besoins de sa charité, — mit deux ou trois ans à aboutir ; le duc de Roannez y fut associé dès le début ; et le samedi 18 mars 1662, les carrosses à cinq sols circulaient dans Paris, « avec un éclat et une pompe merveilleuse » dont Mme Périer nous a transmis le souvenir, et un succès qui ne s'est point démenti. Les artisans qui « cessaient leur ouvrage pour les regarder, en sorte que l'on ne fit rien samedi dans toute la route non plus que si c'eût été une fête », se doutaient-ils qu'ils devaient cette innovation au plus grand savant qu'eût alors la France ?

Celui-ci n'aurait pas été l'esprit généralisateur et pénétrant qu'il était avant tout si, préparant une *Apologétique*, c'est-à-dire une démonstration de la vérité du christianisme, il n'avait pas longuement réfléchi aux questions de méthode, aux procédés les plus efficaces pour obtenir de ses lecteurs l'adhésion de la pensée, l'assentiment de la volonté. Et c'est pourquoi l'on a pu dater avec quelque vraisemblance de ces années 1658 ou 1659 deux fragments qui nous sont parvenus de lui sur *l'Esprit géométrique* et sur *l'Art de persuader*. L'ordre véritable consiste à tout définir et à tout prouver ; mais tout définir est impossible, et l'esprit géométrique doit seulement se rapprocher de cet idéal en partant de notions simples, évidentes par elles-mêmes, et qu'on s'abstiendra de définir. Il nous révèle que l'homme est placé entre deux infinis, l'infini de grandeur et l'infini de petitesse, participant de l'un et de l'autre. S'il n'était pas déchu de sa nature primitive, il concevrait les vérités divines uniquement par l'esprit ; mais, dans l'état présent,

Dieu a voulu « qu'elles entrent du cœur dans l'esprit ». « Il paraît de là que, quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur » et agir en conséquence. En d'autres termes, l'art de persuader, c'est d'abord l'art de connaître les hommes, et ceux-là seuls sauront faire partager leurs convictions qui seront d'avisés psychologues. Nous verrons le parti que Pascal a su tirer de cette vue dans les *Pensées*, et nous savons par Mme Périer qu'il la mettait constamment en pratique. « Quand il avait, nous dit-elle, à conférer avec quelques athées, il ne commençait jamais par la dispute, ni par établir les principes qu'il avait à dire ; mais il voulait auparavant connaître s'ils cherchaient la vérité de tout leur cœur ; et il agissait suivant cela avec eux, ou pour les aider à trouver la lumière qu'ils n'avaient pas, s'ils la cherchaient sincèrement, ou pour les disposer à la chercher et à en faire leur plus sérieuse occupation, avant que de les instruire, s'ils voulaient que son instruction leur fût utile. »

Il est probable que c'est pour convertir quelques-uns de ces « athées » que Pascal a écrit le célèbre fragment du *Pari*, qu'on a quelque peine à rattacher à l'ensemble de l'*Apologie* et qui, peut-être, n'y devait point figurer. Il avait dû souvent rencontrer de ces incrédules qui, tout férus déjà de ce rationalisme scientifique que Descartes, sans l'avoir expressément voulu, avait mis à la mode, et que l'âge suivant va recueillir et développer, esprits forts qui se croient toujours en garde contre les surprises du sentiment, de l'imagination ou des sens, et qui, n'admettant que ce qui se compte ou

ce qui se pèse, sont rebelles aux plus saisissants raisonnements métaphysiques. A ceux-là, Pascal, se souvenant de ses recherches touchant la « règle des partis », et ramassant toutes les ressources de l'esprit géométrique, va proposer un pari suprême. Dieu est ou il n'est pas. La raison toute seule ne peut résoudre le problème. Parierons-nous pour ou contre ? Le sceptique se récuse ; il ne veut point choisir : « Le juste est de ne point parier. » — « Oui, reprend Pascal, mais il faut parier ; cela n'est point volontaire, vous êtes embarqué ». Que nous le voulions ou non, la vie nous entraîne dans son cours ; vivre, c'est choisir, c'est parier ; se donner la mort, c'est parier encore. Donc, puisque le pari s'impose, quel est le plus raisonnable, le plus sûr ? D'un côté, si Dieu n'est pas, le sacrifice d'une pauvre vie humaine, avec ses plaisirs misérables, ses funestes passions et leur inévitable cortège d'amertumes, de dégoûts, de remords et d'angoisses. De l'autre, si Dieu est, toute une éternité de vie heureuse. Comment hésiterions-nous ? — « Je le confesse, je l'avoue. Mais... je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. » — « Vous voulez aller à la foi... Apprenez de ceux qui sont liés comme vous *et qui parient maintenant tout leur bien...* Suivez la manière par où ils ont commencé : *c'est en faisant tout comme s'ils croyaient,* en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. *Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira.* » — « Mais c'est ce que je crains. » — « Et pourquoi ? Qu'avez-vous à perdre ?... »

Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez

point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ; mais n'en aurez-vous point d'autres ? *Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie* ; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous reconnaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné.

— Oh ! ce discours me transporte, me ravit.

— Si ce discours vous plaît *et vous semble fort*, sachez qu'il est fait par un homme *qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier* cet être infini et sans parties, *auquel il soumet tout le sien*, de se soumettre aussi le vôtre *pour votre propre bien et pour sa gloire* ; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse...

Étrange et superbe morceau où la dialectique la plus pressante s'unit à l'émotion la plus intense et qui, par la profondeur de la pensée, par la beauté de la forme, par la noblesse et par l'humanité de l'accent, compte parmi les plus belles pages de la prose française. Il nous apporte sans doute l'écho d'un entretien particulièrement dramatique et décisif de Pascal avec l'un de ces « athées » ou de ces incrédules qui venaient le consulter et « s'en retournaient toujours satisfaits ». Ces adjurations passionnées, ces expressions véhémentes, presque brutales dans leur franchise volontaire, ces aveux intimes, et, d'autre part, ces exclamations admiratives de l'incroyant ébranlé, tout cela, c'est de la vie même, transportée toute brûlante sur le papier. Et quel jour un tel fragment nous ouvre le fond de l'âme de Pascal, sur ses dispositions et sa méthode d'apologiste, sur la crise même d'où il est sorti transformé ! Certes, il ne s'est point *converti* au sens absolu et moderne du mot, n'ayant

jamais été incrédule ; mais sa conversion d'une foi morte à une foi vivante, n'en a pas moins eu tous les caractères d'une conversion véritable, et les « moyens de croire » qu'il prescrit, ce sont ceux-là mêmes qu'il a mis personnellement en pratique. D'autre part, si son argumentation est si convaincante, c'est qu'elle n'est pas une œuvre de l'esprit : elle est le prolongement de sa vie mystique, l'épanouissement de sa prière : Pascal « se met à genoux auparavant et après ». Ce penseur austère est dévoré de la plus ardente charité : son action sur l'âme de l'incrédule ne serait point si efficace, si l'incrédule ne sentait dans l'âme fraternelle de Pascal un fond d'amour désintéressé, une ardeur de tendresse dont ne peut pas ne pas s'émouvoir toute sensibilité généreuse.

III

Parmi toutes ces hautes pensées d'apostolat et d'apologétique, Pascal n'oubliait pas ses amis de Port-Royal. A la suite du miracle de la Sainte Épine, la persécution avait subi un temps d'arrêt. « Vraisemblablement, écrit Racine, la piété de la Reine fut touchée de la protection visible de Dieu sur ces religieuses. » Novices et pensionnaires ne furent plus inquiétées et leur recrutement put s'opérer sans contrainte ; les solitaires, et Arnauld lui-même, purent rentrer au « désert » ; M. Singlin enfin put être institué sans difficulté par le cardinal de Retz directeur des religieuses. Mais en 1660, tout change. La Cour est désormais acquise aux mesures de rigueur contre le

jansénisme. Les Petites Écoles sont dispersées ; on déterre le formulaire de 1657, et sous l'influence des archevêques de Rouen et de Toulouse, l'Assemblée du clergé va en imposer la signature. Mazarin meurt le 9 mars 1661, et les événements se précipitent. Le 13 avril, ordre est donné d'expulser immédiatement les pensionnaires et les novices des deux monastères ; Singlin est obligé de partir et de se cacher, et les deux vicaires généraux sont mis en demeure de faire signer le formulaire. Favorables au fond à Port-Royal, ils publièrent le 19 juin un mandement auquel Pascal passe pour avoir collaboré, et qui, maintenant fort habilement la fameuse distinction entre le fait et le droit, atténuait un peu l'effet du formulaire et pouvait tranquilliser certaines consciences. Arnauld et Singlin conseillaient la signature pure et simple. D'autres, plus intransigeants, voulaient au moins quelques mots d'explication. La mère Angélique, qui était mourante, se félicita que la maladie lui fût un prétexte à ne pas tremper dans « ce mystère d'iniquité », mais elle laissa les religieuses de Port-Royal de Paris suivre les conseils d'Arnauld et signer. A Port-Royal des Champs, on résista plus longtemps. La sœur de Sainte-Euphémie écrivit à ce propos à la sœur Angélique de Saint-Jean une longue lettre angoissée où elle critiquait très librement le mandement et où elle exposait ses scrupules. « *Puisque les évêques ont des courages de filles*, disait-elle, *les filles doivent avoir des courages d'évêques* ; mais si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est à nous de mourir pour la vérité. » Et encore : « Pardonnez-moi, je vous en supplie, ma chère sœur, je parle dans l'excès d'une douleur *à quoi je sens bien qu'il faudra*

que je succombe, si je n'ai la consolation de voir au moins quelques personnes se rendre volontairement victimes de la vérité. » Elle signa pourtant, la mort dans l'âme, la pauvre sœur de Sainte-Euphémie ; mais, trois mois après, le 6 octobre 1661, elle mourait, à trente-six ans. Elle avait dit vrai : la douleur d'avoir agi contre sa conscience l'avait tuée. Quand Pascal apprit la mort de sa sœur, il dit simplement : « Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir ! »

Encore une fois, Jacqueline lui avait montré la voie à suivre. Et qu'il l'ait suivie jusqu'au bout, il faut le bien mal connaître pour en douter un seul instant. [1] Cassé par le conseil du Roi le 9 juillet, désapprouvé par un bref du Pape, le mandement pacificateur fut remplacé par un autre qui parut au début de novembre et qui ne donnait prétexte à aucune équivoque. La mère Angélique était morte. La mère Agnès, qui était abbesse, fut régulièrement remplacée, le 12 décembre, par la vaillante mère Madeleine de Ligny. On exerça une forte pression sur les religieuses pour les amener à signer le formulaire purement et simplement ; elles signèrent, mais avec une déclaration qui annulait en fait leurs signatures. Visites épiscopales, conférences, longs et minutieux interrogatoires, on mit tout en œuvre pour les faire revenir sur leur décision ; elles refusèrent. Et pourtant la déclaration qu'elles avaient signée n'avait pas eu l'approbation de Pascal, qui, redevenu plus intransigeant que jamais, estimait que les droits de la vérité s'en trouvaient lésés.

Nous, Abbesse, etc., — disait la déclaration élaborée non sans peine par les messieurs de Port-Royal, — considérant que, dans l'ignorance où nous sommes de toutes

les choses qui sont au-dessus de notre profession et de notre sexe, tout ce que nous pouvons est de rendre témoignage de la pureté de notre foi, nous déclarons volontiers par cette signature qu'étant soumises avec un profond respect à N. S. P. le Pape et n'ayant rien de si précieux que la foi, nous embrassons sincèrement et de cœur tout ce que Sa Sainteté et le Pape Innocent X en ont décidé et rejetons toutes les erreurs qu'ils ont jugé y être contraires.

De longues discussions écrites et orales s'engagèrent là-dessus entre Pascal, tout malade qu'il fût, et ses amis de Port-Royal. Un jour, pour en finir, on se réunit chez Pascal, et « chacun y expliqua son sentiment ». Pascal déclara « qu'on ne pouvait en conscience signer ces paroles : *n'ayant rien de si précieux que la foi, nous embrassons sincèrement et de cœur tout ce que les Papes en ont décidé*, puisque c'était tacitement condamner la grâce efficace qui était le sens de Jansénius que le Formulaire, selon lui, condamnait ». Arnauld et Nicole combattirent cette opinion, et on leur donna raison contre Pascal. Celui-ci, qui avait fait sur lui-même un violent effort pour exposer sa manière de voir, fut si douloureusement affecté de cette opposition, qu'il tomba évanoui. Revenu à lui, il dit à Mme Périer qui l'interrogeait sur les causes de cet accident : « Quand j'ai vu toutes ces personnes-là, que je regarde comme ceux à qui Dieu a fait connaître la vérité et qui doivent en être les défenseurs, s'ébranler, je vous avoue que j'ai été si saisi de douleur que je n'ai pu la soutenir, *et il a fallu succomber*. » Il parle ici comme naguère la sœur de Sainte-Euphémie. Ces Pascal sont tous les mêmes : ils succombent quand on touche à ce qu'ils croient être la vérité. L'évanouissement du frère fait écho à la mort de la sœur. Ames

tragiques, dont la sensibilité morale est si vive qu'à la moindre atteinte elles se brisent, comme ces purs cristaux qui se rompent au moindre choc.

Seulement, ce qu'il faut bien voir et reconnaître loyalement, c'est qu'une telle attitude conduit tout droit au schisme, qu'à tout prix Port-Royal a voulu éviter. Pascal, s'il avait vécu, serait-il allé jusque-là ? Nous n'en pouvons rien savoir. « Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello.* » Ce mot des *Pensées* est, à n'en pas douter, un mot d'hérétique, et Pascal était un terrible logicien. Mais les plus fougueux logiciens ont parfois de singulières inconséquences, et « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Or, il est incontestable que « le cœur » de Pascal n'inclinait point à l'hérésie. Il semble qu'on puisse noter dans l'évolution de sa pensée et de sa vie religieuses un double mouvement parallèle dont l'observation minutieuse, si elle était possible, serait bien instructive. En même temps qu'il adhère de toutes les forces de son esprit à la doctrine augustinienne, ou plutôt janséniste de la grâce, il tend à s'en détacher pratiquement, et, par delà les divergences théologiques, à embrasser et à vivre le fonds substantiel du christianisme éternel. Nous avons là-dessus le très curieux témoignage de Nicole. Nicole, lui aussi, était préoccupé, « sans rien changer, ni altérer, ni affaiblir dans le fond des choses », d'ôter à la doctrine de saint Augustin « un air de dureté qui en éloigne bien des gens ». Et il ajoute que Pascal « n'a pas peu aidé à nourrir en lui cette inclination. Car, *quoiqu'il fût la personne du monde le plus roide et le plus inflexible pour les dogmes de la*

grâce efficace, il disait néanmoins que, s'il avait eu à traiter cette matière, il espérait de réussir à rendre cette doctrine et de *la dépouiller tellement d'un certain air farouche qu'on lui donne*, qu'elle serait proportionnée au goût de toute sorte d'esprits... Il m'a même dit quelquefois, poursuit Nicole, que s'il eût disposé de son esprit, et que ses maladies continuelles ne lui en eussent pas ravi l'usage, il n'aurait pu s'empêcher de s'y appliquer, et d'essayer de rendre toutes ces matières si plausibles et si populaires, que tout le monde y aurait entré sans peine. »

Rapprochons ces lignes de Nicole des fragments qui nous ont été conservés de Pascal sur la grâce. Évidemment, il y a eu là, et peut-être à son insu, un effort pour se détacher du pur jansénisme, ou, tout au moins, pour le ramener à une conception plus humaine et plus orthodoxe des choses. A mesure qu'il vit plus profondément son christianisme, sa vie religieuse brise en quelque sorte les cadres trop ridiges de la théologie qui lui a été enseignée. Car elle lui a été enseignée, la théologie janséniste ; et certes, elle l'a séduit par sa rigueur logique, par l'âpre et sombre poésie qui s'en dégage ; mais elle n'est pas l'expression directe, spontanée, vécue de sa propre pensée. Et quand, à ces notions venues du dehors, il applique son intelligence, il est curieux d'observer que c'est pour les retoucher dans un sens que Jansénius n'aurait certainement pas approuvé. Par les habitudes de son esprit, par certaines dispositions de son tempérament, par fidélité aussi à la mémoire de sa sœur, Pascal s'enfonçait, et de plus en plus, dans le jansénisme. Par sa réflexion personnelle, par sa vie religieuse, il commençait à s'en

évader. Et la mort l'a surpris en pleine évolution [1]. Au fond, il y avait une contradiction secrète, et dont peut-être n'a-t-il pas eu nettement conscience, entre les conceptions dogmatiques que Port-Royal lui avait transmises, et les exigences de sa pensée et de sa vie morale ; et peut-être, si nous connaissions mieux le détail de ses démarches intimes, saisirions-nous plus clairement encore un effort de libération que nous ne pouvons que pressentir.

Cet effort apparaît manifeste dans un certain nombre de pages qui, sans être expressément datées, semblent bien se rapporter aux dernières années de la vie de Pascal. Ne parlons pas encore des *Pensées*, qui veulent être étudiées à part, et longuement. Mais on n'aperçoit pas d'inspiration janséniste dans le fragment intitulé *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui*. On n'en découvre pas non plus dans un *Abrégé de la vie de Jésus-Christ* que Pascal avait composé en suivant de très près un opuscule de Jansénius, et où, de loin en loin, il mêle ses réflexions personnelles au récit des faits qu'il rapporte. Et surtout il n'y en a pas la moindre trace dans cet admirable *Mystère de Jésus* que Faugère, il n'y a pas un siècle, a eu la gloire de nous faire connaître, et qui est bien l'un des plus purs joyaux de la littérature religieuse. Là, nous planons bien au-dessus de toutes les divergences ou discussions théologiques. Dans ce sublime dialogue entre l'âme chrétienne et son Dieu, Pascal a retrouvé l'inspiration qui, naguère, lui dictait son *Mémorial*. A travers peut-être quelques années de distance, les deux morceaux se rejoignent par la ferveur contagieuse de l'émotion et par l'intimité de l'accent.

« Lorsqu'on lui envoyait des billets tous les mois, nous dit Mme Périer, comme on fait en beaucoup de lieux, il les recevait avec un respect admirable ; il en récitait tous les jours la sentence. » Elle nous indique là sans doute l'origine du *Mystère de Jésus*. Pascal a reçu, avec son respect habituel, le billet mensuel que lui a envoyé Port-Royal ; il a récité la sentence, — nous ne savons laquelle, — qu'il contenait : il a longuement prié, offrant ses souffrances qui, ce jour-là, ont été plus torturantes qu'à l'ordinaire, en expiation de ses propres fautes, et pour la conversion des incrédules, et pour « ajouter ses plaies » à celles de Jésus-Christ. Il a repris son Évangile ; il y a relu pieusement les divers récits de la Passion. A méditer ces textes sacrés, à revivre le drame douloureux du Calvaire, sa sensibilité a été remuée jusqu'en ses plus intimes profondeurs ; sa vive imagination entre en branle : elle lui représente avec une force singulière les acteurs de la divine tragédie et les sentiments qui les agitent ; il revoit tous les détails de la scène ; il en est un des témoins ; il sent la présence de l'auguste Crucifié, qui lui parle comme à l'un de ses disciples. Il est à l'une de ces heures privilégiées où les grands poètes, les grandes âmes religieuses sont saisies par ce qu'on appelle l'inspiration, où toutes les puissances de notre être, exaltées au-dessus d'elles-mêmes, tendues vers un même objet, semblent douées d'une capacité de vibration et d'expression qui dépasse la commune mesure [1]. Et il jette sur le papier les idées, les impressions, les sentiments, les sensations, les visions qui l'obsèdent, en un mot, tout ce qu'il a dans l'âme, en ce rare moment de sa vie spirituelle.

Le morceau commence comme une méditation : c'est une suite de réflexions douloureuses sur l'agonie du Christ au jardin des Oliviers, sur l'abandon dont il est l'objet de la part de ses disciples endormis : « Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes ; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même... Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là... Jésus sera en agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps... »

Puis, brusquement, comme si Dieu, touché des longues prières de son serviteur fidèle, se décidait à répondre à cet ardent appel, la voix du Sauveur, ineffable, se fait entendre :

— Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

Je pensais à toi dans mon agonie, *j'ai versé telles gouttes de sang pour toi...*

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?...

Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel... Je te suis plus ami que tel et tel, car j'ai fait pour toi plus qu'eux...

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.

— Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

— Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je dis est un signe que je te veux guérir...

— Seigneur, je vous donne tout.

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures, *ut immundus pro luto.*

Qu'à moi en soit la gloire, et non à toi, ver de terre.

Dialogue sublime qui égale, et peut-être dépasse

les plus touchantes pages de l'*Imitation*. La sublimité en est faite du mépris absolu de l'art dont il témoigne. De certains morceaux de Chateaubriand Sainte-Beuve disait justement qu' « en prose il n'y a rien au delà ». Ici, il faut dire qu'en poésie même, il n'y a rien au delà. Je ne crois pas qu'il y ait dans aucune langue de page qui soit plus complètement exempte de tout artifice, de toute rhétorique, même légitime. C'est l'âme toute nue qui parle à l'âme, presque sans intermédiaire, en n'usant que des mots strictement indispensables pour traduire son élan. Et le rythme est si pur, les mots sont si justes, l'accent est si profond et si humain, que les plus beaux vers ne s'imposent pas à notre mémoire avec plus d'autorité, ne retentissent pas en nous avec une force plus impérieuse de résonance intérieure. Pascal n'eût-il écrit que *le Mystère de Jésus*, il compterait encore parmi les plus grands écrivains de la littérature universelle.

IV

Écartons maintenant toute littérature, et regardons la vie. Ces dernières années de la vie de Pascal, si elles ne sont pas d'un saint, marquent du moins un effort vers la sainteté qui a arraché des cris d'admiration aux plus sceptiques. « Cent volumes de sermons, a dit Bayle, ne valent pas cette vie-là et sont beaucoup moins capables de désarmer les impies. » Et c'est Sainte-Beuve qui, le premier, a osé parler de la sainteté de l'auteur des *Pensées*.

S'il n'y a pas de morale, à bien plus forte raison il n'y

a pas de sanctification personnelle sans ascétisme. Dans son ardent désir de dompter la nature, de supprimer en elle tout ce qui n'était pas pur amour de son Dieu, Pascal a pratiqué avec une inflexible rigueur toutes les formes de la mortification. En 1658, il avait été repris plus fortement que jamais par la maladie, et l'état de langueur auquel il était condamné, les infirmités dont il était accablé inspiraient à tout son entourage la plus vive pitié : il ne pouvait rien avaler qu'avec la plus grande difficulté. La patience et la résignation souriante avec lesquelles il supportait ses souffrances faisaient l'édification de tous. Il ne voulait pas qu'on le plaignît ; il déclarait « qu'il appréhendait même de guérir », disant : « C'est que je connais le danger de la santé et les avantages de la maladie », et considérant comme « un grand bonheur » d'en être réduit à ce qu'il appelait « l'état naturel des chrétiens ». Ce n'étaient point là de vaines paroles : « il bénissait Dieu sans cesse des souffrances qu'il lui avait envoyées, qu'il regardait comme un feu qui brûlait petit à petit ses péchés par un sacrifice quotidien ». En un mot, il mettait exactement en pratique les hautes et rudes maximes qu'il avait naguère si éloquemment formulées dans la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.*

Mais ces mortifications involontaires ne lui suffisaient pas : il professait « qu'il fallait punir un corps pécheur, et le punir sans réserve par une pénitence continuelle, parce que sans cela il était rebelle à l'esprit et contredisant tous les sentiments de salut. » Et, conformément à ces principes, il proscrivait impitoyablement tout ce qui est confort, commodité, élégance, superfluité

de la vie. Il avait fait enlever comme inutiles les tapisseries de sa chambre. Il se refusait tous les plaisirs des sens, ou, quand il ne pouvait s'y dérober, « il avait une adresse merveilleuse pour en détourner l'esprit, afin qu'il n'y prît point de part ». Il ne prêtait aucune attention à la nourriture, et il « ne pouvait souffrir » qu'on le fît autour de lui, « appelant cela être sensuel » ; il s'interdisait tout ce qui pouvait exciter l'appétit, et ne permettait pas « qu'on fit aucune sauce ni aucun ragoût » ; il avait réglé une fois pour toutes la quantité de nourriture qu'il jugeait lui être nécessaire, et, quelles que fussent les dispositions de son appétit, il s'obligeait à l'absorber ou à ne point la dépasser. Les médecines les plus « dégoûtantes » ou les mets les plus monotones qui lui étaient imposés, il les prenait sans jamais manifester la moindre répugnance, se moquant même de sa sœur qui lui en exprimait parfois son étonnement. Pour se punir enfin du plaisir qu'il pouvait prendre aux entretiens que lui demandaient les personnes qui venaient le consulter, il avait imaginé « d'avoir une ceinture de fer pleine de pointes et de la mettre à nu sur sa chair... Lorsqu'il s'élevait en lui quelque esprit de vanité, ou qu'il se sentait touché du plaisir de la conversation, *il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres*, et se faire ensuite ressouvenir de son devoir. » Cette pratique lui parut si utile, qu'il la conserva, tout malade qu'il fût, jusqu'à sa mort, car, ne pouvant ni lire ni écrire, il craignait que « ce manquement d'occupation qui est la racine de tout mal, ne le détournât de ses vues ». Et, bien entendu, il dérobait à tous les siens ces raffinements d'ascétisme, qu'on ne connut qu'après sa mort.

A ces mortifications corporelles, il joignait, cela va sans dire, toute sorte de mortifications spirituelles, les plus dures sans doute et les plus méritoires pour une personnalité de cette trempe. Nous les ne connaissons pas toutes ; nous en soupçonnons quelques-unes. Nous n'avons besoin d'aucun témoignage positif pour deviner les longues luttes intérieures que Pascal eut à livrer pour tuer en lui-même la curiosité scientifique et pour en arriver à ce détachement suprême dont sa lettre de 1660 à Fermat nous rend l'écho. Et pareillement, quand la maladie a fondu sur lui, paralysant en lui toute activité intellectuelle, le mettant dans l'impossibilité de poursuivre la grande œuvre rêvée par son génie et par sa foi, il n'a pas dû se résigner sans douleur et sans tristesse et, s'il ne s'agissait pas d'un chrétien tel que lui, on dirait sans révoltes intimes. De ces secrètes amertumes rien n'est arrivé jusqu'à nous, et il semble qu'il n'en ait rien laissé paraître à ses proches. Mais le sacrifice dut être très dur, et s'il a fini par être « joyeux », nous devons d'autant moins en méconnaître la grandeur.

Aux natures très aimantes il est plus facile de se détacher des idées que des êtres qui leur sont chers. Doué d'une sensibilité à la fois très tendre et très passionnée, Pascal n'a pas dû arriver en un jour à cette transposition dans l'ordre divin des affections humaines qu'il concevait comme l'idéal chrétien ; il y est arrivé pourtant, et de telle sorte que nous sommes parfois tentés de trouver qu'il y a trop parfaitement réussi. « Il avait, nous dit M^me^ Périer, une extrême tendresse pour ses amis et pour ceux qu'il croyait être à Dieu ; et l'on peut dire que si jamais personne n'a été

plus digne d'être aimée, personne n'a jamais su aimer, et ne l'a jamais mieux pratiqué que lui. » Mais cette tendresse « n'a lait point jusqu'à l'attachement, et e le était aussi exempte de tout amusement ». « Il ne pouvait plus aimer personne qu'il aimait ma sœur, et il avait raison », poursuit Mme Périer qui nous décrit cette parfaite tendresse, — « et assurément leur cœur n'était qu'un cœur », nous dit-elle, — sans le moindre sentiment de jalousie rétrospective. Or, quand mourut Jacqueline, si rude que fût le coup qui l'atteignait, il n'en laissa rien voir, bénissant la main qui le frappait, répétant « avec quelque transport » : « Bienheureux, ceux qui meurent ainsi au Seigneur ! » et blâmant même sa sœur Gilberte d'éprouver et d'exprimer sa profonde affliction. Et ce « détachement » qu'il pratiquait à l'égard des autres, il voulait qu'on le pratiquât à son égard. Il poussait le raffinement jusqu'à « rebuter » ceux qui l'aimaient par l'apparente froideur avec laquelle il recevait leurs assiduités. Gilberte elle-même s'y laissa tromper : elle s'imaginait parfois que son frère ne l'aimait pas, et il fallut que Jacqueline l'assurât du contraire, et aussi qu'elle éprouvât personnellement l'affectueux empressement qu'il mettait à l'obliger, quand l'occasion s'en présentait. Mais le mot de l'énigme ne lui fut révélé qu'après sa mort, par la découverte d'un petit papier que Blaise portait sur lui et où il avait écrit de sa main ces touchantes paroles :

Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir : car je ne suis la fin de personne, et je n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas près de

mourir ? Ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais coupable de faire croire une fausseté, *quoique je la persuadasse doucement, et qu'en cela on me fît plaisir*, de même, *suis-je coupable, si je me fais aimer, et si j'attire des gens à moi* ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à s'attacher à Dieu ou à le chercher.

Scrupules dont la délicatesse touche au sublime, et dont on peut certes déplorer la rigueur, mais où je crois surtout sentir l'inquiet frémissement d'une sensibilité ardente et profonde, qui a peur de se laisser prendre au charme des choses périssables et qui réagit avec violence contre ses propres entraînements éventuels. Violence excessive, dira-t-on peut-être ; et en en effet, peut-être y a-t-il des façons plus paisibles de concevoir que « Dieu doit être l'unique fin de la tendresse des chrétiens ». Quand nous apprenons que Pascal « ne pouvait souffrir » les caresses que Mme Périer recevait de ses enfants, et les austères propos qu'il tenait à ce sujet, nous sommes tentés de taxer de dureté, et même d'inhumanité, pareille attitude. Mais sommes-nous bons juges des exigences de certaines âmes, qui sans doute ont le tort de vouloir imposer aux autres les rudes pratiques qu'elles s'imposent d'abord à elles-mêmes, mais qui s'élèveraient moins haut, si elles étaient moins intransigeantes, et qui, plus que bien d'autres, nous pouvons en être sûrs, sont nourries du lait de l'humaine tendresse ?

Cette vigilance scrupuleuse, Pascal l'exerçait sur lui et sur les autres pour tout ce qui regarde la chasteté. Mme Périer nous avoue qu'à cet égard, « dans les commencements », son zèle lui avait paru dépasser la mesure : « il trouvait à dire presque à tous les discours

qu'on faisait dans le monde, et que l'on croyait les plus innocents. Si je disais, par exemple, par occasion, ajoute-t-elle, que j'avais vu une belle femme, il m'en reprenait, et me disait qu'il ne fallait jamais tenir ce discours devant des laquais et des jeunes gens, parce que je ne savais pas quelle pensée cela pouvait exciter en eux. » Et nous avons de lui un fragment de lettre à Mme Périer où, faisant siens les conseils de ses directeurs jansénistes, il s'exprime sur la question du mariage, « la plus périlleuse et la plus basse des conditions du christianisme », en des termes d'une virulence et d'une imprudence toutes monastiques. Il s'agissait pour sa nièce Jacqueline, âgée de quinze ans, d'un mariage avantageux. Aux yeux de Port-Royal, « l'affaire était à rejeter sans hésiter », et les parents ne pouvaient la conclure « sans blesser la charité et leur conscience *mortellement* et se rendre *coupables d'un des plus grands crimes* » : car la condition d'un mariage même avantageux est « vile et préjudiciable selon Dieu ». « De plus, les maris, quoique riches et sages suivant le monde, sont, en vérité, de francs païens devant Dieu : de sorte que les dernières paroles de ces messieurs sont que d'engager une enfant à un homme du commun, *c'est une espèce d'homicide et comme un déicide en leurs personnes.* » On aurait souhaité que Pascal n'eût pas pris à son compte ces paroles un peu rudes : saint François de Sales ne les eût certainement pas approuvées, et Mme Périer ne nous dit pas, mais nous imaginons que son ferme bon sens a dû en corriger la janséniste outrance.

Ces intempérances de pensée et de langage étaient la contre-partie, ou la rançon, — peut-être nécessaire, —

de la plus émouvante et de la plus généreuse charité. Son amour des pauvres et de la pauvreté, qui avait toujours été grand, prenait, vers la fin de la vie de Pascal, des proportions extraordinaires. Il ne refusait l'aumône à personne, prenant, pour la faire, non seulement sur son revenu, mais même sur « son nécessaire », se dépouillant parfois totalement, et se voyant forcé de recourir aux banques. Quand on s'inquiétait à ce sujet, « il se fâchait » et disait : « J'ai remarqué une chose, que, quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant ». Il répétait souvent « qu'il ne souhaitait avoir du bien que pour en assister les pauvres ». Dès que l'affaire des carrosses à cinq sols fut « établie », il demanda mille francs par avance sur sa part, afin de les envoyer aux pauvres de Blois, qui avaient été fort éprouvés par l'hiver, et son regret fut très vif de ne pouvoir mettre son dessein à exécution. Il exhortait vivement sa sœur Gilberte à « se consacrer au service des pauvres et à y porter ses enfants » et il ne se laissait pas arrêter par les objections que dictaient à Mme Périer ses multiples devoirs de mère de famille ; volontiers il eût incriminé sa « bonne volonté ». Il ne tarissait pas sur l'éminente dignité des pauvres, sur la merveilleuse utilité morale que leur fréquentation assidue comportait pour tout vrai chrétien, sur les profitables leçons que nous pouvons retirer de la vue de leurs misères. Il s'écriait quelquefois : « Si j'avais le cœur aussi pauvre que l'esprit, je serais bien heureux : car je suis merveilleusement persuadé de l'esprit de pauvreté et que la pratique de cette vertu est un grand moyen pour faire son salut. » Il ne blâmait pas, et même il encourageait de ses deniers les

« grandes entreprises », hôpitaux généraux ou institutions analogues qui ont pour objet de diminuer la misère publique ; mais il estimait qu'elles « étaient réservées à de certaines personnes que Dieu destinait à cela, et qu'il conduisait quasi visiblement ; mais que ce n'était pas la vocation générale de tout le monde, comme *l'assistance journalière et particulière* des pauvres, et qu'il croyait que la manière la plus agréable à Dieu était *de servir les pauvres pauvrement*, c'est-à-dire chacun selon son pouvoir ». Nul doute qu'il n'ait mis en pratique ces nobles maximes, et qu'il nous ait volontairement dérobé les plus touchantes manifestations de son inépuisable charité.

Quelques-unes d'entre elles cependant nous ont été transmises par Mme Périer. Trois mois avant sa mort, il revenait un matin de la messe de Saint-Sulpice, quand il fut abordé par une fort belle jeune fille d'environ quinze ans, qui lui demanda l'aumône. Elle était de la campagne ; son père était mort, et sa mère, étant tombée malade, venait d'être transportée à l'Hôtel-Dieu. Frappé des dangers qu'elle courait, Pascal la conduisit au séminaire, et la confia à un prêtre, auquel il remit de l'argent, le priant de « la mettre dans une bonne condition » et lui disant qu'il lui enverrait le lendemain une femme qui achèterait des vêtements à l'abandonnée et l'aiderait à en prendre soin : ce qui fut très exactement fait. Quelque désir qu'il en eût et qu'il en témoignât, l'ecclésiastique ne put connaître le nom de ce généreux bienfaiteur.

Car son humilité, son détachement de lui-même étaient aussi admirables que sa charité. Sa personnalité impérieuse se trahissait encore par ses nervosités, ses

impatiences, son ton aisément dominateur ; mais il réparait vite par les procédés les plus aimables ses vivacités involontaires ; il était heureux qu'on lui signalât ses défauts, et il recevait les observations qu'on lui adressait à cet égard avec la plus grande soumission, quand elles étaient justes, avec une extrême douceur, quand elles ne l'étaient pas. Pour combattre, partout où il le rencontrait, le *libido excellendi*, il se faisait une loi de ne pas rechercher les meilleurs ouvriers, mais les plus pauvres et les plus vertueux ; il ne parlait jamais de lui-même ; il ne prêtait aucune attention aux offenses personnelles dont il était l'objet, et il en perdait volontairement jusqu'au souvenir ; il évitait de dire *je* ou *moi*, sous prétexte que « la charité chrétienne anéantit le *moi* humain ». Enfin, dans ses pratiques de dévotion, il portait une telle simplicité, évidemment acquise, qu'elle frappait d'étonnement et d'admiration tous ceux qui en étaient témoins. A voir « cet homme si grand en toutes choses, simple comme un enfant pour ce qui regarde la piété », ils concevaient pleinement « que la grâce de Dieu se fait connaître dans les grands esprits par les petites choses ». A mesure qu'il avançait dans les voies de la perfection chrétienne, il semble que sa vertu, qui fut toujours un peu âpre et tendue, devînt plus douce, plus humaine. Un grand apaisement se faisait en lui. Il allait à Dieu avec toutes les puissances de son âme disciplinées, maîtrisées, hiérarchisées. Il était heureux. Il écrivait :

J'aime la pauvreté parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde, je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font ; mais je leur

souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaye d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes ; et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement ; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur.

Au mois de juin 1662, ses maux redoublèrent. Il avait recueilli chez lui une famille de pauvres gens : l'un des enfants était malade de la petite vérole. Mme Périer, dont les soins étaient indispensables à son frère, n'aurait pu, sans imprudence pour ses propres enfants, venir le soigner chez lui. On voulait faire transporter ailleurs le petit malade. Pascal s'y opposa, et quoique déjà fort souffrant, il déclara « qu'il y avait moins de danger pour lui que pour cet enfant à être transporté », et il se fit porter chez son beau-frère, qui habitait alors « sur le fossé d'entre les portes Saint-Marcel et Saint-Victor, paroisse Saint-Étienne du Mont. » Cependant ses douleurs ne faisaient que croître; de violentes coliques le tordaient, qu'il supportait debout avec une héroïque patience, « prenant lui-même ses remèdes, sans vouloir souffrir qu'on lui rendît le moindre service ». Les médecins, qui semblent n'avoir rien connu à son mal, le traitaient par leurs remèdes ordinaires, purgations et saignées. Lui se sentit tout de suite en danger : avant de s'aliter, il envoya cher-

cher le curé de Saint-Étienne du Mont, l'abbé Beurrier, et se confessa à lui, mais sans communier, sans doute pour ne pas alarmer ses proches. A chaque visite du curé, il se confessait, mais sans en rien dire aux siens, qu'il ne voulait pas effrayer. Le 3 août, se sentant un peu moins mal, il fit son testament : il n'oubliait, dans ses legs, aucune des humbles femmes qui s'étaient employées à son service ou à celui de sa sœur Gilberte, et jusqu'à la nourrice de son neveu Étienne Périer : il abandonnait à l'hôpital général de Paris et à celui de Clermont une bonne part de ses droits sur l'affaire des carrosses, et il disait que si Florin Périer s'était trouvé à Paris et que celui-ci y eût consenti, il aurait disposé de tout son bien en faveur des pauvres. « Il n'avait rien dans le cœur et l'esprit que les pauvres », regrettait de « n'avoir encore jamais rien fait » pour eux, et faisait vœu, s'il relevait de sa maladie, « de n'avoir d'autre occupation ni d'autre emploi le reste de ses jours que leur service ».

Il souffrait beaucoup, avec une patience, une résignation, un amour même de son mal qui faisaient l'admiration et l'édification de tous ceux qui l'approchaient : « ils disaient tous qu'ils n'avaient jamais vu rien de pareil. » Ses amis de Port-Royal, Arnauld, Nicole, M. de Sainte-Marthe, forcés de se cacher, le venaient voir *incognito*, et s'émerveillant de sa douceur et de sa piété, répétaient tous comme M. Beurrier : « C'est un enfant, il est humble et soumis comme un enfant. » Il souhaitait ardemment de communier : les médecins, qui ne le trouvaient pas assez malade, s'y opposèrent pour de spécieuses raisons de régime. Le 14 août, d'atroces douleurs de tête se déclarèrent : il se confessa

et demanda « avec des instances incroyables » qu'on le fît communier. Les médecins et ses amis s'y opposèrent encore : il se résigna. Mais il dit à sa sœur que, « ne pouvant pas communier dans le chef, il voudrait bien communier dans les membres », et il supplia qu'on envoyât chercher un pauvre malade, auquel on donnerait exactement les mêmes soins qu'à lui : cela diminuerait « la peine et la confusion » qu'il éprouvait « d'être si bien assisté » et « *qu'il ne pouvait plus supporter*, pendant qu'une infinité de pauvres, qui étaient plus mal que lui, manquent des choses nécessaires ». Comme on ne trouva pas de malade qui fût transportable, il demanda qu'on le portât lui-même aux Incurables, « parce qu'il avait, disait-il, un grand désir de mourir en la compagnie des pauvres », et il fallut lui promettre qu'on se rendrait à son désir, aussitôt qu'il serait en état d'être transporté. Le 17, les douleurs de tête ayant encore augmenté, les médecins appelés en consultation déclarèrent qu'il n'y avait aucun danger ; mais il ne les crut pas, et demanda à plusieurs reprises M. Beurrier, qui se trouvait absent, puis M. de Sainte-Marthe, auquel il se confessa et qu'il pria de passer la nuit auprès de lui. Vers minuit, une convulsion si violente le prit, que, lorsqu'elle fut passée, on le crut mort. Il n'en était rien, et il recouvra un moment toute sa lucidité d'esprit. Entrant alors dans sa chambre pour l'administrer, le curé de Saint-Étienne du Mont s'approche de lui et lui dit : « Voici Celui que vous avez tant désiré. » Pascal fait un effort et se lève seul à moitié pour le recevoir « avec plus de respect ». Interrogé suivant l'usage sur les principaux mystères de la foi, il répond à tout : « Oui, monsieur, je crois cela,

et de tout mon cœur. » « Puis il reçut le saint viatique et l'extrême-onction avec des sentiments si tendres qu'il en versait des larmes. Il répondit à tout, remercia même à la fin M. le curé, et lorsqu'il le bénit avec le Saint-Sacrement, il dit : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! » Ce furent ses dernières paroles. Car, après son action de grâces, les convulsions le reprirent et ne le quittèrent plus jusqu'à la fin. Le 19 août, à une heure du matin, Blaise Pascal avait cessé de souffrir. Il avait trente-neuf ans et deux mois.

Il laissait d'unanimes, de profonds regrets. Quoi qu'il en eût, on s'était attaché à lui : son génie, son grand cœur, son héroïsme chrétien, son ardente charité lui avaient conquis des affections ferventes. Chacun sentait que c'était une de ces âmes royales qui honorent une famille, un pays et un siècle. Sous la pudeur voilée du langage d'alors, ces sentiments percent dans les lettres que reçut M^me^ Périer, et qui nous ont été conservées. On n'avait pas de portrait de celui qui venait de mourir ; on prit son masque, — ce masque émouvant qui, jusque dans la sérénité de la mort, garde l'expression austère et tragique que devait avoir la physionomie vivante. Puis, l'autopsie faite, on se préoccupa de rendre à la terre la dépouille mortelle de celui qui avait écrit : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »

A Saint-Étienne du Mont, dans la vieille et noble église du quartier des Écoles, où il avait voulu être enseveli, et qui devait recevoir un jour les cendres de

Racine et les reliques de sainte Geneviève, le lundi 21 août 1662, à dix heures du matin, on célébrait le service funèbre de « défunt Blaise Pascal, vivant écuyer ». Sous ces hautes voûtes religieuses et sombres où il a si souvent prié, les chants liturgiques s'élèvent, chants de tristesse, de miséricorde et d'espérance... Ils sont là, sans doute, groupés autour de la famille, « versant des larmes avec des prières », tous les amis parisiens des années de gloire, de mondanité et de lutte : Roberval et Carcavi, les derniers survivants du groupe scientifique ; Méré peut-être et Miton, et Mme de Sablé ; et les convertis de Pascal : Domat, son compatriote, le fidèle duc de Roannez et sa sœur douloureuse.. Et ils sont venus aussi, bravant la persécution, dissimulés dans l'assistance, les amis de Port-Royal, Arnauld, M. d'Andilly, Singlin, M. de Saci, Nicole, tous ceux qui ont été les témoins de sa vie spirituelle, et qui recueilleront ses *Pensées*. Enfin, parmi tous ces grands écrivains qui ont entrevu Pascal ou qui ont reçu le choc des *Provinciales*, Pierre Corneille, — Racine est à Uzès, — Molière, Despréaux, Bossuet, n'en reconnaîtrons-nous pas quelques-uns ? Mais surtout, ils sont venus prier pour leur bienfaiteur, tous ces humbles qu'il a secourus avec une si généreuse ardeur, et la jeune pauvresse de Saint-Sulpice et l'honnête ménage auquel il avait abandonné sa maison, et tant d'autres qui nous sont demeurés inconnus. Pour l'accompagner à sa dernière demeure, Pascal n'eût pas souhaité un autre cortège.

LIVRE V

L'APOLOGIE

« Si je meurs et que je laisse quelques pensées éparses sur des objets importants, je conjure, au nom de l'humanité, ceux qui s'en verront les dépositaires de ne rien supprimer de ce qui s'éloignera des idées reçues. Je n'aimai pendant ma vie que la vérité : j'ai lieu de penser que je l'ai vue sur bien de grands objets ; peut-être un de ces mots que j'aurai jeté à la hâte... » En lisant cette note testamentaire de Joubert, on ne peut s'empêcher de songer que Pascal aurait pu l'écrire, qu'il l'a peut-être pensée, et qu'en tout cas la postérité a fini par en agir avec lui comme si, de son vivant même, il avait exprimé pareil vœu.

I

On sait comment les *Pensées* de Pascal nous sont parvenues. Aussitôt après sa mort, « l'on eut un très grand soin de recueillir tous les écrits qu'il avait faits » sur la religion. « On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre, sans aucune suite, parce que ce n'était que les premières expressions

de ses pensées, qu'il écrivait sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer. La première chose que l'on fit fut de les faire copier tels qu'ils étaient et dans la même confusion qu'on les avait trouvés. » Mais l'ensemble parut si informe, qu'on désespéra tout d'abord de pouvoir jamais publier ces simples matériaux. Puis, sous la pression sans doute de la famille et des amis du défunt, on se ravisa. Deux partis se présentaient : ou bien imprimer les *Pensées* dans l'état même où les avait laissées l'auteur ; ou bien se substituer à lui pour en dégager et reconstituer l'œuvre qu'il avait rêvée. La première solution aurait rebuté le commun des lecteurs et on ne s'y arrêta guère ; la seconde retint « assez longtemps » l'attention, et le duc de Roannez, en particulier, paraît avoir très activement travaillé à réaliser cette conception. Mais le « long commentaire » auquel il s'était livré n'eut pas l'approbation de M^me^ Périer qui veillait jalousement à ce qu'on n'altérât point la pensée de son frère, et, dans l'impossibilité où l'on se trouva finalement de restituer cette pensée en sa teneur authentique, on abandonna ce dessein. On se rallia à une solution intermédiaire : on fit un choix parmi les *Pensées* ; on retint celles qui parurent « les plus claires et les plus achevées », non d'ailleurs sans leur faire subir quelques adoucissements, éclaircissements ou « embellissements » : on les disposa suivant un certain ordre, et l'on « réduisit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets », après avoir « supprimé toutes les autres qui étaient ou trop obscures, ou trop impar-

faites ». On obtint ainsi un volume de 365 pages in-douze qui parut au mois de janvier 1670, chez le libraire Desprez, sous ce titre : *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets, qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers.* C'est l'édition de Port-Royal. Elle eut dès l'abord un très vif succès. Elle s'enrichit à plusieurs reprises de divers fragments empruntés aux manuscrits, et fit autorité pendant plus d'un siècle.

Condorcet, en 1776, Bossut, en 1779, furent les premiers à réagir contre l'ordre adopté par Port-Royal : le premier, dans une édition qui se croyait « philosophique » et qui est étrangement mutilée, le second, dans une édition beaucoup plus complète que les précédentes, et dont le classement a été souvent repris. D'autres éditeurs, vers le même temps, ou un peu plus tard, l'abbé André, l'abbé Ducreux, Frantin, essayaient, à travers tous les fragments mis au jour, de retrouver et de restituer le vrai plan de Pascal.

En 1842, le fameux *Rapport* de Cousin, *De la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal* révélait au public l'existence du manuscrit autographe et prêchait la revision attentive du texte traditionnel [1]. Depuis lors, les éditeurs de Pascal se sont répartis en deux groupes : les uns, tout en se reportant le plus souvent à l'original, tels que Faugère, Molinier, Astié ou Guthlin, ont voulu refaire le travail avorté du duc de Roannez et reconstituer l'ordre et la suite de l'apologie pascalienne ; les autres, comme Havet ou M. Brunschvicg, se sont simplement proposé de répartir les *Pensées* suivant leurs affinités électives dans un classement commode et impartial. Havet s'en est tenu

au classement de Bossut. M. Brunschvicg a inauguré un classement nouveau ; il a publié une reproduction en phototypie du manuscrit original. Grâce à lui, — et à M. Michaut, — nous connaissons maintenant dans leur intégralité les *Pensées* de Pascal.

Les *Pensées* de Pascal : sous ce terme un peu vague, que devons-nous exactement entendre ? Sont-ce les matériaux, plus ou moins dégrossis, de l'*Apologie* que Pascal voulait écrire ? Oui, pour une assez large part. Mais il est trop évident qu'un certain nombre des *Pensées* actuelles ne devaient pas figurer, même retouchées, dans le livre définitif : tel est, par exemple, le cas du *Mémorial* et du *Mystère de Jésus*. D'autres fragments, sans qu'on puisse, bien entendu, l'affirmer en toute certitude, ont bien l'air d'être de simples rognures des *Provinciales*. D'une manière générale même, quand on est en présence de telle ou telle *pensée*, il est bien difficile d'assurer qu'elle devait ou qu'elle ne devait pas faire partie de l'*Apologie*. Port-Royal s'en était parfaitement avisé : si incomplet pourtant que fût son choix, il nous avertissait que les *pensées* qu'il recueillait étaient « sur la religion » « *et sur quelques autres sujets* ». A en croire Marguerite Périer, Pascal n'oubliait jamais rien des idées qui lui traversaient l'esprit, et il les portait dans sa tête jusqu'au moment de la rédaction définitive : ce ne fut que dans les cinq dernières années de sa vie que, « pour se soulager », il jetait sur le papier les pensées qui lui venaient et qui ont été rassemblées après sa mort. Il ne faut pas prendre trop au pied de la lettre ce témoignage : Pascal, de tout temps, nous le savons par Méré et par lui-même, avait des « tablettes » sur les-

quelles il notait ses réflexions, et il est assez probable que plusieurs des *pensées* que nous connaissons sont antérieures à sa seconde conversion. Au total, le recueil des *Pensées*, c'est tout ce qui nous reste du « papier journal » tenu par Pascal au cours de sa brève existence.

Et bien entendu, la plus grande partie de ces papiers datent des dernières années de Pascal et sont relatifs à son *Apologie*. Même si l'on admet que l'idée de cette *Apologie* remonte assez haut dans la vie de Pascal, il semble bien certain qu'elle n'a pris sérieusement corps dans sa pensée qu'au lendemain du miracle de la Sainte Épine. Aussitôt dégagé de la polémique des *Provinciales*, il se mit à l'œuvre. « Il avait environ trente-quatre ans, nous dit M^me^ Périer, quand il commença de s'y appliquer. Il employa un an entier à s'y préparer en la manière que ses autres occupations lui permettaient, qui était de recueillir les différentes pensées qui lui venaient là-dessus ; et, à la fin de l'année, c'est-à-dire la trente-cinquième qui était la cinquième de sa retraite, il retomba dans ses incommodités d'une manière si accablante *qu'il ne put plus rien faire les quatre années qu'il vécut encore*, si l'on peut appeler vivre la langueur si pitoyable dans laquelle il les passa. » Il semblerait, d'après cela, que toutes les *pensées* écrites en vue de l'*Apologie* l'ont été en 1657. Mais d'autre part, Étienne Périer, — et la chose, en effet, est fort vraisemblable, — nous dit en propres termes que la maladie n'a pas entièrement interrompu le travail de Pascal : « C'est néanmoins, déclare-t-il, *pendant ces quatre années de langueur* et de maladie, qu'il a fait et écrit tout ce que l'on a de lui, de cet

ouvrage qu'il méditait, et tout ce que l'on en donne au public. » Les *Pensées* apologétiques dateraient donc, presque exclusivement, des cinq dernières années de la vie de Pascal. Celui-ci « avait dessein de travailler cet ouvrage plus que tous ceux qu'il avait jamais faits » ; il « y voulait employer toute la force d'esprit et tous les talents que Dieu lui avait donnés, et il disait souvent *qu'il lui fallait dix ans de santé* pour l'achever ». A-t-il pu même y consacrer la valeur de plus d'une année de santé ? Et comme il n'avait certainement pas fixé sur le papier toutes les idées que son dessein lui avait suggérées, on voit combien nous sommes loin de posséder même l'ébauche du grand livre qu'il avait conçu, et combien il serait téméraire de se substituer à lui pour en reconstituer l'ordonnance. « Pascal, a dit Sainte-Beuve, admirable écrivain quand il s'achève, est encore plus grand quand il est interrompu » ; et la formule a presque passé en axiome. J'ose ne pas être de cet avis ; l'œuvre achevée d'un grand écrivain tel que celui-là eût été bien supérieure aux rapides ébauches, aux courts fragments, aux matériaux souvent informes qui nous en sont restés. Je suis de ceux qui ne se consolent pas que l'auteur des *Provinciales* n'ait pu terminer son œuvre. Et bien volontiers je retournerais le mot de Sainte-Beuve : Pascal, admirable écrivain quand il est interrompu, est encore bien plus grand quand il achève.

Tel était du reste l'avis de ceux qui l'avaient vu à l'œuvre et qui, mieux que nous, savaient ce dont il était capable. Notre curiosité contemporaine est tentée de leur reprocher, à ces témoins de sa vie intellectuelle, d'avoir été trop sobres de détails sur les opérations de

son esprit. Nous voudrions le voir assis à sa table, lisant, méditant ou écrivant ; nous voudrions connaître ses procédés de travail et de lecture, et nous regrettons de ne pouvoir saisir que par voie indirecte et analytique quelques-unes des démarches essentielles de cette puissante pensée constructive dans son effort vers la vérité. Il est vrai que, par cette voie, nous pouvons y parvenir dans une certaine mesure et nous pouvons assez bien nous représenter Pascal en train d'élaborer telle ou telle partie du grand ouvrage qui devait être l'œuvre maîtresse de sa vie. C'est ainsi que l'on a pu retrouver sinon tous, du moins un assez grand nombre des livres que Pascal avait lus, ou relus, pour composer le sien, et dont il s'était assimilé la substance. Montaigne, Épictète, Du Vair, Charron, Balzac, Descartes, voilà pour les sources profanes ; l'Écriture, saint Augustin, l'*Imitation*, saint Thomas sainte Thérèse, saint François de Sales, peut-être saint Ignace de Loyola, Raymond Sebonde, le *Pugio fidei*, Hugo Grotius, Mersenne, Jansénius, Saint-Cyran et les autres messieurs de Port-Royal, voilà pour les sources proprement religieuses ou théologiques : ce sont là, semble-t-il, les ouvrages essentiels qu'il avait pratiqués et plus ou moins longuement médités en vue de son *Apologie*. Dirons-nous que, pour un apologiste de profession qui, manifestement, s'est proposé de donner au problème apologétique toute son ampleur, de reprendre toutes les questions qu'il soulève au point précis où l'évolution des idées les avaient amenées, ce bagage d'information, même pour l'époque, était un peu maigre ? Mais d'abord, n'oublions pas que Pascal n'était qu'au début de son enquête, et que, d'ailleurs,

nous sommes assez loin de savoir nous-mêmes tout ce que Pascal n'a probablement pas ignoré. Notre science a bien des lacunes qu'une érudition plus complète viendra peut-être combler un jour. Par exemple, Mme Périer nous dit, en propres termes, à propos des « athées », que son frère « *les avait étudiés avec grand soin* et avait employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. C'est à quoi, ajoute-t-elle, il s'était mis tout entier. » On serait curieux de savoir dans quels ouvrages Pascal avait étudié le libertinage qu'il voulait combattre, et s'il avait lu Campanella, Giordano Bruno, Vanini et surtout La Mothe Le Vayer. Observons enfin qu'une extraordinaire mémoire comme celle de Pascal et qu'un génie pénétrant et intuitif comme le sien suppléent aisément à ce qui peut lui manquer aux yeux de notre science un peu myope. Ce qu'il a lu, il se l'est littéralement incorporé, et je ne sais pas d'écrivain qui ait mieux su, selon la belle formule de Taine, « ajouter à son esprit ce que l'on peut puiser dans d'autres esprits », disons mieux : ajouter à son âme ce que l'on peut puiser dans d'autres âmes.

Veut-on voir, par un exemple bref, mais saisissant, comment Pascal utilise ses sources, comment il recrée ce qu'il emprunte ? Il n'y a pas, semble-t-il, dans aucune littérature, de plus beau cri, et de plus personnel, que l'admirable parole du *Mystère de Jésus* : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » Or, c'est là une réminiscence des *Confessions*. « Si je vous trouve, mon Dieu, hors de ma mémoire, écrit saint Augustin, il faut donc que je vous aie oublié. *Et comment vous puis-je trouver, si je ne me souviens*

pas de vous ? » Et encore, deux chapitres plus loin : « Mais ce n'est pas ce que je veux chercher maintenant, n'étant en peine que de savoir si la vie bienheureuse est dans la mémoire : *car nous ne l'aimerions pas si nous ne la connaissions point.* » Seulement, ces touchantes formules sont un peu perdues dans les longs développements de saint Augustin. Pascal, en les reprenant, en les combinant, en les résumant d'une façon si parlante, en les isolant aussi, surtout en les plaçant dans la bouche de son Rédempteur, les a inventées une seconde fois. Car, bien entendu, il ne s'agit pas ici d'un puéril travail de mosaïque : c'est presque à l'insu de Pascal que les réminiscences augustiniennes, repensées d'ailleurs et revécues par lui, ont jailli du fond de son âme. Et il en va ainsi de tous ses emprunts. Tous les livres qu'il a lus, il se les est « convertis en sang et en nourriture ». « Ce n'est pas dans Montaigne, c'est dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. » Ce qu'il a dit de Montaigne, il aurait pu le dire de tous les auteurs qu'il a fait concourir à son dessein.

Ce dessein, c'était d'écrire pour son temps l'*Apologie du christianisme* que chaque génération a pour ainsi dire en puissance et qui, balbutiée par beaucoup, n'arrive pas toujours jusqu'à l'être. Pascal a recueilli un peu partout, avec les éléments éternels de toute apologétique, les balbutiements de la conscience contemporaine, et il leur a prêté sa voix. Voilà pourquoi il y a tant d'apports étrangers dans son œuvre. Il y avait, dispersés dans une foule d'ouvrages, depuis plus d'un demi-siècle, les éléments d'une Apologie laïque de la religion chrétienne : visiblement Pascal a voulu en opérer la synthèse et joindre à son propre

effort, l'effort, même incomplet, de ses devanciers. Son originalité, il le sait bien, n'en est diminuée qu'en apparence. « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle ; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Bien placer la balle : c'était pour Pascal la préoccupation essentielle. A travers les notes et fragments des *Pensées*, on entrevoit qu'il avait rêvé d'une ordonnance qui concilierait les exigences les plus diverses et qui répondrait aux goûts les plus différents. Presque tous les genres littéraires qui avaient la faveur du public d'alors, il y aurait eu successivement recours. L'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* s'y serait rencontré avec celui des *Lettres provinciales* et des pages sur *l'Art de persuader*. Comment, dans l'œuvre définitive, ces éléments divers se seraient-ils combinés ? Nous n'en pouvons rien savoir. Le plan de Pascal nous échappe et ses amis eux-mêmes ont dû renoncer à le ressaisir. Nous pouvons d'ailleurs presque affirmer qu'il en avait plusieurs fois changé en cours de route, et qu'il était fort loin de l'avoir définitivement arrêté. « La dernière chose, a-t-il écrit, qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » Sachons entendre le conseil de prudence que renferme cette observation et n'ayons pas la prétention de mieux connaître les intentions dernières de Pascal que Pascal lui-même.

II

A défaut du *plan* de l'*Apologie*, on peut, en repensant les fragments épars qui en subsistent, essayer de se figurer le *dessein* général que poursuivait l'auteur et le mouvement de sa dialectique. Divers critiques l'ont fait, sinon avec un plein succès, tout au moins avec une ingéniosité et une vigueur incontestables. N'ont-ils pas plus d'une fois forcé et systématisé à outrance les intentions de Pascal ? N'ont-ils pas aussi parfois mêlé leurs vues personnelles à celles du grand écrivain et mérité qu'on leur appliquât le mot célèbre de Socrate sur Platon : « Que de choses me fait dire ce jeune homme auxquelles je n'ai jamais songé ? » Sans nier le très vivant intérêt philosophique de ces reconstructions idéales, on peut éprouver quelque scrupule à en augmenter le nombre, et l'on voudrait, en un mot, trouver un moyen de suivre d'aussi près que possible la pensée intime de Pascal, sans y mêler d'éléments étrangers.

Ce moyen existe, et il est un peu surprenant qu'on s'en soit assez rarement avisé. Vers 1658, il arriva qu'on « obligea » Pascal « de dire quelque chose de vive voix » du grand ouvrage qu'il méditait. « Il le fit en présence et à la prière de plusieurs personnes très considérables de ses amis », probablement Arnauld, Nicole, le duc de Roannez, et quelques autres de ces messieurs. Pascal parla « pour le moins deux heures »[1] ; et il fut merveilleux d'éloquence entraînante, de profondeur dialectique, d'émotion persuasive. Les assistants « en furent

transportés ». « Soit qu'à ce qu'il y avait d'effectif, et de sa part et de la leur, il s'y joignît encore quelque chose de cette union d'esprit et de sentiments, qui échauffe et donne de nouvelles forces, ou que ce fût un de ces moments heureux où les plus habiles se surpassent eux-mêmes », ils furent d'accord pour déclarer admirable l'ébauche du grand ouvrage qui leur avait été présentée. Aucun d'eux, semble-t-il, n'eut l'idée de mettre immédiatement par écrit ce qu'il avait entendu. Mais l'impression faite par la forte et ardente parole de Pascal avait été, comme à l'ordinaire, si vive, que, « plus de huit ans après », on put reconstituer son exposition ; et telle fut l'origine de ce *Discours sur les Pensées de M. Pascal* qui figurait jadis, en même temps que la *Préface* d'Étienne Périer, dans presque toutes les anciennes éditions des *Pensées*, et qui me paraît avoir été écrit en collaboration par Goibaud-Dubois et Filleau de la Chaise [1]. Ce *Discours* nous restitue le plan de Pascal à un moment donné de ses recherches. Qu'importe qu'il l'ait, comme il est vraisemblable, plusieurs fois remanié dans la suite ? C'est le document le plus précis et le plus sûr dont nous disposions pour nous représenter l'état momentané de sa pensée apologétique. Étienne Périer n'a fait que le résumer dans sa *Préface*. Il suffit de le lire de près, d'en rapprocher les *Pensées* qui s'y rapportent, en négligeant les autres, pour nous figurer avec une très suffisante exactitude l'ordonnance et le dessein de son grand ouvrage, tel que Pascal le concevait à l'époque où il en discourait. Le *Discours sur les Pensées* mériterait d'être presque aussi célèbre que l'*Entretien avec M. de Saci* [2].

On imagine volontiers le cadre de la scène. Dans cet âpre et mélancolique vallon de Port-Royal des Champs, un soir d'été, à l'ombre des grands arbres, sur un banc rustique, ces messieurs ont pris place. Pascal est au milieu d'eux, silencieux, enveloppé dans un pourpoint sombre ; sa grande figure anguleuse, émaciée, flétrie, trahit la violente tension intérieure ; des yeux ardents l'illuminent. Il s'est préparé à cette conférence par de longues réflexions et de ferventes prières : il voudrait y ramasser toute sa pensée, comme s'il sentait que c'est là une occasion unique et qui ne se représentera jamais plus... On le prie de satisfaire la commune attente. Et après quelques mots d'excuse et d' « honnêteté », pour oser prendre la parole, sur un pareil sujet, devant un tel auditoire, de cette voix forte, impérieuse, et qui darde la pensée dans l'esprit et dans la mémoire, il commence...

Il commence par définir son objet et sa méthode. Il veut réduire à néant les objections des « athées » et, sinon les amener à croire, — ce qui est proprement l'œuvre de Dieu, — tout au moins fournir à ceux qui « gémissent sincèrement dans le doute » de décisives raisons de croire. Or les raisonnements auxquels on a recours d'ordinaire pour prouver la Divinité sont, il le sait « par raison et par expérience », dépourvus de toute force probante. Les arguments que l'on tire des ouvrages de la nature sont méprisables : la nature ne prouve pas Dieu. Et quant aux preuves de Dieu métaphysiques, elles sont « si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstra-

tion, mais une heure après, ils craignent de s'être trompés ». Les seules preuves qui, en pareille matière, peuvent agir sur le commun des hommes sont les preuves morales et historiques. L'esprit géométrique leur refusera sans doute toute valeur démonstrative ; mais l'esprit de finesse, qui « juge par le sentiment », les accueillera ; il observera que la plupart de nos certitudes vitales sont fondées sur des preuves de ce genre, et qu'au total ce sont celles qui sont le plus exactement adaptées aux exigences foncières de la nature humaine.

La nature humaine : c'est d'elle que Pascal entend partir ; c'est à elle, comme à la suprême pierre de touche, qu'il entend tout ramener. Ce sont des hommes concrets, vivants, « pleins de besoins », — et de passions, — des êtres de chair et de sang, non de purs esprits, qu'il veut courber sous la loi de Dieu. « Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. » Et Pascal, en savant, en moraliste et en poète, aux yeux éblouis de ses auditeurs, esquisse à larges traits cette mémorable « peinture de l'homme » que nous savons tous par cœur, et qui n'a point bougé depuis trois siècles, aussi neuve, aussi forte, aussi vivante qu'au premier jour. Perdu dans l'immensité de l'univers, placé à mi-chemin entre deux infinis, l'infini de grandeur et l'infini de petitesse, « un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout », voilà l'homme. Condamné à n'apercevoir que « quelque apparence du milieu des choses », comment peut-il vivre, sinon « dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe, ni

leur fin » ? Et ces apparences mêmes, a-t-il au moins l'assurance de les saisir d'une forte prise ? Mais non : « rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse ; ces deux principes de vérités, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. » « L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur » : il est la proie des « puissances trompeuses » : l'imagination, les maladies, l'intérêt, l'amour-propre, l'inconstance, l'ennui, l'inquiétude, tous les désirs et toutes les passions qui s'agitent en lui, sont conjurés pour le tromper. Ni vérité, ni justice ; une corruption profonde ; une misère qui cherche à s'étourdir, à échapper par le divertissement aux seules préoccupations essentielles : voilà notre état naturel. L'homme est un « cloaque d'incertitude et d'erreur ».

Est-ce là tout ? et allons-nous donc désespérer ? « Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève. » Oui, cet être borné, éphémère, plein de faiblesses et d'illusions que nous sommes, a en lui de quoi se relever. « Toutes ces misères-là même prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. » « La grandeur de l'homme est grande, en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. » La conscience, la pensée, voilà ce qui différencie l'homme de l'aveugle nature matérielle qui l'entoure et qui l'accable ; voilà ce qui lui crée une supériorité à laquelle rien ne peut être comparé. « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : un brin d'herbe, une goutte

d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. »

Que l'homme s'examine donc sérieusement lui-même. A la lumière de cette pensée qui fait toute sa dignité, qu'il s'efforce d'éclaircir le mystère de sa destinée. Il devra constater tout d'abord qu'il est comme le produit d'une double nature. En lui se sont donné rendez-vous tous les plus violents contrastes : à côté des plus bas instincts qui le ravalent au niveau des bêtes fleurissent des aspirations qui le rapprochent des anges. « S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je je vante ; et je le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » Mais comprendre cela, et l'avouer, n'est rien ; il faut en souffrir. Et la plus grande marque de la misère de l'homme est qu'à l'ordinaire il n'en souffre guère. Il a trouvé le moyen d'échapper à l'obsession que devrait être pour lui l'irritante énigme de sa destinée ; il se divertit, et tout lui est bon pour détourner sa pensée de l'éternité heureuse ou malheureuse qui l'attend. « Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si l'arrêt est donné, mais à jouer au piquet... C'est un appesantissement de la main de Dieu. » Et Pascal n'a pas assez de sarcasmes pour cette indifférence « monstrueuse », pour cette insouciance « surnaturelle ». « Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de

leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante ; c'est un monstre pour moi. » Et de toute son éloquence, de toute sa passion d'homme et de chrétien, il s'efforce de secouer et de troubler cette prodigieuse torpeur, et, dans ces âmes, en apparence destituées de toute préoccupation supérieure, de réveiller la bienfaisante inquiétude.

A ces objurgations ardentes l'homme s'est enfin rendu. L'inquiétude l'a mordu au cœur, et il consent à chercher. Pascal va lui servir de guide dans son anxieuse enquête. Tout d'abord, il l'adresse aux philosophes qui tous ont la prétention de bien connaître la nature humaine et d'avoir trouvé le souverain bien. Or ils sont tous en contradiction non seulement les uns avec les autres, mais avec eux-mêmes. Il n'est aucune idée, si absurde ou si raisonnable, qui n'ait été, tour à tour, soutenue et réfutée, aucune qui puisse s'imposer sérieusement à l'adhésion universelle. Les uns exaltent l'homme jusqu'à en faire l'égal d'un Dieu ; les autres ne veulent voir en lui que son incurable misère. Dogmatistes contre académiciens, pyrrhoniens contre stoïques entrechoquent leurs arguments depuis des siècles avec une égale puérilité et une égale impuissance. « Ployable en tous sens », la raison philosophique, fût-elle représentée par un Descartes, n'aboutit à aucune certitude ; elle va se ruinant elle-même, et il faudrait être insensé, quand on s'est donné le spectacle de ses égarements, pour croire qu'elle pourra nous aider à percer l'énigme de notre être.

Allons-nous donc perdre courage ? Encore un effort, nous crie la voix suppliante de Pascal. Peut-être sommes-nous plus près du but qu'il ne semble. Le désespoir

métaphysique peut devenir un principe d'action, de recherche et de découverte. « Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au Libérateur. » Or, ce Libérateur que les philosophes nous ont vainement promis, les religions elles aussi nous le promettent. Adressons-nous donc à elles et examinons leurs titres à notre créance. Là encore, nous ne trouvons que contradiction, confusion, absurdité. Des dogmes sans autorité et sans preuves, des pratiques immorales ou ridicules, un culte grossier, tout charnel et indigne de la Divinité, l'histoire des religions est celle des extravagances auxquelles l'imagination humaine peut se laisser séduire. Un homme sain ne peut se prosterner devant l'une des innombrables idoles que l'humanité s'est forgées au cours des siècles. Mieux vaut renoncer décidément à découvrir le sens de la vie et laisser sa pensée sombrer dans la désespérance finale.

Regardons-y de plus près cependant. Parmi tous ces peuples qui ont inventé des religions nouvelles, il en est un dont la destinée singulière ne peut manquer d'attirer l'attention. C'est le peuple juif, dont la longue et véridique histoire se trouve consignée dans un livre qu'il dit tenir de Dieu, et qui comprend tout à la fois son histoire, ses lois et sa religion. Et cette histoire est extraordinaire, ces lois sont admirables, cette religion donne une idée de Dieu qui répond exactement à la notion que nous nous formons de l'être souverain. Bien mieux, ce livre véritablement unique raconte avec une majestueuse simplicité les origines du monde et de l'humanité. L'homme a été créé par Dieu à sa ressemblance, mais le premier usage qu'il a fait de sa

liberté a été pour se soustraire à la dépendance de Dieu et pour tâcher de devenir son égal : crime exécrable dont il a été puni par la juste privation de tous les biens dont il avait été comblé. Depuis lors, l'homme et toute sa descendance sont plongés dans un abîme de corruption qu'éclaire, de loin en loin, le souvenir nostalgique de leur pureté première. Voilà enfin une explication satisfaisante de ce prodigieux mélange de grandeur et de misère qui caractérise la nature humaine. « Sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme : de sorte que l'homme est plus incompréhensible sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » Et avec une chaleur d'accent, une verve dialectique dont les *Pensées* nous ont conservé un écho, Pascal insistait sur le sens profond que renferme ce dogme, en apparence « très injuste », du péché originel, sur la justification constante que nous en donne l'observation des faits, l'expérience impartiale de la vie.

Mais ce livre étonnant ne se contente pas de nous mettre sous les yeux, en nous en dévoilant l'origine, le spectacle de notre profonde misère : il nous en indique le remède. Foncièrement incapables que nous sommes d'échapper par nous-mêmes à notre corruption originelle, nous n'avons qu'à demander à Dieu de tout notre cœur les moyens de nous en affranchir : il ne nous les refusera pas. Dieu même, dans sa miséricorde, a fait davantage pour nous : il nous a promis un Libérateur qui le réconciliera avec nous et nous aidera à réaliser le souverain bien pour lequel nous avons été créés.

Certes, cette conception est belle et merveilleusement cohérente. Aucun livre humain ne nous a jamais rien révélé d'approchant, et cela même devrait nous porter à croire que nous sommes en présence d'une révélation divine. En veut-on des preuves plus directes et plus positives ? Si Moïse avait menti, rien n'eût été plus simple que de le convaincre de mensonge : car peu de générations le séparent des événements qu'il raconte. « Sem qui a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu aussi Jacob, qui a vu ceux qui ont vu Moïse ; donc le déluge et la création sont vrais. » Et quel témoignage vivant que celui des Juifs en faveur d'un livre qui les condamne ! « Ils portent avec amour et fidélité ce livre où Moïse déclare qu'ils ont été ingrats envers Dieu toute sa vie, qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort, mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux. » C'est qu'ils sont les dépositaires d'une grande espérance : d'eux doit sortir le Libérateur promis à l'humanité coupable : « ils sont au monde pour l'annoncer aux hommes » ; « ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand événement ». Chose bien plus remarquable encore : ce grand avènement a été prédit dans tous ses détails. « Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans ; et pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties, avec tous les Juifs qui les portaient dans tous les lieux du monde. » Et ces prophéties, qui se sont toutes réalisées à la lettre, sont d'une précision, d'une clarté à n'y rien souhaiter. Voilà la preuve décisive de la vérité, de la divinité du christianisme, celle à laquelle aucun esprit bien fait ne saurait résister. « La plus grande des preuves de Jésus-

Christ sont les prophéties. » Et ici, Pascal, se surpassant lui-même sur un sujet qu'il avait particulièrement médité, s'exprimait avec tant de force, de lucidité et d'éloquence, mettant en un vigoureux relief le sens et la suite des prophéties, soulignant le mélange d'ombre et de lumière qui s'y rencontrait à dessein, que tous ses amis qui l'écoutaient avec une attention recueillie et soutenue, en « furent comme transportés ».

Enfin nous voici arrivés à Celui auquel nous acheminent toutes les avenues de l'histoire et de la doctrine, à ce Libérateur que Dieu nous a promis et que tout l'Ancien Testament annonce et prépare. Pour parler de Jésus-Christ, « de ce Dieu dont on s'approche sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir », Pascal trouvait, — on nous le laisse entendre, mais nous l'aurions aisément deviné, — des accents profonds, « pénétrés », qui durent vivement émouvoir ses auditeurs. Au contact de cette « âme parfaitement héroïque », la sienne s'exaltait, remuée jusqu'en ses plus intimes profondeurs. « Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de la science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voient la sagesse ! » « Quand il n'y aurait point de prophéties pour Jésus-Christ, et qu'il serait sans miracles, il y a quelque chose de si divin dans sa doctrine et dans sa vie, qu'il faut au moins en être charmé ; et que, comme il n'y a ni véritable vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non plus ni hauteur

d'intelligence, ni délicatesse de sentiment sans l'admiration de Jésus-Christ. » Auprès de Jésus, que sont un Socrate et un Épictète ? Auprès de la sainteté dont il nous a donné le modèle et l'exemple, qu'est-ce que la vertu dont ils ont fait un vain étalage ? » Toute l'honnêteté humaine, à le bien prendre, n'est qu'une fausse imitation de la charité, cette divine vertu que Jésus-Christ nous est venu enseigner ; et jamais elle n'en approche, à quelque point qu'elle l'imite. « La vie et la doctrine de Jésus dépassent en perfection tout ce que l'humanité à pu concevoir et réaliser de meilleur ; à toutes les pages elles portent le signe du divin. Ce titre de Dieu, que Jésus a revendiqué, comment le lui refuser, si l'on songe, d'autre part, aux miracles par lesquels il a justifié sa mission, à toute la suite des prophéties qu'il est venu rigoureusement accomplir ? Pour se dérober à l'évidence, il faut une « dureté de cœur », un attachement à son sens propre et à sa vie passée qui n'ont rien de respectable. « J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. » Et moi je vous dis : « Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. »

Car le miracle perpétuel de la vie du Christ s'est continué dans la vie de l'Église. L'idée qu'en affirmant la résurrection de leur maître les apôtres ont été le jouet d'une illusion ou des artisans de mensonge est si absurde qu'elle ne soutient pas l'examen. Dans l'une ou l'autre hypothèse, on ne conçoit pas comment une Église aurait pu s'édifier sur un pareil fondement. Le style même des évangélistes, la simplicité et la « froideur » avec lesquelles ils s'expriment prouvent à la fois leur sincérité et leur grand bon sens : aucune trace

chez eux de charlatanisme ou d'illuminisme. N'ont-ils pas d'ailleurs payé de leur vie le droit d'être crus sur parole ? « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger. » Ce témoignage suprême, le seul peut-être qui ne trompe pas, des légions de martyrs l'ont fourni au cours des siècles. Que l'on passe maintenant en revue toute l'histoire de l'Église ; que l'on totalise l'ensemble des preuves que constituent les innombrables miracles accomplis au sein du christianisme, les martyrs qui ont versé leur sang pour attester la divine vérité, les saints qui, d'âge en âge, en ont vécu les augustes préceptes, on devra reconnaître qu'il n'est aucune idée communément reçue parmi les hommes qui soit mieux établie que l'idée chrétienne, et plus digne d'emporter l'adhésion de l'esprit.

Est-ce là tout cependant, et, convaincu par toutes ces raisons, l'incrédule devra-t-il nécessairement se rendre ? Non : « la foi est un don de Dieu ; ne croyez pas que nous disions que c'est un don du raisonnement. » Et Dieu ne se donnera qu'à ceux qui, par un acte de volonté, ont incliné leur cœur à croire. « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur, non à la raison. » Ici, le pouvoir de l'apologiste expire ; et il aura joué tout son rôle et rempli tout son objet, s'il a réussi à préparer les voies à la grâce.

Jetez maintenant sur ces pauvres et sèches indications abstraites le riche vêtement d'une éloquence chaude, colorée, concrète et précise ; joignez-y le mouvement entraînant d'une dialectique souple, pressante, impatiente de vaincre et de convaincre, l'accent prestigieux d'une parole ardente et dominatrice qui

sait prendre tous les tons pour ébranler et pour séduire, et qui reflète avec une surprenante fidélité les émotions, les élans d'une âme profonde, puissante et mobile, largement ouverte à tous les souffles d'humanité ; et représentez-vous la vive et durable impression que dut faire sur les auditeurs ce discours où, durant deux ou trois heures, Pascal les tint sous l'action de son verbe enflammé. Longtemps après, ils avouaient encore qu'ils n'avaient « rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ni de plus convaincant. » Même ceux d'entre eux qui, habitués aux arguments de l'apologétique traditionnelle, se sentaient un peu déconcertés par les hardiesses toutes laïques de cette pensée si subtile et si directe tout ensemble, ou ceux qui, comme l'honnête Nicole, n'aimaient pas à « être régentés si fièrement », même ceux-là durent convenir qu'ils se trouvaient en présence de l'une des tentatives les plus originales et les plus heureuses qu'on eût jamais faites pour poser dans toute sa force le problème religieux. Et l'on imagine qu'en exprimant, avec une discrétion toute janséniste, au génial auteur de cette esquisse apologétique leur très sincère admiration, ils durent lui dire de quel cœur ils souhaitaient l'achèvement de son œuvre, l'entière réalisation de son généreux dessein.

III

Laissons maintenant l'*Apologie*, telle que Pascal l'avait conçue en 1658, et regardons les *Pensées*, telles qu'elles nous sont parvenues, dans la familiarité saisissante du manuscrit autographe. Ces « brouillons

immortels » sont, de toute évidence, les inestimables reliques de l'un des plus grands écrivains dont puisse s'enorgueillir la littérature universelle. Il y a des phrases, il y a des pages de Pascal qui feront éternellement pâlir d'admiration tous ceux qui ont l'honneur de tenir une plume. Dante ou Shakespeare, Bossuet ou Victor Hugo peuvent être aussi grands : ils ne le sont pas plus que le Pascal des *Pensées*.

« Il avait, nous dit Mme Périer, une éloquence naturelle qui lui donnait une facilité merveilleuse à dire ce qu'il voulait ; mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était pas encore avisé, et dont il se servait si avantageusement, qu'il était maître de son style ; en sorte que *non seulement il disait tout ce qu'il voulait, mais il le disait en la manière qu'il voulait*, et son discours faisait l'effet qu'il s'était proposé. Et cette manière d'écrire, *naturelle, naïve et forte en même temps*, lui était si propre et si particulière, qu'aussitôt qu'on vit paraître les *Lettres au provincial*, on vit bien qu'elles étaient de lui, quelque soin qu'il eût pris de le cacher, même à ses proches. » Voilà qui est admirablement vu et excellemment dit ; et il n'y a guère qu'à presser et développer ces fines et riches paroles pour définir avec précision tout l'art littéraire de Pascal.

Il semble bien tout d'abord que la source de l'inspiration fût chez lui facile et jaillissante, que l'ardeur de sa sensibilité fût prompte à s'extérioriser et que sa verve intérieure trouvât aisément l'expression frappante par laquelle les impressions d'une âme se communiquent à autrui. Mais ce don très rare d'invention verbale ne lui suffisait pas : il voulait en redoubler, en décupler la puissance par le travail et par l'art.

Peu d'écrivains, peu d'artistes aussi royalement doués ont été aussi conscients, aussi volontaires que Pascal. Il aurait pu, plus que beaucoup d'autres, se satisfaire d'un premier jet ; il ne s'en contentait jamais. Nous savons par Nicole le « travail incroyable » auquel il s'était livré pour écrire les *Provinciales*, « étant souvent vingt jours entiers sur une seule lettre », « en recommençant même quelques-unes jusqu'à sept ou huit fois, afin de les mettre au degré de perfection où nous les voyons ». Nous retrouvons dans certains fragments des *Pensées* la trace d'un effort analogue, et nous y saisissons sur le vif l'application des « règles » que s'était fixées l'écrivain pour atteindre son idéal.

Ces règles d'ailleurs, il les a lui-même formulées dans un certain nombre de *pensées* qui constituent non seulement ce qu'on a appelé sa « rhétorique », mais la rhétorique même de toute la future école classique française, de Boileau à La Bruyère, et de Bossuet à Fénelon. « Se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel », adopter une « manière d'écrire » qui soit « toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie », « délasser l'esprit quand il faut, et non autrement », « remplir tous les besoins » de ses lecteurs, chercher à leur plaire par l'exacte précision des termes et la justesse de la pensée, ne rien surfaire, « parler juste », « mêler « l'agréable » au « réel », mais de telle sorte que « cet agréable soit lui-même pris du vrai », fuir tout pédantisme, être un « honnête homme » qui parle à des honnêtes gens, enfin « se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre et *faire essai sur son propre cœur* du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et *si l'on peut*

s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre » : voilà quelques-uns des préceptes que Pascal nous a légués et qu'il a mis lui-même scrupuleusement en pratique. Les ratures, les retouches, les innombrables corrections dont les *Pensées* portent la trace nous le montrent poursuivant infatigablement le haut idéal qu'il s'était fixé.

Contemporain de Molière, de La Fontaine et de Bossuet, Pascal parle et écrit la langue forte et drue de ces écrivains, mais il la manie avec une liberté, une aisance, une autorité souveraine qui, plus d'une fois, ont effarouché Port-Royal. Il aime le mot propre, mais le mot rude, populaire, vulgaire même ne lui fait pas peur : son vocabulaire n'a aucune pruderie. Dira-t-on que, s'il avait achevé son œuvre, il aurait atténué un peu son naturalisme d'expression ? Il est possible ; mais j'ai peine à croire qu'il eût fait au goût parfois un peu timoré de la génération suivante de très grands sacrifices ; j'ai peine à croire qu'il n'eût pas conservé la phrase fameuse : « Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne du plaisir des sens, *qu'il s'en soûle* et qu'il y meure. » Et pareillement, il a souvent une manière brusque, elliptique de couper sa phrase que d'honnêtes rhéteurs taxeraient volontiers d'irrégularité, et à laquelle, ce me semble, il eût difficilement renoncé : il traite la syntaxe commune avec une indépendance que ses premiers éditeurs ont trouvée excessive, mais qui nous paraît à nous infiniment savoureuse : nous lui savons gré, du droit de son génie, de briser le moule uniforme de la phrase, pour mieux se faire entendre de nous, pour figurer à nos regards les éclairs de sa pensée, les

impatiences, les ressauts, et toute la trépidation de son âme. Pascal est un maître de la langue, mais un maître qui commande et qui veut qu'on lui obéisse.

Et de même qu'il commande à sa langue, il commande aussi à son style. Il nous avoue quelque part qu'il a ambitionné « la gloire d'avoir bien écrit » : non assurément dans le vain désir de faire admirer sa virtuosité d'artiste, mais simplement parce qu'ayant éprouvé la valeur persuasive du style, il veut faire servir son talent à la conversion des incrédules. « L'homme, a-t-il dit encore, est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. » Et conformément à ce principe, il voudra que son style « puisse s'accommoder à tous les besoins généralement » de ses lecteurs. Les uns, — les moins nombreux d'ailleurs, — aiment les abstractions, les raisonnements fortement déduits ; les autres sont séduits par tout ce qui parle à leurs sens : des images saisissantes, des phrases musicalement rythmées valent pour eux bien des arguments ; d'autres enfin désirent que l'on s'adresse à leur cœur : les mouvements de passion, les assauts d'éloquence, les élans poétiques sont à leurs yeux la meilleure des dialectiques. Et tous ces désirs, tous ces besoins sont légitimes : le style parfait est celui qui les satisfera tous. Et tel est le style, en partie naturel, en partie voulu, que Pascal s'est créé. Par le tour qu'il donne à ses pensées, il cherche à intéresser toutes les facultés de notre âme aux vérités qu'il exprime ; et tous ses efforts, faciles à suivre dans ses successives retouches, tendent à faire rendre aux mots qu'il emploie toute leur puissance d'émotion, en même temps que toute leur puissance de signification et de

suggestion. Veut-il traduire l'impression d'effroi et d'isolement que l'homme éprouve à se sentir perdu dans l'immensité de l'univers muet, il dira : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye » ; et la sonorité des mots choisis, la place des épithètes, l'accent comme accablé de la phrase, tout concourt à faire naître en nous la sensation douloureuse de l'insondable mystère qui nous enveloppe. Mais, chez Pascal, la sensation est toujours inséparable de l'idée ; et, par ces quelques mots ainsi groupés, voici soudain la porte ouverte à la rêverie métaphysique. Nul écrivain en notre langue, — sauf peut-être Pierre Loti, — n'a su, comme lui, associer à l'expression très concrète des faits, des réalités de la nature et de la vie la suggestion des idées ou des sentiments dont ces réalités sont le symbole. S'il nous prend tout entiers, c'est parce que, logicien et poète tout ensemble, il unit, dans son style, sous la forme la plus directe, la plus concise , la plus vivante, des qualités presque contradictoires, et qu'en tout cas on ne rencontre guère que chez des écrivains différents.

« L'éloquence continue ennuie », a-t-il écrit. Pascal, lui, est si préoccupé de ne pas ennuyer, de se concilier les lecteurs les plus divers, de répondre à tous leurs besoins, qu'il a, de propos délibéré, introduit dans son œuvre une extrême diversité de tons, d'inspirations, de mouvements. Cette variété eût été, à n'en pas douter, l'un des traits les plus originaux de l'*Apologie* achevée ; mais peut-être est-elle encore plus apparente dans les *Pensées* qui nous ont été conservées. Car on trouve de tout dans les *Pensées*, et il semble que tous les genres auxquels se sont exercés nos divers moralistes

français s'y soient comme donné rendez-vous : des « essais » à la manière de Montaigne, des « traités » à la manière de Balzac, des « discours » et des « méditations » à la manière de Descartes, des « lettres » « à la manière de Voiture ou de Méré, des « maximes » à la manière de La Rochefoucauld, des « sermons » à la manière de Bossuet, des « dialogues » à la manière de La Mothe Le Vayer, des « caractères » à la manière de La Bruyère. Comment tout cela eût-il été fondu dans l'unité de l'œuvre définitive ? Nous n'en pouvons rien savoir, et nous pouvons seulement assurer que ce géomètre et cet artiste de génie aurait bien su résoudre le très difficile problème que soulevait la composition du livre tel qu'il l'avait conçu. Il semble, par de multiples indications des *Pensées*, que la forme littéraire qui aurait eu toutes ses préférences est celle des *lettres* [1] ; et l'on conçoit fort bien que cette forme si libre et si souple, qui est si aisément susceptible d'absorber et de concilier toutes les autres, qui se prête si bien aux « pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie », en même temps qu'à l'expression vivante d'un drame de conscience, et que d'ailleurs il venait de manier supérieurement dans les *Provinciales*, se soit de très bonne heure imposée à son choix. Sans parler de tous ses autres mérites, l'*Apologie* achevée aurait eu, vraisemblablement, l'intérêt d'un roman par lettres. Et si ce genre d'intérêt a disparu des fragments qui nous sont parvenus, quel autre intérêt, pour le lecteur moderne, à quelque page qu'il ouvre le recueil, d'entrevoir quelque nouvel aspect d'une pensée toujours en mouvement, d'une personnalité morale extraordinairement vibrante et mobile, largement ouverte aux

quatre vents de l'esprit et du cœur ! Les *Pensées* nous livrent toute l'âme de Pascal. Et comme c'était une âme riche, fertile en contrastes, et qui ne s'immobilisait pas dans la rigidité d'une même attitude, le voyage d'exploration qu'il nous propose à sa suite ne risque jamais de manquer d'originalité ou d'imprévu. En vérité, dans ce petit livre des *Pensées*, il y a vingt livres différents. Ceux qui l'ont assidûment pratiqué savent bien qu'ils n'en épuiseront jamais la substance : à chaque fois qu'ils y reviennent, ils y retrouvent du nouveau, — comme sur ces beaux visages de femmes dont l'expression, perpétuellement changeante, reflète la mobilité de l'âme et la diversité ondoyante de la vie.

Mais il y a quelque chose qui ne change pas chez Pascal, et qui fait qu'une page de lui se reconnaît entre mille autres : c'est l'*accent*. Accent inimitable fait de gravité passionnée, de mélancolie hautaine, de brusque familiarité, de sincérité impatiente ; accent qui est comme le son involontaire que rend l'âme de Pascal en s'épanchant au dehors. Chose bien remarquable : cet écrivain si profondément épris d'impersonnalité, celui qui a proclamé « le moi haïssable », n'a pu s'empêcher de marquer de sa puissante personnalité, de son moi impérieux, tout ce qui sortait de sa plume ; et le reproche qu'il adressait à Miton, d'avoir « couvert » le moi, mais de ne pas l'avoir « ôté », on pourrait, littérairement, le lui adresser à lui-même. *Felix culpa* ! Ceux-là seuls sont de grands écrivains qui mettent leur originale empreinte sur tout ce qu'ils touchent, qui se mêlent de toute leur personne à leur œuvre, qui y font passer le contagieux frémissement

de leur âme, ceux, en un mot, pour lesquels écrire, c'est vivre, c'est créer un être de chair et de sang qui a toute la chaude palpitation de la vie. Tel était Pascal. Les *Pensées*, il les a tirées du plus intime de son être ; il les a écrites pour lui-même autant que pour les autres ; elles sont le prolongement de sa vie morale. Une *Méditation* de Lamartine, une *Contemplation* de Hugo, ne sont pas issues plus directement de leur expérience intime, des profondeurs de leur âme. De là ces exclamations ardentes, ces adjurations passionnées, ces interpellations violentes, ces mouvements de colère ou de pitié, ces images, cris tumultueux d'une âme qui s'épanche : de là enfin tout ce que l'on a pu appeler le lyrisme de Pascal. « *Oh ! qu'il a éclaté aux esprits* !... *Oh !* qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence !.. » « *Je blâme* également, et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir ; et *je ne puis approuver* que ceux qui cherchent en gémissant. » « *Humiliez-vous*, raison impuissante ; *taisez-vous*, nature imbécile... *Écoutez Dieu.* » Pascal est un de nos plus grands poètes religieux, et littérairement, l'on définirait assez bien les *Pensées*, le poème lyrique d'un christianisme augustinien.

IV

Allons maintenant au fond des choses, et de ce livre qui aurait voulu répondre aux plus hautes questions que puisse se poser l'humanité pensante, essayons de

dégager l'âme de vérité éternelle qui s'y trouve enclose.

Pascal avait voulu écrire une *Apologie du christianisme*, et, plus exactement encore, *du catholicisme*. Que valent, à cet égard, les fragments épars des *Pensées* ? Quelle est la valeur apologétique, encore actuelle, de ce livre dont Mme de La Fayette disait déjà que « c'était méchant signe pour ceux qui ne le goûteraient pas » ?

Il y a quelque cinquante ou soixante ans, sous l'influence de la philosophie « scientiste » alors en honneur, on s'accordait assez généralement à déclarer que, en tant qu'œuvre d'édification, le livre avait « fait son temps », et les Sainte-Beuve, les Renan, les Scherer, les Havet, sans marchander à Pascal leur admiration littéraire, renchérissaient sur ce thème. Mieux informés et plus circonspects, nous en jugeons aujourd'hui tout différemment. Nous sommes frappés d'abord que, dans toutes, ou presque toutes les conversions retentissantes qui se sont produites depuis plus d'un siècle, de Chateaubriand, Lamennais ou Maine de Biran à Brunetière et à Ernest Psichari, les *Pensées* de Pascal ont eu leur part d'action, souvent prépondérante. D'autre part, si nous essayons de regarder cette *Apologie* inachevée sans parti pris, mais avec des yeux tout modernes, qu'y voyons-nous ?

En premier lieu, un effort, très curieux à cette date, pour ramener le problème religieux à un problème historique. Qu'importe que l'exégèse de Pascal ait beaucoup vieilli, — moins d'ailleurs qu'on ne pourrait croire, au dire des hommes du métier, — que sa science des religions comparées soit trop rudimentaire ? Cela était inévitable. L'essentiel est que, servi par son tem-

pérament de physicien positiviste, il ait bien vu qu'il fallait traiter la religion comme un fait, et en déterminer les caractères spécifiques. Ce faisant, il a montré la voie où amis et adversaires vont désormais le suivre.

En second lieu, il y a dans les *Pensées* une description psychologique de l'homme si criante de vérité profonde, qu'aucun moraliste n'a jamais pu la faire oublier. C'est là sans doute l'une des parties les plus vivantes, les plus efficaces des *Pensées*. Car Pascal, observons-le, n'est pas un moraliste désintéressé. Il ne décrit pas pour décrire, pour nous faire admirer la virtuosité de ses analyses morales, ou pour satisfaire notre curiosité « scientifique ». Il décrit et il analyse pour convertir. Il sait, ou il devine que le plus sûr moyen de nous détacher de nous-mêmes, de créer en nous le besoin de Dieu, de nous « incliner » à « tendre les bras au Libérateur », c'est de nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes, dans la réalité crue de notre misère, de nos aspirations inassouvies, de notre double et incompréhensible nature. Son dessein, — s'en est-on bien rendu compte ? — est sensiblement analogue à celui de saint Augustin, quand il écrivait les *Confessions*. Les *Confessions* sont avant tout une Apologie du Christianisme. Le saint évêque d'Hippone a compris que l'histoire d'une âme qui trouve, ou qui retrouve Dieu, est, à elle seule, toute une apologétique, et, à certains égards, peut-être, la plus persuasive des apologétiques ; et, en se confessant à nous, c'est cette vivante apologétique qu'il a voulu édifier. La « confession » impersonnelle de Pascal a le même objet et la même efficacité que la confession toute personnelle de saint Augustin : elle est un témoignage

d'âme en faveur de la vérité chrétienne. Tout à l'heure, Pascal s'avisait, le premier, ou l'un des premiers, de ce que l'on pourrait appeler la vertu apologétique de l'histoire. Maintenant il découvre la vertu apologétique de l'analyse psychologique. Si impitoyable même que soit son analyse, elle n'est d'ailleurs pas froide. Il manie le scalpel avec habileté et avec force, mais d'une main pourtant frémissante. Lui non plus ne sait pas « faire le neutre ou l'indifférent » ; il porte dans ses observations le souvenir et l'émotion de ses expériences personnelles ; il y mêle ce je ne sais quoi de vécu qui en multiplie l'effet. D'autre part, il n'est pas de ceux qui constatent sans conclure. S'il nous peint avec de si vives couleurs notre ignorance et notre misère, c'est qu'il veut nous en faire chercher le remède. Et c'est même là qu'il fait porter tout l'effort de son argumentation, de sa chaleureuse éloquence. Il est incomparable pour secouer notre apathie, nous faire honte de notre incuriosité, nous rendre ou nous donner le goût des questions éternelles. Il sent que s'il a gain de cause sur ce point, il a chance d'avoir gain de cause sur tous les autres, que, s'il réussit à mettre en branle notre bonne volonté, celle-ci a chance de ne plus s'arrêter en route, et que les voies sont désormais ouvertes à l'action divine. A combien de conversions Pascal aura-t-il donné la « chiquenaude » initiale et décisive ? A un fort grand nombre, si l'on en juge par tous les témoignages d'admiration et de gratitude qu'on a rendus à la force agissante de sa dialectique : il est de ceux qui ébranlent, même quand on lui résiste.

Et il ne s'en tient pas à cette ardente mise en demeure. Il y a encore dans les *Pensées* un essai de

démonstration de la vérité du christianisme, incomplet, assurément, et fragmentaire, mais singulièrement suggestif et d'une grande force probante. Cette originale et hardie tentative consiste, non pas pour établir, mais pour faire accepter la révélation chrétienne, à faire appel, en dernière analyse, aux puissances de sentiment. Certes, déclare Pascal, les preuves sur lesquelles s'appuie la religion sont aussi solides que celles sur lesquelles sont fondées les croyances le plus communément admises parmi les hommes, — et lui-même ne négligera rien pour les approfondir et pour les renforcer ; — mais il n'éprouve aucune difficulté à reconnaître que l'évidence qui s'en dégage n'a rien d'aveuglant ou de mathématique, et que, du point de vue de la raison pure, il s'y mêle une certaine part d'obscurité, et même d'incertitude. « S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine. » Mais la raison raisonnante n'est pas tout l'homme : ses constructions les plus assurées, même en matière scientifique, reposent sur des données irrationnelles qui lui sont fournies par une faculté plus haute, — appelons-la sentiment, instinct, intuition, volonté, cœur, esprit de finesse, — dont elle accepte les arrêts sans les discuter. « Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace. » « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. » C'est cette faculté qui, dans l'ordre religieux, doit décider en dernier ressort. « La volonté est un des principaux organes de la créance. » « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur, non à la raison. » S'il n'en était pas

ainsi, si tout était parfaitement clair dans le corps des vérités religieuses, la foi serait dépourvue de tout mérite ; elle serait l'adhésion automatique de l'esprit à la conclusion d'un syllogisme ; et Dieu qui a établi la prière « pour communiquer à ses créatures la dignité de la causalité » leur retirerait cette dignité éminente. Dieu ne se donne qu'à ceux qui, nonobstant certaines incertitudes intellectuelles, veulent courir le risque de « parier » pour lui, et qui comblent, par un acte de foi et d'amour, la distance qui les sépare encore de sa réalité ineffable.

Cette façon, à la fois loyale et audacieuse, de poser le problème apologétique n'a pas été sans soulever des objections de la part de ceux qui, même au sein du christianisme, restent des rationalistes endurcis ; elle a très vivement séduit au contraire tous ceux qui aiment mieux vaincre contre tous les usages reçus qu'être battus selon les règles ; elle a, de tout temps, exercé une très forte action sur la pensée laïque. Nous touchons là, semble-t-il, au caractère essentiel de l'apologétique pascalienne, à celui qui explique la prise extraordinaire et croissante qu'elle a sur les âmes : c'est une apologétique laïque. Ce qu'il convient d'entendre par là, nul ne l'a mieux dit que Bossuet dans un de ses *Panégyriques* : « Lorsqu'on entend les prédicateurs, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Évangile fait qu'on l'écoute plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs ; on dit qu'ils le font d'office, et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme que l'on croit du monde, simplement et sans affectation, professe de

bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même ; quand il ferme la bouche à un libertin qui fait vanité du vice ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, chrétiens, qu'une telle conversation assaisonnée de ce sel de grâce a de force pour exciter l'appétit et réveiller le goût des biens éternels ! » Pascal n'est pas un théologien de profession : il n'est et il ne veut être qu'un « honnête homme » : les seuls arguments qui trouvent grâce devant lui sont ceux dont « il a fait l'essai sur son propre cœur », et que sa raison laïque a trouvés recevables. S'adressant aux « honnêtes gens », il a voulu satisfaire leurs légitimes exigences d'esprit et il a parlé leur langage. Et peut-être, de tous les apologistes du christianisme, est-il le seul dont la pensée se soit imposée à ceux-là mêmes qu'il ne parvenait pas à convaincre.

C'est que cet apologiste était doublé d'un grand philosophe. Oui, cet écrivain qui a si âprement raillé les prétentions de la philosophie, a été un philosophe à sa manière. Si le problème religieux a été l'objet essentiel de ses préoccupations, il ne s'y est pourtant point cantonné d'une façon trop exclusive. Sur toutes les questions qu'agite depuis tant de siècles l'esprit de l'homme il a promené son lucide et perçant regard, et les solutions qu'il en a proposées, toutes rapides et fragmentaires qu'elles soient, comptent parmi les plus originales et les plus profondes que l'histoire des idées ait enregistrées. Rien ne serait plus aisé que de dégager, de l'ensemble des *Pensées*, toute une philosophie générale [1], et cette philosophie dénote une telle force de pensée, d'autre part, elle s'appuie si solidement au réel que, quand bien même on en repousserait les con-

clusions religieuses, elle mériterait de retenir longuement l'attention de tous les chercheurs de vérité.

Le trait distinctif de la philosophie pascalienne, c'est d'être en réaction violente contre le rationalisme cartésien, contre la doctrine des « idées claires et distinctes ». A la raison abstraite, telle que la conçoit Descartes, Pascal oppose le « sentiment », au sens le plus large du mot, et qui, certes, n'est pas contraire à la raison, mais qui la complète, la rectifie et la dépasse. « Pascal, a dit excellemment M. Bergson, a introduit en philosophie une certaine manière de penser qui n'est pas la pure raison, puisqu'elle corrige par l'esprit de finesse ce que le raisonnement a de géométrique, et qui n'est pas non plus la contemplation mystique, puisqu'elle aboutit à des résultats susceptibles d'être contrôlés et vérifiés par tout le monde. » De Berkeley à Kant, de Kant à Auguste Comte, d'Auguste Comte à Schopenhauer, à William James, et à M. Bergson, toutes les doctrines « qui font passer en première ligne la connaissance immédiate, l'intuition, la vie intérieure » se rattachent directement à Pascal. Lui-même pensait par intuition ; il a fait, en quelque sorte, la théorie de son propre mode de penser ; et ses divinations sont si vives qu'il suffit d'ouvrir les *Pensées* au hasard pour y rencontrer, brièvement formulées, des théories toutes modernes, et dont d'autres penseurs devaient faire la fortune. « Talent principal, qui règle tous les autres », dira, par exemple, Pascal : n'est-ce pas, en raccourci, la fameuse conception de la *faculté maîtresse*, dont Taine devait tirer le parti que l'on sait? « La nature, dira-t-il encore, agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis

deux fois moins, puis plus que jamais » : voilà notre idée toute contemporaine de l'évolution, en opposition avec l'idée de progrès rectiligne, si chère au XVIII^e siècle. Sur la nature et sur l'homme, sur l'art et sur la science, Pascal a ainsi de ces idées fécondes, de ces mots profonds, de ces formules saisissantes et pleines d'avenir, dont plus de deux siècles de méditation n'ont pas encore épuisé la signification lointaine. Plus on réfléchira, par exemple, à la célèbre distinction entre l'esprit de finesse et l'esprit géométrique, plus on en reconnaîtra la haute portée, plus on verra s'en multiplier les conséquences. Et de combien d'autres *pensées* ne pourrait-on pas en dire autant ! En vérité, il semble parfois que l'auteur de ce petit livre soit allé au fond de tous les problèmes, et que son génie nous ait laissé plus de choses à développer et à vérifier qu'à découvrir.

Il y a dans les *Pensées* un morceau célèbre qui éclaire toute la doctrine de Pascal et qui est comme le résumé de toute son expérience spirituelle. La conception qui s'y trouve esquissée est si haute, elle ouvre de si larges horizons à la pensée qu'il a fallu venir jusqu'à notre temps pour qu'on en saisisse toute la justesse et toute la profondeur. Ce sont les pages où Pascal expose sa théorie des trois ordres de réalités, de grandeurs et de facultés. « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle. » « Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. » Ces trois ordres n'ont entre eux aucune commune mesure, et les facultés qui les embrassent sont non seulement distinctes, mais opposées, mais contradictoires. Au plus bas degré

de l'échelle, il y a les corps, tous les innombrables phénomènes de l'univers matériel ; c'est là le domaine de la sensation, du mécanisme, de la nécessité, de la science : domaine très borné, malgré sa richesse, et d'où il est impossible de s'élever à une vue supérieure des choses. Au delà et au-dessus du règne des faits et des symboles, séparé du monde des corps par une distance infinie, s'ouvre l'univers spirituel. C'est ici le règne de l'esprit, de la pensée, de l'intuition, de la liberté. Le philosophe, sous le phénomène, atteint l'être : c'est lui qui fournit à la science la justification de ses méthodes et de son objet. Mais la pensée ne saurait se dépasser elle-même. A son tour, elle doit reconnaître ses limites et avouer son impuissance. Au-dessus de l'esprit, il y a la volonté. Par la volonté, par l'amour, nous entrons dans un ordre nouveau : l'ordre de la foi, de la charité, de la grâce. Le chrétien a atteint la réalité suprême ; et du sommet où il plane, les objections de la philosophie et les méprises de la science lui semblent les dernières rumeurs d'un monde évanoui.

Tous les corps, les firmaments, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée, cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

Admirable méditation qui réconcilie, en les hiérarchisant, les divers besoins et les diverses aspirations de l'humaine nature, auxquels Pascal avait lui-même sacrifié, simultanément ou tour à tour. Il n'a pas, comme on le lui a parfois reproché, nié la science ; il n'a pas rabaissé la raison philosophique : il les a mises l'une et l'autre à leur juste place. Son christianisme lui a seulement permis de leur fixer des limites qu'elles se sont toujours fort mal trouvées de dépasser.

On ne saurait, même en de longues pages, épuiser la substance des *Pensées*. Pour en bien concevoir la richesse spirituelle, il faut les choisir comme livre de chevet, s'en nourrir quotidiennement, y puiser des thèmes journaliers de méditation. Alors on s'aperçoit que ces simples matériaux, parfois à peine dégrossis, d'un ouvrage inachevé forment l'un des plus beaux manuels de vie intérieure qu'il y ait dans aucune langue. A travers le clair-obscur de ce style ramassé et puissant qui, si souvent, se contente d'indiquer ou de suggérer l'idée sans l'exprimer, filtre une lumière diffuse qui, fréquemment, se condense en d'éblouissantes et perçantes formules : c'est tout un jour inattendu qui s'ouvre sur un coin de l'âme ou sur un aspect de la vie. Vraiment, il est bien peu de questions, même contemporaines, que ces simples brouillons n'aident à élucider. Pascal avait rêvé d'écrire une *Apologie du christianisme* qui forçât la conviction des « libertins » de bonne volonté, et il a dû croire en mourant que rien ne lui survivrait de son long et douloureux effort. En fait, les fragments qu'il nous a légués forment bien, même aujourd'hui, la plus forte et la plus agissante des apologies que nous ayons encore, et, de plus, ils

classent leur auteur au premier rang des penseurs et des écrivains de tous les temps. Par la magie d'un style qui s'égale toujours à l'âme complexe et ardente qu'il traduit, et qui, de la plus subtile ironie à la plus chaude éloquence et à la plus pénétrante poésie, sait remplir tout l'entre-deux, par la richesse et la vigueur inventive d'une pensée qu'aucun problème ne déconcerte et qui devance les années, par la généreuse, par l'apostolique ardeur de conviction qui s'en dégage, par l'accent enfin, par les beaux cris d'humanité qu'elles renferment, les *Pensées* de Pascal, après plus de deux siècles écoulés, restent le plus beau livre de la prose française.

A Port-Royal des Champs, le 17 juin dernier, nous étions quelque deux cents amis de Pascal à commémorer ce glorieux tricentenaire. Émouvante et religieuse commémoration dont nous garderons tous au fond du cœur l'intime et pieux souvenir. Dans ces lieux tout chargés d'âme, sous ce ciel voilé, sur les ruines mélancoliques de cette église, des savants, des philosophes, des historiens, des critiques, des prêtres, de simples lettrés, qui tous assurément ne partageaient pas sous sa forme précise la foi de l'auteur des *Pensées*, mais qui tous avaient été remués par sa brûlante parole, venaient dire à ce grand mort leur reconnaissante admiration... Et voici qu'après un ingénieux, précis et lucide historien des idées religieuses [1], une forte voix se fait entendre. Un penseur chrétien, doublé, comme Pascal, d'un savant et d'un écrivain de la grande espèce, s'inspirant de cette haute et puissante pensée, la restituant et la repensant tour à tour, en une langue digne de lui, prononce une méditation qui

est bien l'une des plus belles et fortes pages qu'aient suscitées les *Pensées*. Quelque chose de l'émotion qui devait étreindre les auditeurs de la conférence de 1658 a visiblement passé dans les assistants. Et à mesure que se déroule ce « discours », si pascalien de substance et d'accent, nous songeons à tout l'effort de pensée et d'activité morale qui, depuis trois siècles, s'est dépensé pour jeter un peu plus de lumière sur le mystère de notre destinée ; nous songeons surtout à ce que j'appelle *la lignée de Pascal*, à toutes ces innombrables âmes qui ont été éveillées à la vie spirituelle par ce héros, par ce saint de la pensée française, ou qui n'ont trouvé qu'en lui le mot qui apaise, éclaire ou console. Ne citons aucun nom, même parmi les plus illustres. Mais, au sortir d'une guerre qui nous a tous forcés à un nouveau classement de nos valeurs nationales, soyons assurés que le centenaire de Blaise Pascal n'aurait pas provoqué tant d'échos, s'il avait en vain délivré son « message ».

APPENDICE

MÉDITATION SUR PASCAL

Par Edouard LE ROY[1]

Parler de Pascal après que vient d'en être dit dans la juste mesure ce qui devait l'être et comme il devait l'être, ce ne serait plus que vain discours et vous ne serez pas surpris que je ne puisse m'y résoudre. Écoutons plutôt, maintenant, la voix même de celui qui préside, invisible, mais présent et vivant toujours, à cette réunion toute spirituelle. Son âme ardente reste mêlée à l'histoire intérieure de nos âmes. C'est à travers elle que plus d'un parmi nous a d'abord entendu l'appel d'en haut. Ici où sont écloses tant de ses pensées, où s'est recueillie sa prière, que notre hommage prenne donc une forme d'oraison, sur quelques-unes des vérités dont il s'entretenait dans la solitude. Lui seul désormais parlera.

Qui ne se rappelle sa méditation enflammée sur la folie de l'indifférence et du divertissement, sur l'étrange misère de ceux qui vivent sans inquiétude supérieure, quand il y va de notre tout ? Osons nous voir avec lui dans la vérité tragique de notre condition réelle ; osons

1. Nous reproduisons ici, — on comprendra aisément pourquoi, — l'admirable allocution qu'a prononcée M. Édouard Le Roy le 17 juin 1923, à Port-Royal des Champs, et dont nous avons parlé en terminant.

regarder en face le mystère poignant de notre vie. Laissons s'élever en nous les voix de l'angoisse humaine ; ou plutôt sachons écouter dans notre conscience : elles y parlent. « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. » Tout s'écoule, en effet ; et notre vie même est fuite incessante vers un inconnu mystérieux. Où allons-nous ainsi ? à quoi nous prendre ? de quoi nous relever ? que faire de notre effort ? où mettre notre enjeu ? Problème de la destinée : problème qu'on n'élude pas, puisque, le négliger, c'est le résoudre encore. Nous sommes embarqués, et il faut bien conclure.

Aussi bien il y a la mort, qui conclura pour nous, à notre défaut. Elle est à la fois certaine et, elle aussi, elle surtout, inconnue. Elle est là, tout près, en nous, déjà au travail. Peu de chose, la chose du monde la plus fragile, nous sépare seule de ce gouffre où tout semble s'engloutir. Nous avons cependant une heure de conscience et de raison, une heure pour savoir et pour vouloir. Allons-nous la perdre, l'employer à jouer au piquet, et nous en aller ensuite seuls et ignorants dans l'épouvantable nuit? Quelle horreur serait celle de cette minute suprême où nous sentirions qu'il est trop tard, que nous avons pu chercher et que nous ne le pouvons plus, que nous glissons sans retour sur la pente qu'on ne remonte pas, que nous voici sur les bords de l'abîme final, et que nous avons nous-mêmes amassé la nuit qui, de toutes parts, monte en nous ! Ridicule ici de faire les braves. « Je ne puis comprendre, disait Pascal, que ceux qui cherchent en gémissant. »

Nous chercherons ; mais comment ne pas gémir ? Avoir à chercher ainsi, sans doute est-ce déjà marque de misère. Mais plus loin encore va la misère de notre nature, puisque, laissée à ses propres forces, elle cherche et ne trouve pas. Inquiétude, inassouvissement, aspiration infinie toujours déçue : l'homme découvre-t-il autre chose au fond de lui-même ? Il lui est impossible de se fixer en quelque état que ce soit, d'y borner ses vœux, d'y installer son repos. Rien de ce que lui offre ce monde ne suffit à remplir tous ses besoins, ne lui permet de se satisfaire

et de se réaliser pleinement. Tous les biens dont il s'enchante un jour flottent bientôt, comme des atomes imperceptibles, dans la capacité infinie de son cœur. Et de chaque essai qu'il tente pour se contenter, il sort plus inquiet, plus conscient de l'immensité du vide qui est en lui.

Quelque chose, toutefois, se dégage pour l'homme de sa recherche, même infructueuse en apparence, quelque chose qui le fait grand malgré sa misère ou peut-être à cause d'elle : la connaissance qu'il en a, la pensée qui en est chez lui la source, mais aussi la limite, en le portant au delà de toute réalité acquise, en lui ouvrant de ce fait seul une voie d'espoir et de salut. Là est notre dignité ; c'est de là qu'il faut tendre à nous relever, que nous pouvons nous relever en effet. « Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. » Et si l'exigence en est suivie jusqu'au bout, à travers les renoncements qu'elle impose, courageusement acceptés, d'un bond cette pensée nous amène devant Dieu, que dès l'origine appelait obscurément notre misère, qui seul nous explique et seul nous guérira.

Oui ; mais, renversement nouveau, à peine entrevue ainsi la lumière d'une réponse, le nuage de scandale se reforme, l'inquiétude renaît. Elle jaillit, cette fois, du spectacle de l'immense univers muet. Sortons de nos chambres, de nos villes, de ce décor de civilisation qui nous enchante, qui arrête partout nos regards et les ramène incessamment vers nous. Plus hardis, plaçons-nous en face de la nature entière et la contemplons dans la splendeur de son prodigieux déploiement. A cette vue, une angoisse monte en nous. Qu'est-ce que l'homme, avec ses préoccupations morales et religieuses, dans le double infini de l'espace et du temps ? Nous n'en sommes plus à concevoir le petit monde clos et borné des Anciens, ce monde fait à notre chétive mesure, dont nous occupions le centre et dont notre pensée achevait sans peine le tour. Les voiles sont tombés ; des abîmes se sont ouverts, devant lesquels notre imagination elle même ploie et succombe, comme consternée d'horreur. La durée, elle aussi,

dont nous pensions toucher les origines, la durée se prolonge au delà de toute limite accessible, au fond d'insondables nuits. Engloutis dans l'espace, perdus dans le temps, voici que notre histoire n'est plus qu'une petite lueur vacillante qui court éphémère et incertaine sur un flot d'ombre. Dans leur éloignement incalculable, depuis d'incalculables millénaires, les constellations dessinent leurs immuables figures. Qui ne frémirait d'effroi devant ces immobiles regards, devant ces regards sans âme, qui semblent dire le néant de nos espérances et l'illusion de nos pensées ? Nul homme n'échappe au frisson qui traversait Pascal devant le silence éternel de cet impassible infini. L'indifférence morale de cette immensité nous met au cœur un froid de mort. L'univers nous cache Dieu.

Voilà ce que dit la chair. Mais vous savez comment Pascal en dissipe le mirage. Roseaux, nous plions en effet au moindre souffle : il n'était pas besoin d'un tel poids pour nous abattre. Mais, roseaux pensants, nous nous redressons plus haut que l'univers même qui nous écrase : car nous connaissons sa victoire, et lui n'en sait rien. De quel droit, pour juger de l'être, se placerait-on au point de vue de son déploiement matériel dans le temps et l'espace ? Ce n'est qu'aux yeux de l'imagination matérialiste, — l'imagination est toujours matérialiste — que la quantité d'espace et de temps mesure le degré d'être. Plus profondément, le cœur et la pensée de l'homme sont un autre infini qui enveloppe à son tour celui de l'univers muet. Ce sont là deux ordres d'infinitude : chaque point de l'une contient toute l'autre. Et ainsi la parité se rétablit.

Il y a plus. Suivons encore et toujours l'admirable méditation de Pascal. « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le monde des esprits : car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien... De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. » Mais l'esprit comprend la matière, qui est toute suspendue à lui. L'espace et le temps, dont l'infinité nous accablait, tiennent tout entiers dans la pensée et n'existent que par elle. Et voici donc la situation retournée.

Il est vrai que, par l'espace et le temps, bien qu'immanents à l'esprit, c'est tout de même un infini sans caractère moral qui se manifeste. Mais qu'est-ce à dire ? La même réponse vaut toujours. « Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé », devant lequel s'évanouit tout le reste. « De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel. » Et là est, en définitive, le seul fondement de tout.

Pour apprendre à le voir, il faut entrer avec Pascal dans une voie nouvelle et plus haute encore. Nous venons de faire une expérience : que la leçon n'en soit pas perdue. « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés. » Ce n'est pas ainsi qu'on trouve Dieu, parce qu'aussi bien « le vrai Dieu n'est pas un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments... mais un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien et qu'elle ne trouvera de repos qu'à l'aimer ». Or « qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer » ! Mais aimer fait connaître, et même, ici, on ne connaîtra jamais que par l'amour.

Non pas qu'il faille alors ne plus penser : tout au contraire. Seulement, au-dessus de l'analyse, au delà et non en deçà, il y a l'intuition, c'est-à-dire la pensée redevenue simple. Pascal savait la pratiquer dans les deux voies où l'exemple s'en offre à nous le plus clairement. Le penseur, quand il s'élève jusqu'au génie, dépasse la zone des documents multiples, des discussions compliquées, des embarras et des controverses, des lourds et savants appareils de raisonnements et de concepts : il devient capable de penser directement les choses, presque sans l'intermédiaire d'idées proprement dites, avec ce réalisme transcendant au discours, dont la simplicité n'est pas appauvrissement,

mais consommation de richesse, et qui marque la perfection de l'intelligence. Le saint, pareillement, achève de se réaliser lui-même en atteignant un état de liberté intérieure où cessent le jeu des formules et des images, la recherche des pratiques exceptionnelles, des exercices rares et violents, les luttes, les troubles, les crises, les douleurs et travaux de la nouvelle naissance, où s'accomplit au contraire, par delà l'extraordinaire tension qui marquait le début de l'œuvre, ce qu'on a nommé la perfection de pur amour, entière fusion de l'âme pacifiée en Dieu, dans un repos de contemplation unitive dont le quiétisme n'a donné que la caricature conceptuelle et qui n'est en réalité que l'action à sa plus haute puissance. Voilà où Pascal montait de tout le mouvement de son âme.

S'il est mort trop tôt pour avoir achevé l'ascension, dans la mesure où elle s'achève jamais ici-bas, du moins était-il en marche et nous a-t-il montré le chemin. D'autres l'y avaient précédé. Mais aucun n'en a jamais tracé l'itinéraire d'un tel accent.

Apprenons de lui surtout, — et ce sera la conclusion de ces quelques paroles, — apprenons qu'il n'est véritable recherche de Dieu que par la prière. Cercle apparent dont Pascal a si bien montré qu'il n'a rien de scandaleux pour une raison avertie. Toute autre méthode est athée dans son principe, car elle fait de Dieu une chose inerte, matière ou abstraction, que l'on se flatte de parvenir à posséder sans son concours, et, pour ainsi dire, à capter. « On traite vraiment Dieu comme une idole, dit un pascalien fidèle à l'esprit du maître, M. Maurice Blondel, si on se borne à en faire un objet de connaissance et si l'on ne réserve pas son action originale dans la réciprocité des rapports qui nous unissent à Lui. »

Cette prière, au surplus, pour être efficace, il faut qu'elle soit, non pas simple parole ou même simple méditation abstraite ou spéculative, mais acte de vie concrète ; et on aurait tort d'y voir une sorte de monologue où l'homme agirait et parlerait seul. Pascal a su la vivre comme elle doit l'être, lorsque, avec tout son génie, toute sa pensée,

tout son cœur, il entrait dans la voie mystique où lui apparaissait le mystère de Jésus. Et sur ce dernier sommet au-dessus duquel rien ne subsiste plus de la terre, deux paroles — que doit suivre le silence — deux paroles résument son message suprême : la parole de vraie demande qui devrait être aussi la nôtre : « Seigneur ! je vous donne tout », et la parole de réponse, qui en est inséparable, que nous-mêmes recevrions à notre tour : « Console-toi : tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. »

NOTES

Il n'y a peut-être pas une ligne dans ce livre qui ne puisse s'appuyer sur quelque référence. Je ne me flatte certes pas d'avoir « épuisé » toute l'énorme « littérature » du sujet ; mais j'espère cependant n'avoir rien négligé d'essentiel. Évidemment, il ne pouvait s'agir ici de mentionner toutes nos sources. J'ai simplement ramassé dans ces notes quelques indications qui peuvent ne pas être inutiles au lecteur. Pour le détail de la bibliographie, je renvoie au *Manuel bibliographique* de M. Lanson (2e édition, Hachette), aux *Époques de la pensée de Pascal* de M. G. Michaut et à son édition des *Pensées* (De Boccard), enfin aux notes de mon cours sur *Pascal* (4e édition, De Boccard). Tous les textes essentiels sont recueillis et excellemment commentés dans l'édition des *Œuvres complètes de Pascal*, publiées suivant l'ordre chronologique, avec documents complémentaires, introductions et notes (Collection des *Grands Ecrivains de la France*,) par MM. Léon Brunschvicg, Félix Gazier et Pierre Boutroux, 11 vol. in-8, Hachette, 1904-1913. On fera bien d'y joindre le *Recueil d'Utrecht*, qui contient un certain nombre d'indications encore inutilisées. Les études d'ensemble les plus récentes sont celles de Joseph Bertrand, F. Brunetière, G. Lanson Gustave Michaut, Maurice Souriau, Émile Boutroux, Adolphe Hatzfeld, Sully Prudhomme, Fortunat Strowski, H. Petitot, E. Jovy, Jacques Chevalier. Et bien entendu, il y a toujours lieu de se reporter aux livres plus anciens de Victor Cousin, de Vinet, de l'abbé Maynard, et peut-être surtout à l'admirable et toujours jeune *Port-Royal* de Sainte-Beuve.

Page 1, note 1. — Eugène-Melchior de Vogué, *Sous les Lauriers*, Bloud, 1911, p. 243-244.

Page 2, note 1. — Michelet, *Histoire de France*, édition définitive, Flammarion, in-8, t. II, p. 3, 29-30 ; Cf. P. Vidal de la Blache, *Tableau de la Géographie de la France* (dans l'*Histoire de France* de Lavisse, Hachette, 1903, t. I, p. 275-284 ; 287-302). — Voyez aussi sur *le Pays d'Auvergne* et sur *le Peuple arverne*, le remarquable *Vercingétorix* de M. Jullian (Hachette, 1902, p. 1-14, 23-40) et les belles pages descriptives du *Disciple* et du *Démon de Midi* de M. Bourget.

Page 3, note 1. — Élie Jaloustre, *les Aïeux de Pascal (Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand*, août 1907, Clermont, Bellet). — Cf. Albert Ojardias, *la Généalogie de Pascal (Journal des Débats*, du 25 décembre 1907).

Page 3, note 2. — A. Imberdis, *Histoire générale de l'Auvergne*, 2 vol. in-8 ; Clermont, 1868. — Cf. G. Hanotaux, *Histoire du Cardinal de Richelieu*, Paris, Firmin-Didot, 1893, in-8 ; t. I, p. 191-192.

Page 4, note 1. — *Mémoires de Fléchier sur les Grands-Jours d'Auvergne en* 1665, éd. Chéruel, Paris, Hachette, in-8 ; p. 37-38. — Cf. Ambroise Tardieu, *Histoire de la ville de Clermont-Ferrand*, Moulins, 1870-1871, in-f°, t. I ; — Chateaubriand, *Voyage à Clermont* ; — Émile Montégut, *En Bourbonnais et en Forez*, Hachette, 1877 ; — Maurice Barrès, *l'Angoisse de Pascal*, Plon, 1922.

Page 5, note 1. — A propos de Notre-Dame du Port, M. André Hallays *(Promenades en Auvergne, Journal des Débats*, 13 octobre 1905) cite quelques lignes très vivantes et suggestives d'un de ses amis auvergnats : « Voilà l'Auvergne, son caractère de passion contenue, son ardeur crispée, intime et silencieuse ; voilà notre Pascal et voilà nos Arnauld, voilà le transept formidable et donjonné, la coupole imprenable de notre roman auvergnat, voilà notre sol, voilà nos édifices, voilà notre race... »

Page 5, note 2. — C'est précisément à propos des Pascal que Fléchier se livre à des plaisanteries d'un goût douteux sur la fécondité des familles clermontoises. Il parle d'un tableau généalogique inspiré par la mère de Pascal qui, « faisant le dénombrement de ses neveux et nièces, en compta jusqu'au nombre de quatre cent soixante-dix-neuf vivants, et plus de mille autres morts, qu'elle avait vus durant sa vie » (p. 38). Fléchier se trompe : il s'agit non de la mère, mais de la grand-tante de Pascal. Une copie de ce tableau généalogique existe encore à la bibliothèque de Clermont. Faugère en a publié un extrait dans ses *Lettres, Opuscules et Mémoires de Madame Périer*, etc. (Paris, Vaton, 1845, in-8 ; p. 478-480).

Page 5, note 3. — Fléchier, *Memoires sur les Grands Jours*, édition Gonod, p. 387-388.

Page 5, note 4. — M. Brunschvicg (t. II, p. 81) a relevé, dans la correspondance de Roberval à Fermat, quelques lignes assez curieuses à cet égard : « J'ai promis, écrit Roberval à M. Mydorge, de l'entretenir sur cette invention que je ne saurais assez admirer, et je m'assure que *M. Pascal en fera ses exclamations ordinaires*, si je puis la lui faire voir, comme j'espère, et à M. Desargues. » — Sur la vivacité et les emportements d'Étienne Pascal, voyez aussi le témoignage de Marguerite Périer, à propos de la sorcière qu'il menace de la corde et à laquelle il donne un vigoureux soufflet.

Page 7, note 1. — Voyez le très complet et vivant tableau que M. Gabriel Hanotaux a tracé du Paris de cette époque au tome I de son *Histoire de Richelieu*. — Cf. aussi A. Bauty, *Topographie historique du vieux Paris*, in-4°, 1876 et sqq.

Page 8, note 1. — Montaigne, *Essais*, livre III, chapitre IX. Ce texte figure déjà, avec une variante insignifiante, dans l'édition de 1588.

Page 8, note 2. — Dans un fort intéressant article de *l'Illustration* sur *l'Étape intellectuelle* (4 novembre 1922), M. Paul Bourget relève les principaux traits qu'Étienne Pascal aurait transmis à son fils, et qui sont, d'après lui, « l'intense ferveur dans le souci moral »,

la disposition philosophique et scientifique, l'ardeur de la sensibilité. M. Bourget ne néglige-t-il pas, dans cette recherche des influences héréditaires, l'apport maternel ? Je soupçonne qu'Antoinette Bégon a dû être pour quelque chose dans la vocation morale et dans la sensibilité de son fils.

Page 9, note 1. — Gonod, *Recherches sur la maison où Blaise Pascal est né et sur la fortune d'Etienne Pascal son père (Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne*, 1847, p. 531-555) ; — A. Bellaigue de Bughas, *Note sur la maison de Pascal (Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont*, 1886, p. 17-30) ; — M. Maurice Barrès, dans un article de *l'Écho de Paris* (14 septembre 1900), *Peut-on sauver la maison de Pascal ?* a très joliment décrit cette vieille demeure, aujourd'hui détruite. De cet article, recueilli dans *l'Angoisse de Pascal* (Plon, 1923), détachons les lignes que voici : « Telle que je l'ai vue ces derniers jours, la maison natale de Pascal est un vaste quadrilatère à quatre étages, triste et malpropre. De ses trois faces libres, l'une s'étend sur une bonne voie, la rue des Gras ; la deuxième est séparée de la cathédrale par un étroit couloir et se continue sur une place nommée « la place derrière Clermont » ; enfin, la troisième borde la rue des Chaussetiers, mesquine et resserrée. Elle abrite dans ses porches une dizaine de boutiques, les unes modernes, les autres infiniment vieillottes. Elle est irrégulière, bizarre, tourmentée ; ses murs font des coudes, et des escaliers extérieurs la flanquent. Mais sa principale singularité, c'est un passage qui la troue, où coulent des filets d'eau malpropre, où s'embranchent de nombreux escaliers, tous divers, tous sordides, et qui débouche sur une terrasse, formant une cour intérieure. Cette cour-terrasse, grâce à la pente du terrain qui supporte tout l'immeuble, se trouve au premier étage ; on en descend par un escalier en plein air, devant la cathédrale, ou bien, franchissant un nouveau porche, enfilant un nouveau boyau, on gagne, sur la rue des Gras, un balcon qui, le long de la maison de Pascal, au-dessus des boutiques, s'en va desservir une maison voisine. »

Page 9, note 2. — M. Charles de Beaurepaire *(Blaise Pascal et sa famille à Rouen*, dans *Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, 1900-1901, Paris, Picard, 1902, p. 283) évalue, d'après le contrat de mariage de sa fille Gilberte, la fortune d'Étienne Pascal à une centaine de mille livres au minimum, soit 600.000 francs de notre monnaie d'avant-guerre.

Page 10, note 1. — Peut-être certaines préoccupations de santé n'ont-elles pas été étrangères à la résolution d'Étienne Pascal. Du mois de juin au mois de décembre 1631, l'Auvergne fut désolée par une grande épidémie de peste qui fit périr à Clermont 5 à 6.000 personnes.

Page 11, note 1. — Retenons le nom de cette humble fille, Louise Deffaud, que M^me^ Périer appelle « sa fidèle » et qui eut la gloire d'élever les deux derniers enfants d'Étienne Pascal. En 1651, Blaise lui constitua une rente viagère de 400 livres tournois « en considération et pour récompense des services que ladite damoiselle donataire a rendus audit défunt sieur Pascal, père dudit donateur, durant vingt

années... » J'imagine qu'Étienne Pascal avait dû l'amener de Clermont : mais peut-être, après tout, lui fut-elle signalée et recommandée par ses amis de Paris.

Page 11, note 2. — Voyez les livres déjà cités d'A. Bauty, G. Hanotaux, A. Franklin, *Estat, noms et nombre de toutes les rues de Paris en* 1636, Paris, Willem, 1873 ; — Abbé Baloche, *Église de Saint-Merry de Paris, Histoire de la Paroisse et de la collégiale*, 1100-1910, 2 vol. in-8 ; Paris, H. Oudin, 1911. Faut-il noter que l'un des deux curés de Saint-Merry, M. de Hillerin (il avait été nommé en 1631), étant, vers 1640, entré en relations avec Saint-Cyran, alors prisonnier à Vincennes, changea entièrement son genre de vie, et en vint même, en 1643, par humilité chrétienne, à donner sa démission ? Il fut remplacé par M. du Hamel, un autre « dirigé » de Saint-Cyran.

Page 16, note 1. — Voyez Lucie Félix-Faure-Goyau, *l'Enfance de Pascal* dans *l'Ame des Enfants, des Pays et des Saints*, Paris, Perrin, 1912, p. 41-94 ; et Charles Adam, *Éducation de Pascal, intellectuelle, religieuse et morale (Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur*, août 1887, janvier 1888, p. 292-307 ; 348-364 ; 386-406).

Page 16, note 2. — Il est bien difficile, à distance, de se rendre compte de ce qui s'est exactement passé. Mais il me semble que M. Brunschvicg accepte bien aisément la version de Tellemant des Réaux, laquelle, comme l'on sait, consiste à admettre que le jeune Pascal avait lu en cachette la Géométrie d'Euclide et s'en était parfaitement assimilé les principes. Il n'y aurait vraiment pas eu là de quoi crier au prodige et d'aller pleurer de joie chez Le Pailleur ! Cette version me paraît, comme à M. Strowski, tout à fait inadmissible. Si l'on ne veut pas s'en tenir au récit pur et simple de M^me^ Périer, — lequel est pourtant d'une précision impressionnante, — peut-être pourrait-on concevoir les choses ainsi. Les bribes de conversation de son père, la vue peut-être des cahiers de sa sœur aînée auraient suffi à Blaise pour lui donner une idée de la méthode et de l'objet de la géométrie. Rêvant là-dessus, avec ses « barres » et ses « ronds », il aurait construit ses premiers théorèmes, mais en tâtonnant, et en suivant, — la conjecture est de Montucla, — une voie moins directe, moins simple que la géométrie classique. Sa capacité d'intuition et d'invention resterait ainsi entière, mais serait ramenée à des proportions plus humaines ; et le « cas » de Blaise Pascal pourrait se placer tout à côté de ceux d'Évariste Galois et de Joseph Bertrand.

Page 17, note 1. — Plusieurs de ses pièces de vers ont pour sujet la grossesse de la Reine ; et, l'on est un peu choqué de voir une enfant de douze ans s'exercer sur ce thème. Faut-il voir là une des conséquences du veuvage d'Étienne Pascal et la preuve qu'une mère vigilante manquait à ce foyer ? Je serais plutôt tenté de croire qu'on n'y regardait pas de si près au XVII^e^ siècle, où les mœurs, — voyez Tallemant et Saint-Simon, — étaient encore restées bien grossières, et que, depuis trois siècles, nous avons fait quelques progrès en délicatesse morale.

Page 17, note 2. — Voyez Hilarion de Coste, *la Vie du R. P. Marin Mersenne*, Paris, 1649 ; — P. Duhem, *le P. Marin Mersenne et la*

l'esanteur de l'air (Revue Générale des sciences, 15 et 30 septembre 1906).

Page 19, note 1. — Sur Le Pailleur, voyez *Les Historiettes de Tallemant des Réaux*, 2e édition, par Monmerqué, Garnier, 1861, t. V, p. 184-201 ; — F. Strowski, *Pascal et son temps*, t. II, et l'édition Brunschvicg, t. I, p. 115-122.

Page 19, note 2. — Voyez G. Michaut, *Un poète ami de Pascal (Revue latine*, 1906, p. 561-569).

Page 19, note 3. — Vovez *Œuvres de Voiture*, nouvelle édition revue et corrigée, augmentée de la *Vie de l'auteur*, par Amédée Roux, Paris, Firmin-Didot, 1858, in-8 ; p. 8-11 ; 41-43 ; 61 ; 63.

Page 23, note 1. — Cette assertion de Mme Périer semble en contradiction avec les faits : on connaît en effet deux exemplaires d'un *Essai pour les coniques*, par B. P. (à Paris, MDCXL) : mais ce « petit placard en forme d'affiche » me paraît simplement une de ces notes abréviatives et imprimées que les savants d'alors se faisaient mutuellement parvenir pour se tenir au courant de leurs découvertes respectives, un bref résumé du *Traité*, et non pas le *traité* lui-même.

Page 24, note 1. — *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 avril 1897 ; — F. Strowski, *Saint François de Sales*, Plon, 1895 ; — F. Collet, *Un fait inédit de la vie de Pascal*, Paris, 1848.

Page 30, note 1. — F. Bouquet, *Rouen aux principales époques de son histoire*. Rouen, 1886, in-4° ; — Ch. de Beaurepaire, *art. cit.* ; — Gabriel Hanotaux, *op. cit.*, p. 172-174.

Page 32, note 1, — Edmond Chamaillard, *la Poésie et les Poètes devant Pascal*, Paris, Gougy, 1904, p. 48-49.

Page 33, note 1. — Gilberte apportait en dot 21.000 livres (125.000 francs de notre monnaie d'avant-guerre), dont 7.500 lui venaient de sa mère et de sa grand-mère (Ch. de Beaurepaire, *art. cit.)*

Page 35, note 1. — Un éminent savant contemporain, M. M. d'Ocagne, m'écrit à se sujet : « Ayant, pour ma part, tout particulièrement approfondi l'histoire des machines à calculer, je me permets de corroborer votre sentiment sur un point de détail. Vous vous refusez à partager le sentiment dédaigneux de mon vénéré maître Joseph Bertrand, en ce qui concerne l'invention de la machine arithmétique, et m'est avis que vous êtes dans le vrai. Certes l'idée de principe sur laquelle repose cette machine est fort simple, mais sa réalisation (surtout en raison des reports de dizaines d'un ordre décimal au suivant, ne laissait pas, *à l'époque de Pascal*, d'offrir de sérieuses difficultés habilement surmontées par le génie du jeune inventeur. Je dis ici génie mécanique et non pas génie mathématique, car, — et c'est là un des plus profonds sujets d'étonnement que suggère l'étude de Pascal, — au don d'abstraction le plus extraordinaire il unissait le sens pratique le plus avisé... Je crois bien qu'en formulant son appréciation, qui me semble dénuée de justice, Joseph Bertrand n'a eu égard qu'à l'idée de principe de la machine qui, du point de vue mathématique, apparaît, en effet, comme extrêmement simple, sans se soucier de sa mise en œuvre qui, pour le temps où elle a été réalisée, je le répète, mérite bien notre admiration. »

Page 36, note 1. — On pourrait se demander si la maladie dont presque toute sa vie a souffert Pascal, et dont il est mort, ne serait pas une forme de la tuberculose. (Voyez *la Maladie de Pascal, étude médicale et psychologique*, par le Dr P. Just-Navarre, Lyon, Rey, 1911). — Le Dr Burlureaux, consulté par moi, estime que Pascal souffrait simplement d'un grave état nerveux, d'une forme de la neurasthénie, mais sans lésion organique originelle.

Page 38, note 1. — Sur les origines et le développement du jansénisme, on pourra consulter, en deux sens très différents, les ouvrages récents de M. Henri Brémond, *l'Ecole de Port-Royal* (Bloud, 1921), et d'A. Gazier, *Histoire du mouvement janséniste*, 2 vol. (Champion, 1922).

Page 40, note 1. — Tous les historiens jansénistes s'accordent à nous signaler ce *Discours*, — que M. G. Michaut a réimprimé dans son livre sur *les Époques de la Pensée de Pascal*, — comme ayant fait une très vive impression sur Pascal.

Page 47, note 1. — Voyez là-dessus, Ch. Urbain, *Un épisode de la vie de J.-B. Camus et de Pascal : l'Affaire Saint-Ange (Revue d'histoire littéraire de la France*, 1895, p. 1-36) ; — Ch. de Beaurepaire, *l'Affaire Saint-Ange : Épisode de la vie de Blaise Pascal à Rouen*, 1647. *(Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, 1899-1900, A. Picard, 1901, p. 523-548.)

Page 47, note 2. — Il n'est pas absolument sûr que la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* soit de cette époque, et Mme Périer paraît bien la rapporter à la fin de la vie de Pascal. Mais, même s'il était prouvé qu'elle eût raison contre les éditeurs de Port-Royal, qu'elle n'a d'ailleurs pas démentis, il ne me paraît pas douteux que la *Prière* exprime des sentiments que Pascal avait déjà éprouvés en 1647.

Page 53, note 1. — Voyez, dans les *Mélanges offerts par ses amis et ses élèves à M. Gustave Lanson* (Hachette, 1922), l'étude de M. F. Strowski sur *Pascal et sa machine à calculer* (p. 222-227).

Page 61, note 1. — Une lettre de Jacqueline (4 mars 1649) nous transmet l'écho que ces troubles eurent à Port-Royal de Paris : « Heureux, disait-elle à ce propos, ceux qui ont quitté le monde, et ne sont point spectateurs de sa folie ! Il n'y a que Dieu qui nous puisse tirer des malheurs où nous sommes engagés. » Dans une autre lettre (24 mars 1649), elle recommande aux prières de sa sœur Gilberte « toute leur maison et *aussi tout l'État.* »

Page 61, note 2. — Voyez la lettre du fils de Domat citée par M. Brunschvicg *(Œuvres de Blaise Pascal*, t. II, p. 478-479, note). — Il est assez probable que la célèbre sanguine de Domat date de cette époque : elle nous livrerait donc les traits de Pascal à 26 ans.

Page 67, note 1. — Voyez les actes notariés publiés par M. Barroux *(Bulletin des travaux historiques et scientifiques, Section d'histoire et de philologie*, année 1888,) et reproduits par M. Brunschvicg (t. II, p. 566-571).

Page 70, note 1. — Voyez sur Des Barreaux, Frédéric Lachèvre *le Libertinage au XVIIe siècle : Disciples et successeurs de Théophile*,

de Viau ; *la Vie et les poésies libertines inédites de Des Barreaux*, Paris, Champion, 1911, in-8.

Page 71, note 1. — Sur le chevalier de Méré, on peut se reporter à l'article de Sainte-Beuve, au tome III des *Portraits Littéraires*, et aux livres plus récents de M. Edmond Chamaillard, *le Chevalier de Méré*, étude biographique et littéraire suivie d'un choix de lettres et de pensées du chevalier (Niort, G. Clouzot, 1921), et de M. Pierre Viguié, *l'Honnête homme au XVII^e siècle : le Chevalier de Méré* (Paris, éditions Sansot, 1922). — Cf. aussi Ch.-H. Boudhors, *Pascal et Méré, à propos d'un manuscrit inédit* ; *Divers propos du Chevalier de Méré en* 1674-1675 ; *Pascal et Méré : la date du voyage en Poitou (Revue d'histoire littéraire de la France*, 1913, 1922, 1923).

Page 73, note 1. — *Les Œuvres de M. le chevalier de Méré*, tome premier, Amsterdam, Pierre Mortier, 1692, p. 38-41. — C'est François Collet qui le premier a identifié les noms que Méré s'est contenté d'indiquer par des initiales *(Un Fait inédit de la vie de Pascal, la Liberté de pensée*, 15 février 1848). Sainte-Beuve *(Portraits littéraires*, t. III, p. 95), sans donner ses raisons, a déclaré la conjecture « très sujette à contestation » et « fort douteuse ». Aux yeux de la critique contemporaine, elle ne l'est guère (Cf. C. Adam, *Un séjour de Pascal en Auvergne, Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur*, 1887).

Page 73, note 2. — Cf. M. de Roux, *Pascal en Poitou et les Poitevins dans les Provinciales*, Champion, 1919. — Ch.-H. Boudhors, *art. cit.* — M. Boudhors place le voyage au printemps de 1651, mais son argumentation ne me paraît pas péremptoire.

Page 74, note 1. — *Les Œuvres de M. le chevalier de Méré*, tome second, *qui contient ses Lettres*, Amsterdam, Pierre Mortier, 1692, Lettre XIX : *A M. Pascal* (p. 60-69).

Page 76, note 1. — Voyez dans nos *Moralistes français* (Hachette, 1923), notre étude sur *Pascal et le « Discours sur les passions de l'amour »*. — Cf. l'article de M. F. Strowski dans le *Correspondant* du 25 août 1920, l'étude de M. F. Neri, *Un retratto immaginario di Pascal*, Torino, Chiantore, 1921, et les trois articles de M. G. Michaut, *Pascal et le problème du « Discours sur les passions de l'amour »*, dans la *Revue Bleue* des 3 et 17 février, 3 mars 1923.

Page 77, note 1. — Sur les rapports de Pascal et de Voiture, voyez, dans les *Mélanges offerts par ses amis et ses élèves à M. Gustave Lanson*, Paris, Hachette, 1922 (p. 210-217), l'article de M. G. Michaut sur *Voiture moraliste*.

Page 78, note 1. — Condorcet a publié le premier des vers, d'ailleurs médiocres, que vers le même temps, Pascal aurait écrits de sa main derrière deux tableaux au château de Fontenay-le-Comte (Cf. *Œuvres de Pascal*, éd. Brunschvicg, t. III, p. 441-442).

Page 79, note 1. — Voyez Ch. Adam, *Un séjour de Pascal en Auvergne (Revue de l'enseignement secondaire et supérieur*, 1887).

Page 80, note 1. — Cf. G. Allix. *Pascal et la Brouette (Journal des Débats* du 11 janvier 1923), et E. Jovy, *Pascal n'a pas inventé le haquet*, Champion, 1923.

Page 82, note 1. — Voyez là-dessus J. Roger Charbonnel, *la Pensée italienne au XVI^e siècle et le courant libertin*, Champion, 1919

Page 84, note 1. — Parmi les circonstances qui ont précédé et déterminé la seconde conversion de Pascal, j'ai cru ne devoir tenir aucun compte du trop célèbre accident du pont de Neuilly. Ce légendaire accident dont ne nous parlent ni Jacqueline, ni Mme Périer, ni Marguerite Périer, et que le *Recueil d'Utrecht* a mis en circulation assez tard, sur la foi d'un seul manuscrit anonyme, doit être, selon moi, et jusqu'à nouvel ordre, rigoureusement écarté de l'histoire. — Voyez là-dessus notre *Blaise Pascal*, p. 37-63.

Page 87, note 1. — Ceci est le texte de la « copie figurée » du parchemin que Pascal portait toujours sur lui et qu'après sa mort on a découvert dans la doublure de son pourpoint. Le manuscrit autographe qui figure parmi les fragments des *Pensées*, et qui semble n'avoir été qu'un brouillon, porte : « *Certitude, Certitude, Sentiment, Joie, Paix.* »

Page 88, note 1. — Parmi les meilleurs commentaires auxquels a donné lieu le mémorial, je signale celui qu'en a donné M. Henri Bremond dans son chapitre sur *la Prière de Pascal*, au tome IV de son *Histoire littéraire du sentiment religieux*.

Page 89, note 1. — Cette date a été contestée par M. E. Delègue, qui rapporterait l'événement à une autre fête de la Vierge, le 21 septembre (*Étude sur la dernière conversion de Pascal, mémoires lus à la Sorbonne en* 1868), et les choses, en apparence, s'arrangeraient, en effet, beaucoup mieux ainsi. Mais le témoignage de Marguerite Périer est formel, et il vaut mieux s'y tenir. En revanche, puisqu'elle n'attribue pas le sermon à Singlin, — lequel d'ailleurs était malade et, selon toute vraisemblance, ne prêchait plus, — je ne vois aucune raison péremptoire de le lui attribuer, comme on l'a fait, sur la foi du *Recueil d'Utrecht*. Les analogies que l'on croit trouver entre le plan du sermon donné par Marguerite Périer et certaines pages des *Instructions chrétiennes* de Singlin me paraissent ne pas prouver grand chose.

Page 90, note 1. — Il n'est pas absolument certain que ces pages, d'ailleurs incomplètes, soient de Pascal ; mais on les lui attribue généralement, et je crois que l'on a raison.

Page 94, note 1. — Sainte-Beuve qui n'a pas connu ce portrait de Philippe de Champaigne écrivait en guise de conclusion, sur M. de Saci : « Si j'ai bien réussi à rassembler tous les traits, à découper le portrait exact, l'idée distincte qui restera de cette figure de M. de Saci ne sera autre que celle d'un de ces beaux tableaux noirs qu'on voit quelquefois dans une salle basse et sombre, un Rembrandt sans le rayon et tout uni. »

Page 95, note 1. — Comment l'*Entretien avec M. de Saci* nous est-il parvenu ? Des différentes hypothèses qui ont été émises à ce sujet, celle qui me paraît la plus vraisemblable est la suivante : Fontaine assistait à l'entretien, qui le frappa si vivement que, comme le dit l'abbé d'Etemare, « il le mit par écrit sur le champ. » La brûlante parole de Pascal s'était gravée dans son esprit en traits de flamme, et il n'eut aucune peine à la restituer. Pour ce qui est des citations d'Épictète, il s'est reporté à la traduction du Père Goulu que Pascal

a dû avoir entre les mains, car, plus complète que celle de Du Vair, elle comprenait le *Manuel* et les *Entretiens*.

Page 95, note 2. — La parole de Pascal, comme celle de son père, semble avoir été particulièrement vive et impétueuse. « Il semblait, au dire d'un contemporain anonyme, il est vrai, que M. Pascal était toujours en colère, et qu'il voulait jurer. » « Tout ce qu'il disait, a écrit Nicole, faisait une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'était pas possible de l'oublier. »

Page 96, note 1. — « Le cercueil vous égale aux bêtes, il n'y a rien en vous qui soit au-dessus. Je le vois bien, votre esprit est rempli de tant de belles sentences, *qu'un Montaigne, je le nomme*, vous a débitées... Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu ?... (2e sermon pour la Toussaint, 1er novembre 1669. *Œuvres oratoires de Bossuet*, éd. Lebarq, t. V, p. 513).

Page 113, note 1. — A en croire Nicole, ce serait le pur hasard qui eût conduit Pascal aux discussions morales. Le hasard, ici, comme toujours, n'est qu'un mot qui dissimule l'ignorance ou la méconnaissance d'une cause profonde.

Page 119, note 1. — « Mais que vous êtes peu fins ! » s'écrie quelque part Pascal impatienté (14e *Provinciale*, *Œuvres*, grande édition Brunschvicg, t. VI, p. 140).

Page 123, note 1. « Je les vois néanmoins (les hommes de Port-Royal) si religieux à se taire, que je crains qu'il n'y ait en cela de l'excès. Pour moi, mon Père, je ne crois pas le pouvoir faire. » (*Œuvres*, t. VII, p. 58).

Page 128, note 1. — De 1659 à 1700, Basse a retrouvé et catalogué 28 éditions françaises et 4 éditions latines des *Provinciales*. « Jamais la poste ne fit de plus grands profits », a dit le P. Daniel, dans ses *Entretiens de Cleandre et d'Eudoxe*, à propos de la diffusion des *Provinciales* séparées.

Page 130, note 1. — On notera que Pascal n'hésite pas, quand il croit devoir le faire, à forger des mots nouveaux : *violemment*, *tuables*, etc.

Page 131, note 1. « Ce sont des gens bien habiles et bien célèbres, me dit-il. C'est Villalobos, Conink, Llamas, Achokier, Dealkozer, Dellacruz, Vera-Cruz, Ugolin, Tambourin, Fernandez Martinez, Suarez, Henriquez, Vasquez, Lopez, Gomez, Sanchez, De Vechis, De Grassis, de Grassalis, De Pitigianis, De Graphæis, Squilatni, Bizozeri, Barcola, de Bodadilla, Simancha, Perez de Lara, Alretta, Lorca, De Scarcia, Quaranta, Scophra, Pedrezza, Cabrezza, Bisbe, Dias, De Clavasio, Villagut, Adam à Manden, Iribarne, Binsfeld, Volfangi à Vorberg, Vosthery, Strevesdorf. — O mon Père, lui dis-je tout effrayé, tous ces gens-là étaient-ils chrétiens ? »

Page 148, note 1. — On notera que les Jésuites ont fait leur profit des justes critiques de Pascal et qu'ils ont sagement réagi contre les regrettables tendances qui leur étaient reprochées. Il n'y a rien de plus sévère que la morale d'un Bourdaloue, et l'on a pu appeler celui-ci « la réfutation vivante des *Provinciales*. »

Page 151, note 1. — Il y aurait lieu, — car il a beaucoup évolué, — sur la question de la grâce comme sur toutes les autres, de distinguer les diverses époques de la pensée de saint Augustin. Mais, à la prendre dans son ensemble, il semble bien que sa théologie laisse fort peu d'initiative à l'activité humaine : ainsi du moins en ont jugé tous ceux qui l'ont profondément étudiée et se sont inspirés d'elle : Luther, Calvin, Baïus, Jansénius, et leurs disciples.

Page 157, note 1. — On le pourrait d'ailleurs, — et j'en ai été jadis tenté, — si l'on voulait être un peu subtil. Car enfin, le texte de Mme Périer n'est peut-être pas d'une absolue précision : « Et ce fut cette *occasion* qui *fit paraître* cet extrême désir qu'il avait de travailler à réfuter... »

Page 158, note 1. — La conversion du duc de Roannez n'avait pas été vue d'un très bon œil par les siens. « On commença, nous dit Marguerite Périer, à attribuer cela (ces désirs de retraite) à mon oncle dans sa famille, en sorte qu'il y était regardé avec horreur, et qu'une fois une femme qui servait de concierge l'alla chercher à sa chambre pour le poignarder, et heureusement elle ne le trouva pas. »

Page 173, note 1. — La publication par M. Jovy, dans son *Pascal inédit*, de *Mémoires inédits* de l'abbé Beurrier, a fait couler beaucoup d'encre sur la question de savoir si Pascal n'aurait pas, *in extremis*, abjuré son jansénisme. Aux multiples raisons historiques et psychologiques, qui s'opposent, selon moi, à ce qu'on puisse admettre, de sa part, une rétractation, il faut joindre celle-ci : il n'était pas homme à renier une « vérité » pour laquelle Jacqueline, sa sœur bien-aimée, était morte, et qui devait lui paraître doublement sacrée.

Page 177, note 1. — C'est en ce sens que j'interprèterais ce qui, en dépit de ses déclarations contraires, peut n'être pas entièrement faux dans les pages des *Mémoires* de l'abbé Beurrier relatives aux derniers sentiments de Pascal. L'évanouissement de novembre 1661, d'une part, et, d'autre part, *le Mystère de Jésus*, et, pour leur très grande majorité, les *Pensées*, voilà ce qui symbolise cette double tendance. Dans un fort intéressant article de la *Revue des métaphysiques* de juillet 1923 sur *le Jansénisme et l'Antijansénisme de Pascal*, M. Maurice Blondel est arrivé aux mêmes conclusions que moi.

Page 178, note 1. — Écoutons encore à ce propos Mme Périer : « Il (mon frère) avait un amour sensible pour l'office divin, mais surtout pour les petites heures, parce qu'elles sont composées du psaume CXVIII, dans lequel il trouvait tant de choses admirables, qu'il sentait de la délectation à le réciter. Quand il s'entretenait avec ses amis de la beauté de ce psaume, *il se transportait, en sorte qu'il paraissait hors de lui-même.* »

Page 197, note 1. — On ignore généralement que cette édition nouvelle, Victor Cousin aurait voulu la procurer lui-même, et qu'il y avait fait travailler son propre secrétaire Paul Janet. Il l'aurait conçue historiquement en quelque sorte, et, prenant pour base l'édition de Port-Royal, mais revue sur le texte authentique, il aurait publié, dans l'ordre de leur publication, les fragments successivement retrouvés *(Discours prononcés à l'inauguration de la statue de Blaise Pascal à Clermont-Ferrand*, p. 30). Cette conception, qui suppose

que Port-Royal n'a jamais morcelé et dispersé en divers chapitres des morceaux formant un tout, aurait, dans la pratique, présenté bien des difficultés.

Page 205, note 1. — Au témoignage du seul Étienne Périer, le discours de Pascal fut « fait ainsi sur-le-champ, et sans avoir été prémédité, ni travaillé ». J'ose croire précisément le contraire.

Page 206, note 1. — Voyez notre édition du *Discours* (éditions Bossard, 1923).

Page 206, note 2. — Un critique anglais, le Révérend Dr H. F. Stewart, dans un article de *The French Quarterly* (septembre 1921), intitulé *Vers une nouvelle édition de l'Apologie de Pascal*, va même jusqu'à proposer de prendre pour base de cette nouvelle édition le *Discours sur les Pensées*.

Page 224, note 1. — « Lettre pour porter à rechercher Dieu » (éd. Brunschvicg, nº 184) ; — « Une lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie. Cette lettre avant le divertissement. » (nº 74) ; — « Après la lettre qu'on doit chercher Dieu, faire la lettre d'ôter les obstacles. » (nº 246) ; — « Une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher. » (nº 247) ; — « Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine. » (nº 248).

Page 232, note 1. — Sur la Philosophie de Pascal, il me paraît bien inutile de renvoyer au livre récent du Russe Léon Chestov, *la Nuit de Gethsémani, Essai sur la philosophie de Pascal*, qu'on vient de traduire et de publier dans *les Cahiers verts*. Ce livre fumeux, à la fois banal et paradoxal, ne méritait pas les honneurs d'une traduction ; et il offre un bel exemple de notre empressement, à nous autres Français, à trop bien accueillir tout ce qui nous vient de l'étranger.

Page 237. — M. Alfred Rébelliau (Voyez ses deux articles de la *Revue bleue* des 21 juillet et 4 août 1923 sur *la Figure religieuse de Pascal*).

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Pages.

Les Enfances 1

LIVRE II

L'Appel de Dieu 51

LIVRE III

Dans la Mêlée 105

LIVRE IV

Vers la Sainteté 155

LIVRE V

L'Apologie 195

Appendice.

Méditation sur Pascal, par M. Édouard Le Roy. 239

Notes 247

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages.

La maison natale de Pascal (reproduction d'une gravure ancienne) 8-9

Portrait de M^me^ Gilberte Périer (reproduction du tableau conservé à l'hôpital général de Clermont) 14-15

Portrait de Jacqueline Pascal (Sœur de Sainte Euphémie) (reproduction du tableau conservé à Port-Royal) 172-173

Portrait de Pascal, par Philippe de Champaigne (Le Disciple, dans *La Cène* du Musée du Louvre) 206-207

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 13 NOVEMBRE MIL NEUF CENT VINGT-TROIS
PAR F. PAILLART, ABBEVILLE
POUR LES ÉDITIONS CRÈS ET Cie

194P278X G522
La vie hberohique de Blais
1144 00059385 4

JUN.
194
P278X Giraud, V.
G522
La vie héroïque de
Pascal.
DATE
4278
204493

194
P278X
G522 Giraud, V.
La vie héroïque de Pascal.
204493
WITHDRAWN

Drew University Library

Madison, New Jersey

1. A fine of five cents a day will be charged on each book which is not returned by date stamped in book. No book will be issued to any person incurring such a fine until it has been paid.
2. All injuries to books beyond reasonable wear and all losses shall be made good to the satisfaction of the Librarian.
3. Each borrower is held responsible for all books charged to him and for all fines accruing on the same.